
3 1761 07765385 5





1914-1915

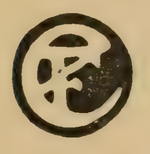
Femmes et Gosses héroïques

1914-1915

Femmes et Gosses héroïques

PAR

PAUL D'IVOI



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1915

DEUX MOTS DE PRÉAMBULE

En ces années 1914 et 1915, alors que dans le formidable creuset de la guerre, s'élabore une humanité nouvelle, il m'eut semblé irrespectueux d'imaginer des historiettes ainsi qu'aux jours de paix.

Gloires, triomphes, deuils, héroïsmes, sont des réalités tragiques. Mon unique ambition est d'apporter la petite part de vérité qu'il m'a été donné de voir et d'entendre.

PAUL D'IVOI.

1914-1915

Femmes et Gosses héroïques

MOTS DE GUERRE DES JEUNES FILLES

Les historiens nous content que les femmes gauloises suivaient les guerriers au combat, exaltant le courage des braves et flagellant les timides. Quelques mois de lutte ont fait renaître chez les femmes de France la mentalité héroïque de leurs aïeules. Voici quelques « mots de guerre » jaillis de lèvres de jeunes filles, et que j'ai pieusement notés.

*
* *

Lineke (diminutif affectueux d'Aline) est toute blonde et toute rose. Elle a grandi dans la Flandre catholique. Sa petite âme simplette

et pure réprouvait naturellement la violence. Elle ne concevait que pardon, excuse, miséricorde, même pour les pires coupables.

Je la rencontre. Est-ce pour la taquiner? Peut-être; mais je lui dis :

— Vous avez lu... : à tel endroit..., cette hécatombe d'Allemands?

Ses paupières palpitent. Elle pâlit un peu en murmurant :

— Et des nôtres?

— Oh! beaucoup moins. La proportion de un à cinq.

Son visage s'éclaire. Elle joint les mains, et fervente :

— Que Dieu soit béni!

*
* *

Me voici sur le quai de la gare d'évacuation d'A... Un train de blessés vient de passer; un autre est signalé. Durant l'attente, j'écoute deux jeunes filles affiliées à une société de secours, attachées à cette dure besogne que l'on dénomme : « service des trains ».

Je les ai remarquées un instant plus tôt,

distribuant vivres, cigarettes, chocolat, sucre, etc., aux dolents voyageurs des trains sanitaires, avec le tact de braves fillettes de France : le nécessaire aux blessés allemands; les gâteries aux nôtres. Maintenant elles causent :

— Oh! cette Mme Z... Quelle ridicule coquetterie! Être infirmière de la Croix-Rouge et porter aux oreilles des diamants comme des bouchons de carafe!

— Naïve, va! C'est pour dissimuler les oreilles du roi Midas.

— Elle les a si longues que ça? Je n'ai pas remarqué.

— Personne ne remarque. On ne voit que les diamants.

Le convoi annoncé entre en gare. Les gentilles « servantes des trains » courent à leur devoir. Soudain, un cri. L'une a reconnu son fiancé, la tête enveloppée de linges. L'éclat d'un shrapnell lui a labouré la joue, traversé la mâchoire.

Le train repart. L'amie enlace sa compagne qui regarde dans le vague, droit devant elle. Consolatrice, elle prononce doucement :

— Sois courageuse, ma pauvre chérie. Peut-être, il ne sera pas défiguré.

La fiancée secoue les épaules, et redressée en une fierté soudaine :

— Défiguré! Il aura la médaille victorieuse de 1914-1915; on ne verra qu'elle. Cela vaut bien un diamant.

*
* *

Sur mon bureau, je trouve la lettre d'une autre fiancée. Comment y est-elle venue? Ceci importe peu; on sait ma dévotion à Mme de Sévigné et au genre épistolaire, voilà tout.

Le futur de la signataire s'est « embusqué » comme conducteur de son auto 24 H.P. .

Ancien élève cancre, citoyen très médiocre, il a craint sans doute d'être mauvais soldat.

Bref, il fut embusqué. En brillant uniforme, on le vit continuellement rouler en quatrième vitesse. Toute affaire cessante, il volait sans trêve... nulle part.

Or, revanche d'une immanente justice, cette course effrénée vers des buts inutiles a failli le mener à la mort.

L'auto a fait *panache* (ironie cruelle pour un garçon qui en a si peu). Résultat : bassin fracturé, une jambe brisée.

Un coup moral devait s'ajouter à ce dégât matériel. Celle dont l'éclopé briguait la main lui adressa le joli billet dont je transcris cet extrait :

« Monsieur Albert,

« Je fais, croyez-le, des vœux sincères pour votre prompt rétablissement; mais je ne puis me tenir de vous féliciter. Une blessure de temps de guerre est presque une blessure de guerre. » Etc., etc.

Je crois que le mariage ne se fera pas.

*
* *

Aux Champs-Elysées, près du Palais de Glace, où elles fréquentaient peut-être autrefois, d'élégantes jeunes personnes stationnent. Que disent-elles?

— Aucune lettre de mon frère qui est là-bas!

— Et nous donc. Rien de mes deux frères,

ni de mon cousin. A la maison, nous sommes folles d'inquiétude !

Une nouvelle venue se mêle au groupe. Son arrivée motive cet appel de tendre et inconsciente solidarité :

— Voici Laure. Laure, remonte-nous un peu, toi qui n'as personne au feu.

L'interpellée les regarde. Elle a un sourire mélancolique, puis d'un ton très simple :

— C'était injuste, aussi j'y vais moi-même, ou du moins le plus près possible.

— Toi-même?

— Oui, mon tuteur, le major L..., m'admet à l'hôpital temporaire de ..... (le nom d'une localité de l'Aisne). Je pars demain.

Et toutes, oublieuses de l'angoisse, s'embrassent avec effusion.

***

Rue des Martyrs à présent. Deux fillettes, arpètes en chômage forcé, ascensionnent vers Montmartre.

— Tu parles, explique l'une avec cet inimitable accent de Paris, un blessé, envoyé en

convalescence : pas le rond et pas de train pour son patelin avant ce matin. Je ne pouvais pas le laisser en chandelle dans la rue.

— Bien sûr, seulement...

— Quoi? Je l'ai monté chez nous. M'man lui a dit : « Repose-toi, mon gars. Colle-toi dans le plumard. Nous, on va à l'hôtel. » Et on s'est débiné dare-dare pour qu'il ne s'égosille pas à remercier.

La compagne de la narratrice marque un geste admiratif :

— C'est bath! Mais l'hôtel par le temps qui court...

— T'es bête. L'hôtel..., une frime! On ne travaille pas, c'est pas l'instant de refiler quarante sous au logeur!

— Alors?

— Alors? La mère et moi on a dormi dans l'escalier... comme des reines!

Tu as raison, petite arpète, tu es une reine... de cœur.

MOTS DE GUERRE DES MÈRES ET DES ÉPOUSES

Les jeunes filles méritent l'hommage que vous leur avez rendu, m'écrit-on; mais ne croyez-vous pas les femmes, mères ou épouses, aussi dévotieusement françaises? Transcrire leurs paroles est la meilleure réponse à la question.

*
* *

A cette heure de souffrance commune, les Français se sentent tous d'une même famille. Cela se traduit par un respect plus accentué pour les femmes, les jeunes filles, nos sœurs. Quelques sots pourtant demeurent fidèles à l'inconvenance et se signalent ainsi au mépris public.

Un de ces malappris croise, rue de Passy, une jeune femme jolie, discrète, élégante, dont le visage mélancolique dit la pensée inquiète. Il murmure une lourde galanterie.

Elle s'arrête net. Ses yeux clairs se fixent sur ceux du faquin. D'un grand geste elle embrasse l'horizon du nord à l'est, et lance ces seuls mots :

— Au front !

C'est un ordre, une flétrissure. L'homme demeure stupide. L'énoncé de l'unique et saint devoir l'a étourdi.

*
* *

Avenue de Villiers, plusieurs dames se réunissent tous les mardis. Elles parlent des « aimés » qui combattent. Elles échangent du courage.

Mardi dernier, Mme V..., retour de province, pénètre dans le petit cercle. On s'enquiert de son fils, vigoureux sportsman de vingt-trois ans.

— Oh ! répond-elle avec l'inconscience de la honte qui s'attache aux préoccupations égoïs-

tes, je l'ai fait admettre comme secrétaire d'administration. Comme cela, le pauvre chéri n'ira pas à la boucherie.

On imagine le « froid ». Pour réchauffer l'atmosphère, l'une des personnes présentes s'adresse à la maîtresse de maison :

— Chère amie, avez-vous des nouvelles de votre fils?

— Henri m'a adressé, hier, une lettre pleine de cœur.

— En vérité, s'exclame la mère du secrétaire d'administration. Serait-il indiscret de vous prier de nous en donner lecture?

L'interpellée riposte aussitôt :

— Très indiscret, chère madame, les lettres de mon fils sont *pour lire entre Françaises.*

*
* *

Trente-huit ans, en paraissant cinquante (son mari l'a quittée depuis un an pour suivre une rivale), la pauvre femme vient d'apprendre par hasard que l'infidèle, blessé au feu, est soigné à l'ambulance n°...

Elle y court. Voici la salle où s'alignent les

lits de souffrance. De suite, elle a distingué le sien. Il occupe le lit n° 7. A son chevet est assise une infirmière à la longue blouse blanche.

La délaissée s'approche. Mais le blessé pousse une exclamation. L'infirmière lève la tête. La femme ferme un instant les yeux comme étourdie.

Elle a reconnu celle qui lui a volé son mari.

Mais une infirmière-major a suivi la scène. Elle vient à l'abandonnée :

— Il a été soigné par la personne que vous voyez là... Il lui doit la vie.

— Ah!

C'est un soupir qui fuse entre les lèvres de l'épouse. Brusquement elle tend une main à la rivale, l'autre au blessé; avec un regard qui renonce, qui pardonne, elle murmure :

— Quand on se regarderait en chiens de faïence... « Tu l'as emmené... tu l'as sauvé... ça va comme ça ».

*
* *

Dans un cimetière parisien.

Un jardinet entouré d'une balustrade de fer ; une croix étendant ses bras éplorés sur la tombe. Fixée à la croix, une couronne porte cette inscription tragique :

A mon mari, tué à l'ennemi.

Toute noire en ses vêtements de deuil, une jeune femme songe douloureusement, les mains crispées sur la grille.

Elle n'entend pas approcher une seconde visiteuse. Celle-ci la considère avec surprise, puis :

— Pardon, madame, je ne vous reconnais pas.

L'interpellée tressaille. Elle tourne vers la nouvelle venue un sourire navré. Cependant elle rectifie :

— Vous ne me *connaissez* pas... non...

Elle désigne la couronne :

— J'ai lu votre peine... Le *mien* est tombé en Lorraine, je ne sais pas où... J'ai prié sur

la tombe d'un frère d'armes, à défaut d'une tombe à moi.

— Votre mari aussi, soupire la veuve?

Son interlocutrice a une hésitation visible, puis d'un accent volontaire :

— Je ne veux pas mentir ici... Nous n'étions pas mariés.

Elle achève, la voix brisée :

— Mais, vous savez, l'écharpe du maire n'aurait pas ajouté du crêpe.

Les mains des endeuillées s'unissent. Elles s'inclinent ensemble sur la tombe qui, suprême charité, devient l'autel commun de leur double douleur !

*
* *

L'autre charité.

C'est à la mairie du dix-huitième.

Une jeune ouvrière, tirant après elle une fillette de deux ou trois ans, est en face de l'employé aux « allocations aux familles de mobilisés ».

— Vous n'avez droit à rien, ma pauvre petite. La loi est formelle. Pas mariée, pas de certificat établissant la vie commune, pas d'allocation !

— Alors, quoi, avec ma gosse, faut mourir de faim ?

L'employé marque un geste apitoyé, mais que pourrait-il ?

— Viens-t-en avec moi.

C'est une voix enrouée, mais bonne, qui vient de prononcer ces mots :

C'est une autre mère accompagnée d'un bambin à peine plus âgé que la fillette. Elle reprend :

— Viens-t-en, que j'te dis. J'ai passé à la mairie, moi. Alors, avec le lardon, je palpe trente-cinq sous. Viens-t-en. Avec du pain et des pommes de terre, y en aura pour quatre.

*
* *

Plusieurs personnes, par des lettres fort courtoises d'ailleurs, croient devoir m'affirmer que tous les conducteurs d'automobiles militaires ne sont pas des embusqués.

Qu'elles se rassurent. Jamais il n'a pu entrer dans mon esprit d'attribuer à la généralité des automobilistes qui accomplit vaillamment son

devoir, la turpitude de quelques exceptions. Quand un conseil de guerre condamne un déserteur ou un lâche, il ne vient à la pensée d'aucun homme raisonnable que les soldats de la même arme en soient déshonorés.

MOTS DE GUERRE DES GOSSES

Comme celle de leurs mamans, de leurs grandes sœurs, la mentalité des petits est guerrière. Mars inspire leurs jeux, leurs gestes, leurs actes. Dans leur premier contact avec la vie passe un éclair belliqueux. Écoutez-les :

* * *

Mlle Lili et M. Nono (dix-huit ans à eux deux) échangent ces répliques au square de la Trinité :

— Dis, Lili, jouons au petit mari. On se donnera le bras ; on fera des visites à chaque fauteuil.

Aussi gravement que pourrait parler Mme sa mère, Lili gémit :

— Impossible, j'ai la migraine.

— Tu ne l'aurais pas si c'était mon cousin Albert, gronde jalousement le garçonnet.

— Naturellement... Albert est boy scout.

*
* *

M. Bob, dix ans, reçoit un visiteur au salon.

— Maman vous prie de l'attendre un instant. Je vais rester avec vous d'ailleurs... Mais j'aurais dû commencer par vous demander des nouvelles de votre santé.

— Merci, Bob, elle est excellente.

— Et madame?

— Je la crois bien portante... Je la crois; car elle n'est pas à Paris.

Alors, Bob, d'un air entendu :

— Je comprends, elle est mobilisée.

*
* *

Autre mot du même à un sexagénaire qui s'est astreint au pénible service des gares d'évacuation :

— Alors, vous voyez des Prussiens?

— Blessés ou prisonniers, mon petit ami.

C'est en ces seules qualités qu'ils viennent aux gares d'Aubervilliers et de Noisy-le-Sec...

— Je vois, je vois, interrompt Bob, vous faites la guerre de la petite banlieue; papa a plus de chance, il fait la guerre à la vraie campagne.

*
* *

Un groupe d'enfants, boulevard du Montparnasse. Je perçois ces deux phrases au passage :

— A quoi jouons-nous? Tu as le drapeau?

— Oui, mais pour le saluer... pas pour jouer.

*
* *

Avenue des Gobelins, un soldat blessé s'est assis sur un banc. Il fait signe à un apprenti qui le considère avec intérêt.

— Petit, veux-tu aller me prendre du tabac en face. Voilà dix sous.

Le gamin prend la pièce, disparaît à l'intérieur du débit, revient en courant et remet au fantassin le paquet de caporal demandé.

— Mais tu me rapportes les dix sous avec?

— Je vais te dire. Dans les tranchées d'Ar-

gonne, mon père a reçu un paquet de perlot d'une petite gonzesse inconnue... eh ben, c'paquet, j'te l'rends à toi, tu veux bien?

*
* *

Julot, jeune chasseur de la maison, m'apporte une lettre dont j'extrais ces lignes lapidaires :

Tous les journalistes, dont le métier se résume à exciter les Français contre les Allemands, sont bien à l'abri pour continuer leur néfaste besogne.

Il existe donc un homme qui croit que les Français ont besoin d'être excités... ; un homme qui ignore sans doute les crimes teutons de Louvain, Malines, Reims, Arras, etc., etc. C'est un phénomène, un mouton à cinq pattes. Ça n'est jamais bien joli les phénomènes. Cette fois, l'anonyme, dans son horreur de la signature, préfère se déclarer :

Un embusqué, qui n'est pas sur le front, mais qui ne se charge pas d'y envoyer les autres, et ne fait pas de patriotisme dans un bureau bien chauffé.

Ni là, ni ailleurs, j'en suis certain.

Mais Julot m'honore de son amitié. Il a lu par-dessus mon épaule.

— Ne vous bilez pas, me conseille-t-il. Le client s'est trompé d'adresse. Son papier, c'est pour lire entre Boches.

*
* *

Dans une ferme, près d'Arras, un sergent lit cet ordre à des soldats d'infanterie :

Arrêter les enfants isolés. Les Allemands les contraignent à espionner à leur profit, sous la menace de fusiller les parents.

Il s'interrompt, un des auditeurs a bondi par une brèche du mur. Il reparaît, traînant un petit paysan qui se débat. Le sous-officier commande

— Enfermez-le à la cave.

— Non, non, supplie le gars. Si je ne reviens pas, ils tueront la mère, et je n'ai qu'elle.

La maman ! Une émotion étreint les soldats. Le sergent les consulte du regard, et d'une voix quelque peu tremblante :

— Pour ta mère, va-t'en...; si tu trahis, tant pis pour nous.

Mais le gamin secoue la tête avec énergie.

— Je dirai que je n'ai vu personne, je vous le jure. S'ils fusillent la mé, on sera ensemble pour finir.

*
* *

Deux bambines sortent d'un lycée de jeunes filles. On leur a fait un cours sur l'amour de la patrie.

— Voyons, dit l'une avec une gravité presque pédagogique, si tu étais Allemande, qu'est-ce que tu ferais?

L'autre riposte, rageuse :

— Eh toi, si t'étais crocodile?

UNE MÈRE

J'appartiens à une société de secours aux blessés qui forme elle-même ses brancardiers, infirmiers et infirmières.

L'admission des candidats est subordonnée avant toute chose à l'engagement écrit de servir pendant la durée de la guerre, là où il plaira aux autorités de l'ordonner.

Une enquête fournit au dossier la note morale, *c'est-à-dire, la cause déterminante de la résolution de chaque adhérent.*

Ce sont ces notes morales que je me propose de faire connaître.

Alors que sur le front, *on dépense sans compter le courage, le dévouement, il y a une fierté française à constater qu'*à l'arrière *il en reste un inépuisable trésor.*

Les trois lettres qui suivent justifient notre estime respectueuse à l'égard de l'infirmière Loraine B...

PREMIÈRE LETTRE

A Madame Louise N... à X...

Vouziers, 2 août 1914.

Bonne et chère petite tante Lou,

Le régiment part ce soir pour la guerre libératrice. Où, je ne sais pas, mais cela n'a pas d'importance, puisque les Allemands y seront. Hein! Quelle chance que, mes dix-huit ans révolus, j'aie contracté, en avril, un engagement volontaire!...

Il ne s'agit pas de cela. Le temps m'est compté et j'ai tous mes bouts de lettres d'adieu à écrire à toi, à maman et à Jean qui sont en vacances, à notre ferme des Chênerets. Il faut que je donne du courage à Jean. Pauvre petit frère, comme il va s'ennuyer! Il a à peine quinze ans et devra regarder sans se battre.

Ce mot sera bien décousu, tante Lou. Je me suis arrêté pour recevoir, du vaguemestre, une carte de maman. Quand tu lui écriras, dis-lui combien je l'aime, combien je la vénère d'être si bonne et si brave. Ecoute ce qu'elle me dit :

« L'Allemand a voulu la guerre. Chacun doit faire tout son devoir, et plus encore. Sois sûr que Jean et moi penserons sans cesse à toi; *mais toi, oublie-nous et ne pense qu'à vaincre.*

« Jean t'embrasse de tout son cœur. Je te bénis. Reviens-nous victorieux ».

Et là-dessous, chère petite tante Lou, le prénom de mamam prend un aspect extraordinaire.

Loraine! Notre Etoile des Mages; notre espoir; un claquement de drapeau.

Au revoir, petite tante, meilleurs baisers de ton neveu si fier d'en être.

François B...

DEUXIÈME LETTRE

A Madame Louise N...

Ce 13 septembre 1914.

MAIRIE DES CHÈNERETS

—

CABINET DU MAIRE

—

Madame,

Vous avez bien voulu me demander les renseignements que je puis avoir touchant Mme Loraine B..., propriétaire de la ferme des Chênerets, y résidant au moment de l'occupation allemande.

Quelque pénible que soit la vérité, je crois de mon devoir de ne rien céler à la sœur de ma malheureuse administrée.

Mme Loraine et son fils Jean habitaient la ferme depuis le 15 juillet.

Le 2 septembre, des uhlans d'abord, des troupes d'infanterie ensuite, occupèrent le village.

Plusieurs des cavaliers prussiens avaient, avant la guerre, vécu et travaillé sur le ter-

ritoire de la commune. Ceux-là renseignèrent les autres.

Madame Loraine B..., *réputée riche*, fut taxée d'une rançon de quatre-vingt mille marks (100.000 francs) pour racheter sa vie et celle du fils demeuré auprès d'elle, *car elle méritait la mort pour avoir permis que M. François devançât l'appel dans l'armée française.*

Personne n'a quatre-vingt mille marks chez soi. Mme Loraine demanda le temps de faire venir tout ce qu'elle possédait, en dépôt dans úne banque de Paris.

Ces gens-là sont encore plus féroces que cupides ; ils ont *la gourmandise du crime.* Il eût fallu huit jours ; on accorda une heure. Passé ce délai, la justice (le mot a été prononcé) suivrait son cours.

Une heure ! On m'amena, les poignets liés, pour *établir les actes de décès.*

— Cela rentre absolument dans vos attributions municipales, plaisanta lourdement l'officier qui présidait à cela.

Oh ! les pauvres gens ! Mme Loraine fut

attachée à un montant du puits, et Jean fut adossé au mur de la cuisine, en face du peloton d'exécution. Cet enfant de quinze ans est mort avec un grand courage. Il a dit seulement, avant de tomber sous les balles :

— Adieu, mère. Mon frère nous vengera.

La pauvre mère et moi restâmes abandonnés dans la cour de la ferme avec, devant nous, le cadavre du martyr.

J'ai pu dénouer mes liens et détacher Mme Loraine. Elle ne pleurait pas. Les larmes ne sortent pas à de certains moments; elles retombent sur le cœur.

— Monsieur le maire, m'a-t-elle dit d'une voix effroyablement calme, voulez-vous m'aider à la dernière toilette de mon petit Jean, et après, à l'ensevelir sous le vieux pommier où il aimait à lire ?

J'ai fait ce qu'elle demandait. Alors elle s'est agenouillée sur la tombe en murmurant :

— A présent, allez-vous-en, monsieur le maire. Sûrement, d'autres ont besoin de vous.

Ce n'était que trop vrai. Partout dans la

commune, le désespoir, la ruine, la mort. Et je n'ai plus revu Mme Loraine.

Le lendemain, elle avait disparu. Chacun étant absorbé par sa propre misère, personne n'avait remarqué son départ.

Ce m'est grand chagrin de vous renseigner si imparfaitement. J'ai dit tout ce que je sais. Avec ces tristes nouvelles, agréez, madame, mon respect ému.

Le Maire : R... DE V...

TROISIÈME LETTRE

Béthune, 23 octobre 1914.

Louise, chère sœur,

Pardonne à mon long silence. Ils ont fusillé Jean; François est tombé au feu dans un village près d'ici. J'ai été une morte.

Mais la volonté de Dieu a passé; elle m'a jeté l'ordre de vivre par la bouche d'un soldat.

C'est ainsi. Un convoi de blessés traversait la ville. Les charrettes se sont arrêtées dans

la rue où je suis réfugiée. Pourquoi ai-je regardé? Pourquoi ai-je marché vers les voitures pleines de souffrance? Est-ce que l'on sait jamais?

Et j'ai vu un blessé, un tout jeune, comme étaient les miens. La fièvre lui faisait la figure toute rouge. Il regardait avec des yeux de délire. Il a fait un mouvement comme pour s'élancer vers moi, mais il est retombé avec un gémissement de douleur, et une plainte si douce, si triste, si enfantine:

— Maman!

Le mystère de Celui qui dirige tout était sur moi. On m'appelait maman, maintenant que je n'ai plus d'enfants! J'ai compris, de suite j'ai compris, vois-tu. Il veut qu'auprès de ces jeunes qui souffrent, je remplace les mères absentes.

Je ne pleure plus; je ne suis plus désespérée; les tombes sont en arrière de moi; je pénètre dans une seconde vie. Je serai infirmière, et tous les blessés de France seront mes enfants.

LORAINE B...

. . . .

N'est-on pas tenté de conclure avec saint Augustin : « C'est la montée ardue des sentiers escarpés du calvaire qui conduit seule aux cimes de la vertu ».

VEUVES VOLONTAIRES

Sœurs, originaires de l'arrondissement de Briey (Meurthe-et-Moselle), elles grandirent dans le gros village de Villerupt, enclavé entre les frontières du Luxembourg et de la Lorraine.

Deux jeunes Allemands, Ulrich et Wilhelm, avaient ouvert, à Villerupt, un commerce de droguerie bientôt prospère. Ils se firent naturaliser et, devenus ainsi Français, épousèrent les sœurs.

Le mariage eut lieu en 1912.

Rosa et Marine aimaient profondément ces hommes qui avaient préféré la patrie française à la terre germanique. Les affaires allaient de mieux en mieux. C'était le bonheur, la confiance en l'avenir. L'unique parente des

jeunes femmes, leur grand'mère, habitant la ville voisine de Longwy, bénissait le ciel d'avoir assuré ainsi la félicité de ses chères petites.

Le 29 juillet 1914 arriva. Ce jour-là, Ulrich et Wilhelm se montrèrent préoccupés. Interrogés par leurs compagnes, ils finirent par répondre que les bruits de guerre les inquiétaient, et Ulrich conclut :

— Si le conflit éclate, nous devrons nous réfugier à Longwy.

Et le lendemain, 30, il se décida, vers cinq heures du soir, à expédier les jeunes femmes auprès de la grand'maman. Elles arrangeraient l'exode avec la vieille dame et rentreraient à Villerupt le jour suivant.

Or, les voyageuses ne trouvèrent pas leur parente. Une voisine leur apprit qu'elle serait absente jusqu'au surlendemain, une affaire l'ayant appelée à Longuyon.

Dès lors, Marine et Rosa ne pouvaient que regagner leur domicile. A neuf heures et demie, le train de retour les déposait à la gare de Villerupt.

L'angoisse régnait sur la frontière. Les habitants s'enfermaient chez eux. Nul bruit dans les maisons; nul mouvement sur la route.

Les sœurs marchaient vite; elles sentaient la peur autour d'elles. Mais voici la droguerie. Les volets pleins sont clos, assujettis par les barres de fer. L'imposte, au-dessus de la porte, découpe un rectangle noir. Le magasin n'est donc pas éclairé.

Cela n'a aucune importance. Rosa, suivie de Marine, contourne la maison et pénètre dans le jardin, sis en arrière, par le portillon que ferme seulement un loquet.

La nuit est pleine d'étoiles; la brise tiède caresse la terre. Les fleurs, remises de la rude chaleur du jour, sentent meilleur et plus fort.

Le calme des choses, en ce coin familier, rassure les voyageuses. Est-ce que l'on peut croire à la guerre au milieu d'une telle paix!

Elles traversent sans hâte le petit enclos.

— Ils sont dans la salle du rez-de-chaussée, murmure Marine.

C'est vrai. Une bande lumineuse se glisse

entre les persiennes entr'ouvertes. Le vent sans doute les a disjointes. Qui saurait mesurer la part du vent dans la préparation *de ce qui doit arriver!*

*
* *

Il leur semble qu'elles deviennent folles.

La fenêtre est ouverte au large, il a fait si chaud, ce 30 juillet, et à travers l'écartement des volets, elles voient..., et leur cœur, leur esprit se refusent à croire qu'elles voient.

A table, Ulrich et Wilhelm sont assis, en face de deux étrangers. Ce sont des uhlans! A la frontière on les connaît bien, les sinistres cavaliers.

Que font-ils là ?

Mais Ulrich parle, sans soupçonner qu'il répond à la question déchirante :

— Les femmes dehors, nous sommes tranquilles. J'ai serré la *strychnine* dans le bocal au camphre...; à onze heures on la coule dans les tonneaux, et en route... Ah! c'est commode d'être Français... on a la commande de vin de la garnison de Longwy...

— Tu es sûr de la dose?

— Par le vieux bon Dieu, comme dit notre empereur; il y a de quoi empoisonner la garnison et ses réserves!

Dans le jardin, Marine et Rosa se sont étreintes nerveusement.

Dans un tremblement qui balbutie, elles gémissent :

— Nos maris!... Ils veulent empoisonner nos soldats!

*
* *

Est-ce que la chose s'est passée?... Est-ce qu'elle s'est passée comme ça?

Pour savoir, il faudrait revivre cette nuit du 30 juillet; il faudrait arracher le voile de rêve atroce qui est tiré entre cette nuit et aujourd'hui.

Qu'il est dur de se souvenir! Cela nous fait le cœur lourd, lourd.

Allons, il faut ce qu'il faut.

Marine a agrippé le poignet de sa sœur. Irrésistible, elle l'entraîne dans la maison, dans le magasin. Elle la pousse sur une chaise.

— Reste là.

Rosa s'écroule. Elle grelotte; elle est per-

due. Elle ne pense pas, pas plus qu'une chose inerte.

Elle perçoit la vibration légère de la verrerie, le glou-glou d'un liquide que l'on transvase.

Elle sursaute. Marine est près d'elle. Elle lui applique la main sur l'épaule. Comme elle serre ! Et Marine parle.

Elle dit que des étrangers sont venus ; qu'ils ont menti à leurs confiantes fiancées, à leurs femmes dévouées.

Elles n'ont pas été les *aimées*, mais uniquement les accessoires méprisés d'une comédie de trahison.

Bah ! elles, cela ne compte pas ! La souffrance de deux femmes est si peu de chose !

Elles ont été bêtes, aveugles... Tant pis pour elles. Seulement les autres, les soldats du pays ne doivent pas en souffrir.

Un crime empêchera le crime plus grand.

— Tu me fais mal, Marine.

La plainte s'éteint. Marine a repris le poignet de Rosa. Elle l'attire dans son sillage. Elle parle encore :

— Tiens-toi. Nous aussi nous devons mentir.

La lumière les inonde brusquement. Marine a poussé la porte de la salle à manger. Ulrich, Wilhelm et leurs hôtes se dressent, stupéfiés par l'apparition de celles qu'ils croyaient à Longwy.

Mais Marine les rassure. Elle explique leur retour. La présence des uhlans la réjouit. Puisqu'ils sont à Villerupt, bien paisibles, c'est que l'on n'aura pas la guerre.

Ravis de ses bonnes dispositions, les dîneurs approuvent bruyamment.

— Aussi, continue la jeune femme, je veux vous offrir une bonne bouteille : nous trinquerons à la paix, à la joie de vivre en bons voisins.

Elle disparaît, revient, débouche un flacon poudreux. Elle verse. Ils ont bu.

Au matin, Marine et Rosa s'enfuyaient à travers la campagne. Elles étaient veuves.

*
* *

— Nous avons empoisonné, disent les deux sœurs, décidez de nous : livrez-nous à la jus-

tice, ou bien postez-nous au chevet de nos soldats.

Pauvres femmes, on peut vous confier nos blessés; est-ce que vous ne vous êtes pas déjà immolées tout entières pour les soldats de France!

LA FOLLE DE SOISSONS

Nous avions passé seize jours dans les tranchées. Notre tour de repos nous ramena à Soissons. L'homme des terriers que j'étais devenu, reporté à la surface du sol, s'était promis de se soigner.

Aussi je pris logis à l'hôtel de la Croix-d'Argent : tout le confort moderne, la moitié seulement en ayant été rasée par le bombardement; cuisine soignée, vin supportable et puis aération de premier ordre : il ne restait pas un carreau.

Avec cela, la vue sur l'altière silhouette de Saint-Jean-des-Vignes, bombardée en 1870, ruine sur laquelle s'acharnaient les Huns de 1914-1915.

Que pouvait désirer de plus le simple lieutenant que je suis?

L'hôte seul, M. Mesral, m'apparut insuffisant, distrait, absent. Je m'en ouvris à la fille de service qui, à ma grande surprise, rougit copieusement, murmura cette phrase sybilline :

— *Ils* ont emmené Mme Mesral avec ses fillettes, Louise et Marie, douze et onze ans.

Son geste embrassa les hauteurs de la rive droite de l'Aisne, vers Saint-Médard, Saint-Paul, Saint-Gergues et Laon, puis elle me planta là, sur cette excuse :

— On m'appelle.

*
* *

De nouveau, je suis enfoui dans la tranchée. La nuit de relève et le lendemain, nous jouissons d'une tranquillité parfaite. Aucune attaque, pas de fusillade de l'ennemi. De temps à autre seulement, un vol d'obus, à destination de la malheureuse ville, passe au-dessus de nos têtes, avec un chant de sirène enrouée.

Dans des rafales d'ouest commence notre seconde nuitée. La pluie tombe. On n'entend que son bruissement. Le canon s'est tu.

Je crois bien que je somnolais, lorsqu'une main me prit à l'épaule.

— Mon lieutenant!

— Quoi?

— *Ils* viennent.

C'est vrai. Par la meurtrière d'observation je distingue un grouillement à une centaine de mètres.

Vite, un ordre à voix basse, qui se transmet de proche en proche :

— Silence! Immobilité! A bout portant, feu précipité! Le magasin vidé, à la baïonnette!

L'averse a cessé. A travers les nuages peu épais, la lune se trahit par un halo opalin. On voit un peu. Tant mieux.

Rrrra! La tranchée crache des éclairs. Les Allemands, surpris alors qu'ils croyaient surprendre, détalent, laissant des morts, des blessés en arrière.

Avec un couac formidable, le clairon Lebègue entame la charge.

— A la baïonnette!

J'ai bondi hors du trou. Mes lascars se ruent à la poursuite. Aïe! ma satanée sciatique

me tord la cuisse gauche. Impossible de faire la course avec cela. Je suis forcé de rester en arrière.

Soudain, j'ai la perception confuse qu'un corps, étendu au pied d'un buisson, se soulève, marque un geste. Un coup de feu claque. A la tête, je sens comme un coup de marteau, et je perds connaissance.

*
* *

Je rouvre les yeux. Que ma tête est lourde, lourde !...

Au-dessus de moi, une large figure blafarde semble me narguer. Je grogne, et puis je reconnais la lune.

L'ébranlement du coup reçu a troublé ma vision.

Autre chose qui me fait frissonner. On a gémi tout près de moi. La première plainte en éveille d'autres. Ici, là, tout près, là-bas, on dirait que, par cent bouches, la terre se lamente.

Je comprends. Des blessés. Sont-ils Français ou Allemands? Je ne distingue pas.

Et pourtant, je voudrais savoir si ce sont des *nôtres*... ou des *autres*.

Je tente de soulever ma tête pour regarder. Je me procure ainsi une douleur intense, un éblouissement qui me fait passer une véritable aurore boréale devant les yeux. Je ne m'entête pas : je ne bougerai plus.

Ah! qu'est-ce encore que cela?

Une grande forme se meut, s'avance. La lune coule un rayon curieux entre deux nuages et éclaire la forme, la forme d'une femme.

J'ai le délire. Que ferait une femme, ici, entre les tranchées françaises et les carrières de Saint-Gergues, où sont terrés les Allemands?

Tiens! Une branche a craqué sous le pied de l'apparition. Mais alors ce pied n'appartient pas à un fantôme.

De nouveau l'on gémit tout à côté de moi. Le blessé, l'autre, a aussi aperçu la femme.

Elle vient à lui. Elle s'agenouille près du malheureux. Elle parle. Ah ça! mes oreilles me trompent. Je perçois ces paroles bizarres :

— Un beau soldat du kaiser !

Puis un rire contenu et terrifiant. Elle poursuit :

— Oui, ton casque, je le reconnais. Je l'ai vu si souvent dans les carrières de Saint-Gergues... avec mes petites Louise et Marie.

Mon sang se glace. Louise, Marie, les prénoms des petites Mesral, que les Allemands ont entraînées avec leur mère, en évacuant Soissons.

Que dit-elle encore? Que fait-elle?

— Elles sont sous la terre. Elles s'ennuient dans la tombe. Va les rejoindre.

Un cri étranglé. Un grand silence.

La femme s'est redressée. La lune frappe en plein son visage, aussi blafard que sa clarté. Oh ! ces yeux de fièvre; cette chevelure dont les mèches fauves se tordent ainsi que des serpents.

C'est une folle, une folle que je vois là.

Elle prononce tendrement, avec un geste dans le vide :

— Patience, petites. Je vous en enverrai d'autres, beaucoup d'autres sous la terre.

Tout me devient clair. Les Allemands ont causé la mort des enfants, et dans le naufrage de sa raison, Mme Mesral a conservé l'idée fixe des vengeances.

Sapristi! Elle m'a vu. Elle marche vers moi. J'ai peur. Vais-je mourir de la main de cette victime française?

Quelle minute effroyable! Elle se penche sur moi... comme sur l'autre.

Ma bouche est incapable de prononcer une parole.

La démente ramasse mon képi, dont les deux galons sont voilés sous le manchon déteint par ces mois de campagne.

Combien doux le regard qu'elle repose sur moi.

— Tu es des tranchées de là-bas, fait-elle d'une voix tendre... Tu es de ceux qui m'aident à envoyer des casques à mes petites... Il ne faut pas rester ici... *Ils* sont si brutes!

Je reprends la faculté de parler.

— Blessé... incapable de marcher...

Elle caresse ma blessure.

— Oui, oui, je vois... Du sang. Attends, je te traînerai près des tiens.

Ses mains se glissent sous mes omoplates, ses doigts se recourbent sous mes bras. Elle me soulève, appuie ma tête à ses genoux, et lentement, à reculons, avec des précautions maternelles, elle me traîne vers ma tranchée.

Diable! mes hommes sont méfiants. Ils vont nous canarder. J'appelle, pour les avertir, et cinq minutes après je suis à l'abri, dans le trou, entouré de ma section qui se réjouit de mon retour.

Un instant j'ai oublié celle qui vient de me sauver. Je la cherche. Un caporal me répond :

— Elle est partie vers les Boches, mon lieutenant. Elle a dit comme ça : « Je vais en envoyer à mes petites, sous la terre... Regardez cette nuit vers Saint-Gergues, vous en verrez partir beaucoup, beaucoup, beaucoup... » Elle vous avait ramené, je l'ai laissée aller.

*
* *

Deux heures, trois heures sonnent à une église de village que, par hasard, les Allemands n'ont pas ruinée.

Et comme le dernier coup s'envole dans la nuit, tout s'embrase vers Saint-Gergues. Une haie de flammes relie un instant la terre et le ciel, puis arrive sur nous, dans un coup de vent furieux, un grondement de tonnerre.

Au matin, à l'hôpital temporaire où l'on me pansait, j'appris que les Allemands avaient accumulé des munitions dans les carrières de Saint-Gergues.

La folle avait vengé ses fillettes et elle-même.

LA GOSSE ALSACIENNE

J'étais bonnetier à Mulhouse quand les Allemands eurent l'idée stupide de m'arrêter comme otage, moi, Kasper, homme si pacifique que (les gens d'Alsace sont guerriers) mes compatriotes me jugeaient poltron.

Au vrai, je n'aimais pas les coups et j'étais disposé à beaucoup de concessions pour n'en pas recevoir.

Je fus d'abord interné en Bavière, puis ramené dans le duché de Bade, à quelques kilomètres au sud de Fribourg-en-Brisgau.

Dans un vaste enclos de ronces artificielles, renforcées d'un cordon de factionnaires, fusils chargés, des baraquements assez confortables nous abritaient.

Le logement était acceptable; mais la nour-

riture... Oh! la nourriture... exécrable et insuffisante!...

La cantine d'Odan Storf, obèse Saxon, eût pu nous fournir des suppléments; seulement, le commandant militaire du cantonnement nous interdisait d'avoir de l'argent.

Odan Storf, avec ce génie particulier des *Schwobs* à dépouiller les autres, obvia à cet inconvénient. Renseignements pris sur chacun de nous, il nous offrit le crédit le plus large, et aussi le plus usuraire.

Une choucroute surie, avec une saucisse moisie, se facturait 5 marks (6 fr. 25). Bref, je regrettais amèrement Mulhouse, mon magasin de la place du Marché et la petite brasserie de la porte du Miroir, où j'allais vider une chope en devisant des affaires de la cité.

Si j'avais eu du courage, j'aurais abrégé la durée de ma souffrance, comme dit la légende de la ruine du Honeck... N'en possédant pas assez, je continuai à vivre.

*
* *

Au nombre des otages figurait une fillette

de treize à quatorze ans, blonde de ce blond d'Alsace que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Pourquoi cette enfant parmi nous ? Je ne l'ai jamais su. On la nommait Gredel.

Les circonstances nous mirent en sympathie.

Évidemment, elle craignait, comme moi, la douleur inutile, car, au lieu de faire la fière, ainsi que tant d'autres, elle accepta le poste de petite servante à la cantine d'Odan Storf.

Ce fut un scandale. Tous les otages lui reprochèrent sa bassesse d'âme.

Seul, j'approuvai sa résignation, et même, quand un de mes compagnons lui jetait un mot dur, dont ses grands yeux bleus se remplissaient de larmes, je la remontais avec de bonnes paroles :

— Laisse aboyer, petite Gredel, tu es dans le vrai. Il faut vivre avec le moins de désagréments possible.

Vous devinez qu'on était devenu camarades. Tout naturel, n'est-ce pas? Dans le cantonnement, nous deux seuls n'étions pas des lions de courage.

Voilà qu'un matin, en me servant un plat de pommes de terre, orné d'une saucisse et de confitures de myrtilles, elle me chuchote à l'oreille :

— Je me sauve ce soir.

Je manquai lâcher l'écuelle de fer battu qu'elle me présentait.

Sans paraître s'en apercevoir, elle continua :

— Je peux en emmener un autre... Si vous voulez, ce sera vous.

Quelle journée! J'aimais l'idée d'être libre; mais entre la liberté et moi, il y avait les ronces barbelées du camp; les factionnaires, fusils chargés; la poursuite probable; des balles dans le corps, ou, à tout le moins, le cachot d'une forteresse.

Ces choses-là font réfléchir un homme raisonnable, voyez-vous!

Toutefois, aucune réflexion ne tint contre la volonté de Gredel. Cette gamine avait une façon de vouloir... irrésistible.

Elle reprend l'entretien en enlevant le couvert.

— Venez à 5 heures à la cantine. Odan

Storf garde volontiers ceux qui font de la dépense... Vous jouerez à l'ivresse.

— Mais...

— Chut!

Odan Storf s'est rapproché. Il invective lourdement la petite Alsacienne.

— Plus vite que ça, cancrelat d'Alsace. Si j'étais le kaiser, j'exigerais de tous les *wackes* de là-bas quatre heures de pas de parade chaque jour.

Il rit comme meugle un bœuf. Eh! eh! c'est de l'esprit *boche*, ça.

Cet esprit me semble terrible, comme tout ce qui vient des *Schwobs*. Par sainte Odile, risquerai-je l'évasion?

Tout l'après-midi, je me réponds : « Non. » 5 heures sonnent. Je cours à la cantine.

Je mange, je bois les chopes que Gredel remplace de temps à autre. Je demande une bouteille de *Champagner*, sur l'ordre de la petite. J'en offre à Odan, qui engloutit les verres, à croire que leur contenu tombe dans un abîme. Je le regarde, car Gredel m'a fait signe de ne pas boire.

Qu'est-ce qu'il a? Il tombe le nez sur la table. Il ronfle.

Je cherche la jeune servante pour qu'elle m'explique... Elle a disparu. Ah! la voici qui rentre avec, à la main, une bouteille vide.

Elle rit sans bruit, découvrant ses dents blanches, blanches même dans sa figure claire et rose de robuste fillette d'Alsace.

— Arrivez, me dit-elle.

Ah! mon cœur bat. J'aimerais certainement mieux autre chose. Et je la suis, cette gamine endiablée.

Nous sommes dehors, nous passons l'enceinte des ronces. Je regarde partout. Je tremble d'entendre la voix du factionnaire. La nuit est noire, c'est vrai; mais ces gueux de *Schwobs* sont de fins renards quand il s'agit d'ennuyer les autres.

Gredel devine mon anxiété. Elle me tire vers la droite, m'arrête près d'un corps étendu sur le sol.

— Je lui ai offert du bon schnaps. Quand on relèvera les factionnaires, qu'est-ce que son *unteroffizier* lui offrira?

Elle m'ahurit, cette jeune Gredel. Elle me tire en avant. A quelques centaines de mètres commencent les futaies du Schwartzwaldt, la Forêt-Noire, ainsi que disent ceux de France.

Presque à la lisière, une cabane de bûcheron, avec le traîneau-*schlitte* accroché à la muraille.

Gredel a tout prévu, brave cœur ! Des vêtements nous attendent. Nous serons différents du signalement qu'enverront nos geôliers quand ils s'apercevront de notre évasion.

Comment a-t-elle pu tout préparer ? J'interroge. Elle me coupe net :

— Plus tard ! A présent, il s'agit de faire du chemin.

Et puis c'est la course dans le noir.

Gredel me guide. On dirait qu'elle voit à travers l'obscurité, comme les petits gnomes du Honeck.

Moi, je bute, je trébuche, je suis en nage, quoique la nuit soit froide. Il gèle fort.

Je n'en puis plus quand je m'aperçois que le noir devient gris. C'est l'aube qui s'annonce.

Au pied du mamelon boisé qui nous porte, la vaillante fillette me montre une route.

— La frontière suisse.

Sauvés! Nous sommes sauvés! J'en ai les larmes aux yeux.

Baoum!

Un coup de canon résonne dans le silence matinal.

— Ça doit être pour nous, fait paisiblement la petite.

— Pour nous! Pour signaler notre fuite! Oh! sainte Odile, rendez-nous invisibles aux *Schwobs*.

La fillette ne tourmente pas les saintes de vains discours. Elle m'a pris la main; elle m'oblige à dévaler la pente vers la frontière, vers le salut.

Quoi? Un arrêt brusque. Un avertissement, léger comme un souffle :

— Couchez-vous!

— Quoi?

— Le poste-frontière.

Je vois. En bas, sur la route, un peloton d'uniformes qui vient d'apparaitre en

travers du chemin que nous devons suivre.

Je m'aplatis sur la mousse roussie par le gel.

— Je vais les entraîner à ma poursuite. Le passage libre, filez à la douane suisse. Je vous rejoindrai.

C'est Gredel qui a susurré cela. Je veux la retenir. Trop tard. Elle s'est déjà perdue dans les arbres.

Des cris, des appels rauques. Les soldats *schwobs* ont vu l'enfant. En tirailleurs, ils se précipitent. L'exploit est digne d'eux. Dix hommes armés pourchassant une gamine sans défense.

Mais les sapins serrés masquent les poursuivants, la poursuivie.

La route est libre, comme l'a voulu Gredel. Courons à la douane suisse. J'ai confiance. Ma petite sœur d'Alsace m'y rejoindra. Elle est si adroite, si décidée.

Je descends la côte à toutes jambes. En trois bonds je franchis la route. Je passe le poteau-frontière.

A dix pas, une maisonnette, quelques fan-

tassins helvétiques. J'arrive en trombe au milieu d'eux. Je halète :

— Otage, non combattant, évadé!

Un gradé me pousse dans la cabane. Je suis sauvé.

Quoi encore. Des bruits lointains auxquels répondent des clameurs toutes proches!

Je me précipite à la fenêtre.

Bravo! Gredel, dans une course éperdue, franchit à son tour la frontière. La brave petite est en sûreté.

Hélas! Le *Schwob* ne respecte rien : Traités, frontières, humanité, honneur, sont pour lui des mots vides de sens.

Le sous-officier allemand a commandé :

— Feu!

Une nappe de balles passe avec un sifflement aigu, et, sans un cri, arrêtée en pleine course, Gredel roule foudroyée aux pieds des soldats de Suisse.

* * *

Il y a là-bas une modeste tombe où dort ma petite amie Gredel, en attendant que je puisse la ramener au pays.

Moi, j'ai gagné Belfort et je me suis engagé pour venger la blonde, blanche et rose fillette d'Alsace.

Suis-je moins poltron que je ne le croyais, ou bien la petite âme héroïque soutient-elle la mienne? Je ne saurais pas vous le dire.

Mais quand les balles passent en vols siffleurs, quand les *marmites* éclatent, eh bien! je pense à Gredel; je vise avec soin, et... et ça va.

L'HÉRITAGE

Un jour, quelqu'un demandait à Danton :

— Pourquoi la France est-elle si féconde en héros?

Il répondit :

— Parce qu'elle a ce qui les fabrique.

— ?...

— Les circonstances.

*
* *

— Capitaine, voici que commence notre dernier jour de repos à l'arrière, me ferez-vous le plaisir d'accepter à déjeuner après la messe?

— Comment donc, mon cher aumônier, la messe... gastronomique a toute ma dévotion.

Je taquinais l'aumônier du régiment où je venais d'être promu capitaine.

Un brave homme et un homme brave, cet abbé Canet, semeur grisonnant d'énergie. Mes fantassins adoraient ce prêtre qui, sous l'averse des « marmites » allemandes, venait dans les tranchées de première ligne, voir *si personne n'avait besoin de lui pour bien mourir.*

La soutane retroussée en culotte, l'ample manteau à capuchon flottant sur ses épaules, le bonnet de police aux trois galons d'or (notre aumônier était assimilé au grade de capitaine) penché sur l'oreille, il rit de ma boutade.

— Permission de l'état-major, ma petite sœur Francine passe la journée avec son vieux frère... Et avec des provisions de bouche... des rillettes, entre autres, à forcer votre dévotion, capitaine, positivement. Donc, à midi...

— Tapant.

*
* *

Tant bien que mal, plutôt mal, l'abbé Canet s'était installé dans une chaumière à peu près indemne, auprès du clocher décapité.

Avec l'exactitude la plus militaire, je me présentai à midi sonnant, à ce... presbytère

temporaire. Dans la salle à manger au carrelage rouge déteint, une jeune fille disposait des fleurs dans un pichet de grès ébréché.

— Ma petite sœur Francine, présente l'aumônier.

Ah! elle lui ressemble bien, avec en plus toutes les grâces, tous les tendres coloris du teint; mais le visage charmant est sérieux, les grands yeux bleus distillent de l'énergie.

Cette enfant de vingt ans m'intimide un peu. Elle est si différente de toutes celles dont je me souviens.

On se met à table. Mademoiselle Francine prononce à mi-voix le bénédicité. Elle remarque mon indifférence polie et gravement :

— Excusez-moi, j'aurais dû prier plus discrètement.

Sur un geste de vague dénégation, elle insiste :

— Si, si, l'ostentation est blâmable en toute chose. Elle semble vouloir marquer une supériorité.

Étrange jeune fille!

Au dessert, un planton du colonel, le ren-

gagé Lacquin, m'apporte un ordre *confidentiel*, à lire tout de suite.

J'obéis; mes yeux parcourent ces lignes :

« Vers huit heures, la nuit noire, occuper sans bruit les tranchées de première ligne. A deux heures matin, bonds par section sur ceux d'en face. Surprise possible d'après renseignements. »

— Capitaine, prononce M. Canet, vous ne pouvez évidemment pas me confier le contenu d'un pli confidentiel; mais sera-t-il utile que j'accompagne la compagnie?

— La présence d'un ami est toujours utile.

— Compris.

Et s'adressant à la jeune fille :

— Francine, tu regagneras seule la gare. La voiture régimentaire te prendra ici. Tu te rends compte...

Elle l'enlace tendrement et murmure :

— Je me rends compte que le prêtre est le médecin des âmes que Dieu appelle à la liberté éternelle. Il doit être là.

— Il y sera, Francine.

— Oui, frère, il y sera.

*
* *

Huit heures; tout est noir, d'un noir d'encre. Le vent passe par rafales gémissantes que suivent des silences pesants.

La compagnie se rassemble sans bruit.

Près de moi, l'abbé Canet embrasse sa jeune sœur.

— Rentre, Francine... A quoi bon prolonger la petite tristesse de l'adieu...

Je veux couper court à l'émotion que je devine en eux. Je plaisante :

— A l'amende, mon cher aumônier. Adieu est un mot prohibé à l'armée.

C'est elle qui répond d'une voix grave :

— D'autant plus prohibé que nous sommes sûrs de nous revoir... ici ou là-haut.

Satanée petite fille: La foi qui s'exprime ainsi dans la nuit, en face de l'ennemi, est impressionnante.

Mais l'appel a été fait à voix basse. Personne ne manque. En route.

Cinq kilomètres parmi des sapins, que l'in-

fernal *arrosage* de l'artillerie a martyrisés, nous amènent à nos tranchées.

Sans incident d'ailleurs. Le vent siffle trop dans les arbres; les Allemands n'ont pas repéré notre arrivée, bien que leur terrier soit à moins de cent cinquante mètres.

Le petit sous-lieutenant Jargue et l'adjudant Dubair sont en avant, avec les sections qui tenteront la surprise. Je reste en soutien avec les deux qui complètent la compagnie.

L'abbé Canet se partage, passant d'un groupe à l'autre.

Que le temps est long sous ces sapins qui pleurent dans la bise!

Deux heures! Un ordre transmis par un homme de liaison. Les sections d'attaque se glissent hors de leurs tranchées, où je les remplace avec les unités de réserve... Et j'attends.

Les nôtres se sont fondus dans le noir. La nuit les a engloutis. On n'entend rien...; des minutes passent rythmées par les battements impatients de mon cœur.

— Rien. Bravo! Toujours rien!

Si! Paf! Paf! des coups de fusil, des éclatements de grenades, puis le coup de sifflet aigu, le signal qui dit: « Tout va bien, les sections de réserve à la rescousse. »

— En avant!

Un rugissement de joie, un bond furieux; les hommes galopent aux ennemis; des balles passent, fauchant des branches. Quoi? ce gémissement...? C'est la voix de l'aumônier.

Juste, une fusée éclairante tombe à vingt pas. Dans son halo lumineux, je vois mes « poilus » s'aplatir sur le sol, et là, en arrière, renversé sur le talus de la tranchée, l'abbé Canet livide, les mains crispées sur la poitrine. Je fais un pas vers lui.

— Touché?

— Faites votre affaire, répond-il; après vous songerez à moi.

C'est juste. En avant!

*
* *

Le coup de main a réussi. Les tranchées conquises sont *retournées* face aux Allemands; cela a pris une heure; une heure durant

laquelle je n'ai cessé de penser à M. Canet.

— Lieutenant Jargue, prenez le commandement de la compagnie. Je retourne là-bas.

Il n'y a pas besoin d'autre explication. Tous savent que *l'ami* dévoué est demeuré en arrière, et ils me regardent partir avec de l'anxiété plein les yeux.

Je les perds de vue. Je suis seul, dans le noir, sous ces sapins qui se lamentent toujours. Pourtant le ciel a dû se dégager quelque peu. Les choses sont vaguement perceptibles dans une apparence de clarté diffuse.

Je marche. Des corps m'apparaissent étendus sur l'épais tapis d'aiguilles de pin... : la rançon de tout combat!

Mais qu'est-ce? On marche sous bois. Je me jette derrière un tronc d'arbre.

Surprise! Je reconnais l'aumônier. C'est lui avec son grand manteau, son capuchon abritant sa tête. La blessure a dû être légère. Je veux lui dire ma joie...

Attendons Il s'arrête auprès d'un de ceux qui sont couchés sur le sol... Il ne faut pas troubler cet ultime entretien. Et les mots

chuchotés glissent, dans le silence nocturne, jusqu'à mes oreilles, tel un bruissement d'espérance.

J'entends le blessé haleter :

— Vous m'reconnaissez pas, m'sieu le curé, dans cette nuit de cirage ; je suis Lévy, l'juif.

— Et tu appelles Dieu, Jéhovah, répond le prêtre d'une voix douce autant qu'une caresse... Sous tout nom, il demeure l'Infini ; tous les hommes sont ses fils. Frère, prions-le ensemble.

Une émotion extraordinaire me pénètre. Pour la première fois j'assiste à la *conduite d'un mourant jusqu'au seuil de l'Inconnu*. Je me surprends à envier la foi qui console, qui fait entrer dans la mort comme dans une apothéose.

Aïe. Une « marmite » arrive sur nous, précédée par son ronflement caractéristique.

Ecimant un sapin, l'obus tombe à quelques mètres, éclate, projetant en un vacarme assourdissant une nappe de flamme, de fumée, de fragments métalliques.

Et avec un cri de douleur, l'aumônier a roulé sur le sol.

J'oublie tout. Je me rue vers lui. Au risque de me faire repérer par l'ennemi, j'actionne ma lampe électrique, et il me semble que la réalité se dérobe, que le rêve m'emprisonne.

Le capuchon est tombé, et j'ai sous les yeux, la figure pâle, immobile, paupières closes, de Mlle Francine.

Elle en est quitte pour une blessure bénigne ; un simple éclat dans le bras gauche. Elle revient à elle, me voit, rougit, s'explique.

— J'avais peur ce soir... J'ai suivi de loin la compagnie... Mon frère mort dans la tranchée... ; je le pleure à présent ; mais avant, il fallait tenir sa promesse... ; les soldats comptaient sur lui pour bien mourir... ; j'ai cru que je pouvais recueillir l'héritage de charité.

*
* *

Je viens de faire conduire la jeune fille au poste de secours.

Inconnue hier, elle m'apparaît maintenant comme la fiancée souhaitable au-dessus de toutes, et elle le sera, si le Dieu qu'elle prie m'accorde la grâce de revenir.

UNE SERBE

C'est un de nos marins, séjournant en Serbie, depuis la défense du mont Lovcen, qui m'adressa le billet suivant. Ce brave est « un de Belleville ». Ses récits empruntent à cette origine une saveur que je crois bon de conserver. Donc, je me borne à recopier la lettre que j'ai sous les yeux.

Voyez-vous, dans tous les pays, en temps de guerre, il y a des soldats et des civils. Parbleu, que vous dites, c'est couru, ça; attendu que tout le monde ne peut pas être militaire, et que quand on n'est pas militaire on est inscrit civil... Eh bien, vous faites une trompe qu'un éléphant s'en contenterait. En Serbie, on a beau ne pas être militaire, on est tout de même soldat.

Ne vous excitez pas, j'allume le phare. Tous les hommes en état de poser pied devant

patte, manient le flingot ou les « *petites françaises* » (c'est ainsi qu'ils désignent les canons).

Les services du train, du ravitaillement, enfin tous les services d'arrière, sont assurés par les femmes ou les vieillards impotents. Vivres, munitions, relève et transport des blessés, femmes et anciens s'en chargent.

C'est épatant, dans cette contrée de montagnes, dans la boue, dans la neige, dans le froid ou sous l'averse, de voir passer ces vieux aux barbes blanches en broussailles, ces femmes graves et silencieuses, escortant les convois. Escortant, je dis bien, les demoiselles serbes sont armées du mousqueton et elles savent s'en servir.

Ce que je veux vous faire entendre, c'est que la Serbie a mobilisé jusqu'au dernier gosse; les plus petits font les courses, c'est des estafettes, et puis je veux vous refiler l'avis d'un gars qui est dans le patelin. On n'admirera jamais assez cette petite nation serbe, où tous, jusqu'aux petites filles, aux ancêtres infirmes, font front contre l'ennemi.

Il n'y a plus de villes, plus de villages. Il

n'y a désormais que des cantonnements pour défenseurs de la patrie menacée par les *Boches* d'Autriche.

En ce moment, j'ai encore le cœur tout chaviré par... Tenez, *zyeutez-moi* le parce que du naufrage.

La batterie était près de Chabatz, au repos. Un repos mérité, car, la veille, on avait *arrosé* les Austro-Boches sans discontinuer.

Ils avaient pris l'indigestion de shrapnells confits dans la mélinite.

Le colonel, un gars solide d'une trentaine d'années, pas plus, se trouvait avec nous. Il a suivi la laïque militaire en France... Il ne rêve que de Paris et de Saint-Cyr; alors on est copains, malgré la différence des grades : il a cinq galons; moi j'étale seulement les deux sardines de laine.

Mais il n'est pas fier. C'est un officier d'aplomb qu'a profité de ses études. *Il jaspine l'argot comme un vrai poteau.*

Il s'était arrêté près de moi, disant de sa bonne voix sonore :

— Ça va, frangin?...

— Ça biche, colonel; sauf que je rêve d'un bifteack aux pommes et d'une brillante chopine.

Il rit comme un bienheureux.

— Ça ne pousse pas sur les routes de Serbie..., mais l'intendance t'offrira un beau biscuit et un quart d'eau... l'hygiène, quoi.

Il n'y a pas à faire la tête, le menu est le même pour tout le monde. Au reste, la seule chose importante est que nos 75 ne soient pas à court de pruneaux... Les hommes peuvent se mettre la ceinture : les canons ne le peuvent pas.

— Qu'est-ce, lieutenant Mir?

Le colo s'est détourné de moi. Il fait face à un officier qui s'est arrêté à trois pas, la main droite à la visière, les talons réunis, l'attitude de service.

— Mon colonel, c'est une femme...

— Une femme?

— La grand'garde l'a arrêtée au moment où elle se faufilait entre les factionnaires.

Le colonel fronce les sourcils, il serre les lèvres...; ça va barder.

— Amenez la prisonnière... Si c'est une espionne, ici ou ailleurs, peu importe.

Sa main, crispée inconsciemment sur l'étui-revolver qu'il porte en bandoulière, complète sa pensée.

Et moi, mon cœur bat comme après un cavalier seul.

A Belleville, on est sensible...; ça n'empêche pas d'aller jusqu'au bout du devoir, seulement ça le rend un peu plus difficile.

C'est une coquetterie et un orgueil de le constater. Nos amis serbes, d'ailleurs, le jugent ainsi.

Mais le lieutenant revient. Deux artilleurs, sabre au clair, encadrent la prisonnière annoncée.

Je la regarde.

Une jeune paysanne, une vraie. Ses *frusques* ne sont pas un déguisement.

Je vois à l'air du colonel qu'il se fait une réflexion du même comptoir, car sa figure se détend.

La femme est immobile, fixant devant elle des yeux de folle. Une carapace de boue cou-

vre ses vêtements. Elle a bien sûr rampé par principes pour arriver à nous.

Et avec tout ça, elle est jolie, malgré les *mirettes de maboul* et les taches de *rousse* qui sèment des confettis de son sur sa figure pâle.

— Votre nom? interroge le colo.

Elle tressaille à sa voix, hausse les épaules, murmure quelque chose que personne n'entend.

Et puis, elle défait la blouse de laine brune qu'elle a enfilée comme un paletot sur son corsage.

On n'a pas le temps de lui demander à quoi rime cette toilette. Elle a rejeté la blouse et nous restons tous *babas*.

Un drapeau autrichien est enroulé autour de son corps.

Un drapeau de régiment, un réel; pas un fanion de bataillon... Le drapeau aux trois bandes perpendiculaires à la hampe, rouge, blanc, rouge, avec l'écusson et la couronne impériale.

Elle le déroule, le laisse tomber aux pieds

de l'officier... Deux grosses larmes s'écrasent entre ses paupières, et elle gémit d'une voix rauque :

— Le rachat de ma honte !

*
* *

Elle a failli tourner de l'œil. On l'a fait asseoir sur un affût. Le colonel la soutient, il l'encourage :

— Voyons, ma petite fille, on ne parle pas de honte quand on apporte un drapeau...

Mais elle secoue la tête avec un entêtement colère.

Et puis, tout d'un coup, elle parle :

— Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi ; faut que je vous renseigne pour que notre roi... — elle s'incline dévotieusement — accepte le drapeau. Je suis du village de Barjevo, de mon état lingère... *pour vous servir*.

Elle s'aperçoit qu'elle vient de lâcher la formule habituelle de politesse commerciale. Sa pauvre figure se crispe dans un sourire agacé, elle a un roulement rageur des épaules.

— Je ne suis qu'une ouvrière, je parle comme je sais, n'est-ce pas... Il n'y a pas d'offense. Donc, le père et moi on vivait à Barjevo; on chantait, on était heureux.

« Alors les Autrichiens sont venus, avec leur général Potiorek.

« Un lieutenant porte-drapeau s'est présenté chez nous.

« Avant la guerre, il était marchand de vins de Hongrie; il traversait le pays quatre ou cinq fois par an... Je lui avais plu, mais lui ne me disait rien, si bien que je l'avais refusé.

« A présent, dans son uniforme ennemi, il ne roucoulait plus des choses de parfait amour.

« — Esclave serbe, me dit-il, jadis j'étais un simple négociant; je suis devenu un vainqueur. Sois donc prudente, montre-toi aimable, ou sinon...

« J'ai crié mon dégoût pour les Autrichiens. Je lui ai montré la porte.

« Oh! il est sorti.

« Seulement, il est rentré un peu après,

avec quatre grands escogriffes, baïonnette au canon. Il a fait emmener le père. On l'a attaché au pilier de la halle et on lui a cinglé le dos à coup de fouet.

« Le sang giclait, et comme je demandais grâce, le bourreau dit :

« — On ira jusqu'à la mort de la bête... à moins...

« Oh ! la brute ! Il riait comme les diables des vieilles gargouilles de Semlin...

« Je ne suis qu'une pauvre fille. J'aimais le père; je n'avais que lui... Alors... »

Elle se tait un moment. Pauvre gosse. Elle devient plus pâle encore... Elle est blême comme une lune d'hiver, et d'un ton de désespoir, d'abandon de tout, elle achève :

— Alors, quoi... j'ai été ce qu'il a voulu.

— Vous serez vengée, ma brave enfant, commence le colonel...

— Pour sûr, que je dis...

Mais *on boucle* tous les deux. Elle nous a regardé et elle rit, elle rit silencieusement, horriblement. Pleurer serait moins triste que rire comme ça.

— Attendez, attendez, qu'elle reprend. Ah! ah! en Autriche, on donne des galons aux assassins... Le lieutenant s'est moqué de moi, le jour même. Il a ricané :

« — Ton obéissance, esclave serbe, a *retardé* ton père, mais ne l'a pas sauvé. Il aurait fallu commencer comme tu as fini. On va revenir au fouet.

« Le père, du coup, a sauté sur son vieux fusil de chasse... Une détonation... et la tête éclatée, il roulait par terre.

« Mourir sans souffrir, il a eu raison. »

Elle chancelait, comme si elle allait tomber. Le colonel, qui avait de grosses gouttes d'eau dans les yeux, la baisa au front :

— Courage, courage...

— Merci, murmura-t-elle, merci... J'ai vengé la maison... Le poison... Le lieutenant mort, j'ai volé le drapeau pour vous l'apporter à travers leurs lignes... Je crois que ça vaut le mal qu'ils nous ont fait.

— Oh! cria le colo, je signalerai au grand quartier général, et la croix de Kara-Georges...

Elle lui coupa la parole.

— Sur mon cercueil, alors... je suis empoisonnée aussi... Il me faisait goûter tout avant lui.

Doucement, sa tête se renversait en arrière.

Elle eut un regard attendri sur nous tous; enfin, dans un murmure :

— Ça finit au mieux comme ça.

Et puis ses mirettes tournent; elle exhale un soupir douloureux et elle se raidit.

C'est fini, la petite Serbe est partie... là-bas.

CONVERSION PAR QUATRE

(Premier héroïsme teuton.)

Au cœur des alliés, il faut parfois, au moins comme repoussoir, opposer le cœur des ennemis (?). Voici pourquoi je conte cette histoire vraie :

« Massacre le plus de Français que tu le pourras. N'épargne pas les femmes, sataniques et frivoles, qui songent à séduire les vertueux guerriers allemands.

« Reçu le salon, tapisserie Beauvais, que tu as eu la délicatesse de *prélever*, à Lille. Il est très bien. Maintenant pense aux bijoux. Si tu me trouves surtout, chez ces damnés de la Babylone moderne, des diamants et émeraudes, tu feras plaisir à celle qui est fière de

se dire, du hauptmann victorieux Hermann, la pure et fidèle fraü.

« Walkure Batifolhafen. »

« *P. S.* — Bien entendu, ne dédaigne pas les autres pierres précieuses. »

Fraü Walkure relit sa lettre, dans son boudoir de Berlin. Elle n'a rien oublié de ce qu'elle souhaitait marquer à son tendre et cher époux, capitaine de réserve dans l'armée qui opère en France; dans le civil, fabricant de lunetterie, appareils optiques, etc.

Puis elle a un regard vers le miroir ovale, provenant de « l'envoi de Lille », un regard triomphant qui semble dire :

— Que peuvent les femmes ennemies sur le cœur du guerrier qui possède un tel trésor?

Elle est jolie (cela arrive même en Allemagne) avec sa taille mince, son visage poupin, rose et blanc comme celui d'un enfantelet, casqué d'une chevelure au blond cuivré, qui lui fait comme une auréole métallique.

Elle se sourit, cachète sa missive, sonne sa

domestique, et l'expédie à la poste pour la jeter dans la boîte.

— Pas vous, ajoute-t-elle gaiement, la lettre.

Elle se félicite de l'observation, peut-être utile ; les serviteurs sont si bêtes.

Et le facteur passe... une chère lettre du hauptmann. Quel envoi ce doux lapin aux pruneaux annonce-t-il encore ?

Tiens, c'est de son oberst. Que veut le colonel ? Elle lit :

« Hauptmann Hermann fait prisonnier avec quelques hommes en avant de Craonne (France).

*
* *

A Zurich, fraü Batifolhafen séjourne depuis quinze jours. Pourquoi a-t-elle quitté Berlin ? Pourquoi vit-elle dans la cité suisse, se mirant dans son lac aux rives dentelées ?

C'est qu'un ami lui a indiqué l'office Urania, d'Helvetia Platz, *naturalisations, rectifications d'état civil, etc. Célérité, discrétion, satisfaction de la clientèle.*

Elle veut devenir citoyenne suisse, c'est-à-dire neutre, pour pouvoir pénétrer dans la

France maudite (que le monsieur Dieu punisse la France impie) et apporter le réconfort de sa présence à son cher Hermann, aimé comme une saucisse de poulet, interné près de Concarneau, en Bretagne.

L'agence Urania a promis les papiers nécessaires, moyennant finances, cela s'entend. Elle a d'ailleurs stipulé que les honoraires et débours seraient acquittés en numéraire suisse, pas en monnaie allemande. Ah! ils vénèrent le mark d'argent, et les coupures de l'emprunt de guerre de la Deutschland, mais ce sont là monnaies belligérantes..., et vous comprenez les principes de la totale neutralité.

L'épouse considère qu'elle marche au devoir, le devoir *über alles!* Elle a admis les scrupules neutralistes, bien qu'elle les juge stupides. Est-ce que l'on ne devrait pas placer les pfennings même *über alles?* Enfin! il s'agit de rejoindre Hermann dans le lieu lointain où il gémit captif, ainsi qu'un Hermann séparé de sa Dorothée. Réjouis-toi, Hermann, Dorothée-Walkure, ta jolie crevette rose au sucre, est en route vers toi.

*
* *

En route, oui. Dès le seizième jour, Urania a terminé, légalisé, enregistré. Des papiers bien en règle confèrent à la blonde fille de Berlin (lunetterie, optique) la qualité neutre de Suissesse.

Le train l'emporte vers Bâle, de là vers Délémont. Douaniers et gendarmes font la haie pour laisser passer la *dame suisse*.

Ah! ces Français! méprisables comme de la choucroute avariée. Ce n'est pas à la gendarmerie allemande que l'on ferait avaler pareille neutralité!

Elle roule maintenant sur les routes de la France abhorrée. Surprise. On disait qu'il n'y avait plus d'hommes; mais c'est plein de soldats... On mange bien dans les buffets, dans les hôtels; *on a du pain blanc*, un vrai gâteau, ma chère, et à discrétion.

Ah ça! la France ne meurt pas de faim. Personne ne désire la paix. On parle d'écraser l'Allemagne. Qu'est-ce que cela signifie?

Paris, Angers, Nantes, Vannes, Rosporden, Concarneau.

— Allez à la mairie pour le permis de séjour, indique un sous-officier de planton à la porte de la gare.

Elle a un geste agacé. Cela l'ennuie d'obéir à un *unteroffizier* français.

Bah! c'est pour Hermann! Et puis il a été aimable, le sous-officier...

Ce sont des athées, ces Français, mais ils sont aimables... C'est une nation pourrie, les nations saines et fortes ne sont pas aimables. Ainsi l'Allemagne...

Soliloquant, elle gagne le quai d'Aiguillon, a un regard amusé pour la Ville Close, ceinturée de sa vieille muraille, atteint la place d'Armes, longe les Halles et se trouve devant l'Hôtel de Ville.

C'est un enseigne de vaisseau qui la reçoit, tout jeune, avec des yeux noirs superbes (elle les remarque, ils sont si doux; on ne croirait jamais que ce sont des yeux français). Il l'interroge, l'écoute, sourit :

— Bon, madame, j'ai compris. Vous êtes *momentanément* Suisse, avec le désir de voir un prisonnier de guerre.

Et comme elle balbutie, stupéfaite d'être démasquée, l'officier reprend avec cette urbanité qui caractérise la marine :

— Vos papiers sont en bonne forme, je ne veux me souvenir que de cela. Nous ne faisons pas la guerre aux femmes... Voici le permis de séjour.

Puis gracieusement :

— Vous n'avez sans doute aucun logis arrêté, et la ville est encombrée. Je vous indique une chambre libre place de la Croix, vue sur la mer, et aussi vue sur les prisonniers qui passent là, quand on les conduit au travail sur le port.

Il n'y a pas à discuter, le Français possède une amabilité attirante... En Allemagne on ne recevrait pas une Française de cette façon... Peuh! politesse de race pourrie. Pourtant une race pourrie peut-elle avoir des yeux noirs comme ceux-là!

* * *

De sa fenêtre, place de la Croix, fraü Walkure regarde passer la longue théorie des prisonniers allemands que des territoriaux

paternes ramènent du travail. Elle distingue Hermann, marchant en serre-file, transmettant aux soldats les ordres des gardiens. Et au même instant, elle reconnaît aussi l'enseigne de vaisseau qui, son service fini, regagne sa demeure, sise dans la maison même... C'est pour cela qu'il savait la chambre libre... Oh! il a été charmant, rempli de délicatesse envers une faible femme. Et véritablement un garçon élégant, distingué... Une idée dont elle rougit se dresse dans son cerveau. Hermann paraît lourd, banal, presque commun en regard de l'officier de marine.

— Oh! mon bon monsieur Dieu, c'est l'air corrompu de France qui souffle dans mon cœur pur germanique. Balayez d'un saint plumeau cette poussière microbienne.

Invoquer le plumeau léger, quand existe le dur balai de genêts, est une première faiblesse... Et la première faiblesse ouvre la porte à toutes les autres.

C'est ainsi que les yeux noirs pénétrèrent dans l'âme vertueuse de fraü Walkure Ba-

tifolhafen, et leur propriétaire dans son intimité. Elle cessa d'invoquer le vieux Dieu allemand, et elle se déclara, sans rosir à présent, qu'Hermann était résolument laid.

*
* *

Il fallut renforcer les fusiliers marins sur l'Yser. L'enseigne Oscar, aux yeux noirs, fut désigné. Il partit arrosé de larmes par fraü Walkure, qui se jugeait inconsolable.

Mais le ciel ne saurait abandonner une vertueuse fraü d'Allemagne.

Le lendemain Oscar était remplacé par un collègue, Armand, aux yeux de bluets.

Avec étonnement, émoi, trouble, la tendre Walkure reconnut qu'en France, ce pays curieux (elle n'aurait plus voulu dire : pourri) le charme des yeux sombres réside aussi dans les yeux bleus.

Ah dame! quand on a tenu un magasin d'oculiste, les études comparatives sont extrêmement attachantes.

Walkure s'attacha à Armand.

Nouvel envoi de renforts sur l'Yser. La

chambre d'Armand est reprise par un lieutenant de vaisseau, au teint bronzé, aux regards gris d'acier.

Et la Berlinoise découvre, cela est providentiel, qu'un éclair gris et une face brune constituent des couleurs, sinon complémentaires, du moins complimenteuses.

Ces couleurs s'appelaient Pierre.

Et Walkure, éperdue, se souvint d'avoir écrit naguère au *balourd* Hermann (son âme prononça l'épithète sans hésitation), de lui découvrir des pierres précieuses. Jamais ce mari disgracieux ne lui aurait fait présent de pierre semblable.

Pierre s'éclipsa à son tour, et l'élu de la studieuse opticienne devint Jacques, Jacques à l'iris d'or.

Et le soir, ses cheveux de cuivre dénoués, fraü Walkure murmura :

— Je me trompais, et l'on nous trompait sur la France. C'est un pays habité par une population sérieuse, avide de s'instruire. Moi-même j'y ai appris bien des choses qu'un sot et égoïste mari ne m'avait pas révélées.

LE TIRAILLEUR INDIGÈNE

Un froufrou de soie; un sillage au parfum du Sakountala; des frisons sombres voletant sur le front lisse; tout cela passe rapide dans un auto-taxi, forçant le regard des passants, dont les mieux informés murmurent :

— Tiens, Mlle Irène, de la Comédie-Française!

Où va-t-elle, si matin, ses lèvres, cadre rose du poème de ses dents blanches, entr'ouvertes par un vague sourire? Que dissimule la *toilette* qui enveloppe le paquet posé sur la banquette?

Stop! Le véhicule s'arrête devant l'Hôpital auxiliaire, n° . . . ; peu importe le numéro. Le concierge salue, d'un air de connaissance. Des infirmiers s'inclinent avec respect.

Elle gagne le pavillon des « chambres particulières ». Un homme grisonnant, officier de la Légion d'Honneur, est devant elle :

— Eh bien, Docteur, ce pauvre tirailleur?...

— Dans deux heures, tout sera fini.

— Ah ! je me hâte alors.

Elle s'engouffre dans une salle voisine. Son interlocuteur s'éloigne, mâchonnant entre ses dents :

— Digne cœur de Parisienne.

Cinq jours auparavant, on avait amené à l'hôpital un grand diable de Soudanais, ravagé par un obus.

Dans les rares accalmies de la fièvre qui le consumait, il disait, en ce jargon enfantin des héroïques Français d'Afrique :

— Pas bon ! Ya macache ! Ehr-Madou plis voir Anouma !

Comme il répétait cela pour la centième fois peut-être, Mlle Irène, visiteuse inlassable des blessés, parmi lesquels elle circulait comme une petite fée de Bonté, semant sur tous mandarines, chocolats, douces paroles, Mlle Irène traversa la chambre du Soudanais. Celui-ci

s'agita dans son lit. Sa face noire s'épanouit; ses regards vagues s'illuminèrent. Il cria :

— Anouma blanche, Anouma blanche! Y a fête! Grand couscouss!

Les mots s'expliquaient d'eux-mêmes. Ehr-Madou jugeait que l'artiste ressemblait, en blanc, à la chère image noire de l'épouse lointaine.

Touchée de cette tendresse... par procuration, la comédienne se voua aussitôt au rôle de consolatrice. Faire au malheureux l'aumône de sa présence lui parut insuffisant. Elle s'évertua à parler comme l'aurait pu faire la véritable Anouma. Elle consentit à répondre au nom de l'absente. Le soir, elle dévorait les relations d'explorateurs, s'assimilant la vie au continent noir, afin de donner au mourant l'illusion d'une amie de là-bas.

Le mal se fit son complice dans l'œuvre de pitié. Ehr-Madou, brûlé de fièvre, vivait une sorte de rêve, peuplé de souvenirs du sol natal et de visions de guerre. L'approche de l'artiste l'apaisait. Alors il balbutiait des phrases touchantes en leur naïveté, où il don-

nait à Mlle Irène le nom de l'être qu'il avait le plus aimé, le grade qui lui avait inspiré le plus grand respect.

— Pitit Anouma!... Ti, bon; ti, colonel!

Doucement se rouvre la porte de la pièce, où s'est enfermée l'artiste à son arrivée à l'hôpital.

Une aide-infirmière, qui nettoie le couloir, s'arrête, ébaubie, les mains croisées sur son balai.

C'est une négresse qui se présente à ses yeux, avec son pagne, son jupon de cotonnade, son gorgerin de grigris, les chevilles et les bras cerclés de bracelets d'argent.

Cependant l'étrangère s'approche. Quelles paroles chuchote-t-elle? L'aide la suit d'un regard attendri.

La femme au pagne a atteint la salle où agonise Ehr-Madou. Elle entre, se glisse sans bruit au pied du lit de fer sur lequel le guerrier finit de vivre.

Déjà le visage du Soudanais a pris une teinte grise. Sous les joues tirées, on sent les mâchoires contractées.

Une larme, perle de pitié, tombe des yeux de la négresse; mais elle dompte son émotion et se met à chanter d'une voix douce qui s'élève par degrés.

C'est de l'idiome foulani, que parlent ceux de la race d'Ehr-Madou. Elle prononce :

Kamé té balandri fagaï
Enna Kamé Rab Pharaun,
Kamé Mouché, ekbé Mohamé,
Enta odé liass gatarbé Issa!

L'air est caressant. Il passe, s'enfle, s'éteint comme les modulations des flûtes de roseau dans la brousse. Il exprime la bienvenue des peuples foulanis.

Toi qui marches vers nous, sois le bienvenu,
Au nom du Très Grand Pharaon,
Au nom des sages Moïse et Mahomet.
Bienvenu aussi au nom de Jésus!

Ainsi on encourage le Foulani qui va trépasser. Ainsi on lui rappelle les quatre prophètes l'attendant au seuil de la Vie Nouvelle.

Ehr-Madou a déjà les yeux obscurcis par les ombres de la mort. Il voit trouble et cepen-

dant il regarde éperdûment vers la voix. Une joie d'extase détend ses traits. Il retrouve le souffle pour bégayer :

— Ti, ti... pitit Anouma?

— Oui, Ehr-Madou.

— Comment ti vini ici-près?

— Grande pirogue. Sorcier a dit pour li chant di mort du tirailleur.

La figure du mourant s'illumine :

— Oui, ça bon... chant de mort!

Et la négresse chante. Elle évoque les vastes champs de millet; les *Tatas*, dont les murailles crénelées rappellent les architectures d'Égypte, d'où vinrent les migrations foulanis.

Ehr-Madou écoute, les yeux mi-clos, déjà à demi hors de la vie. Parfois il semble y rentrer et chuchote :

— Anouma, dis Ehr-Madou batti le lion.

Obéissante, elle célèbre l'exploit du chasseur.

— Anouma, dis les crocodiles nourri tout li village!

Elle rappelle les grandes battues sur les rivières!

Si bas qu'elle l'entend à peine, il prononce encore :

— Qué Pharaun, Mouché, Mahomé et Issa soient sur ti, Anouma. Ti, bonne femme tirailleur.

Une légère contraction des traits; un long soupir. Tout est fini.

Alors, pieusement, la négresse s'incline sur la couche funèbre. Elle baise au front le guerrier entré dans la Vie Eternelle, et d'un organe voilé :

— Pour ma sœur noire Anouma.

Mlle Irène, de la Comédie-Française, venait, sublime miracle de charité, de donner jusqu'au tombeau l'illusion de la présence de l'absente aimée.

Nul succès de représentation ne vous fera oublier celui-là; n'est-ce pas, Mlle Irène?

LE MIRACLE
de la
FLEURETTE TRICOLORE

La digue-promenade de Saint-Aubin, bordée de ses villas, s'allonge, presque déserte. Le ciel bas est ouaté de lourds nuages de suie; la mer est grise, le sable de la plage est gris. Le paysage apparaît terne, sans un rayon.

Une silhouette noire rase la balustrade de fer, sur laquelle s'accoudaient, aux jours de soleil et de paix, les épris de la mer qui voulaient la regarder dans les yeux.

Elle va lentement, cette jeune femme au teint pâle, aux regards délavés par les larmes. Son long manteau, son voile de veuve, flottent derrière elle, comme les ailes du spectre des

deuils. Elle a vingt-trois ans et son cœur est mort, mort dans les plaines de Picardie, où André est tombé au champ d'honneur.

André. Elle s'arrête. De sa pochette, elle tire un papier froissé. Voici des mois qu'elle le relit sans cesse. Elle le déplie encore, elle semble lire, mais ses doux yeux bleus ne regardent pas les lignes que son désespoir a appris, comme une leçon de martyre :

« *A Madame veuve Louise-Marie Alfaret,*
Villa « *Mon Bonheur* »,
Saint-Aubin-sur-Mer (*Calvados*).

« Madame, avec l'expression du regret personnel que me cause la perte du lieutenant Alfaret, daignez agréer les condoléances attendries de tous les officiers du régiment. Qu'à votre douleur s'ajoute un orgueil. Alfaret a succombé glorieusement, ayant accompli tout son devoir. Nous ne le pleurons pas, nous saluons la mémoire du mort au champ d'honneur. Agréez, etc.

« Le colonel SARVAIRE. »

Un orgueil! C'est ce mot qu'elle ne com-

prend pas. Un orgueil quand son cœur est mort, quand plus rien ne l'intéresse.

Oh! elle a tenté de réagir! Elle a soigné des blessés, mais leur souffrance n'était pas compréhensive de la sienne. Elle a voulu porter un peu de bien-être dans les humbles logis de mobilisés pauvres, et elle a envié les pauvresses dont les maris, sur le front, envoyaient des cartes brèves : « Ça va bien, et toi? »

Quelle littérature renferme plus de joie morale, plus d'intensité de vie, que ces quelques mots, souvent griffonnés en hâte et en cachette de l'orthographe.

Elle recherche la solitude, l'ombre. Cette journée pluvieuse est bien ce qui convient à son être découragé. Tout autour d'elle lui apparaît en harmonie avec sa pensée. Les grosses gouttes d'eau qui tombent de temps à autre sont les larmes du ciel. Sa reconnaissance monte vers la nue qui pleure avec elle.

Louise-Marie a repris sa marche lente... Autrefois, on remarquait son allure vive, son pas rapide; maintenant elle se traîne. A quoi

bon se presser, quand la vie n'aboutit plus nulle part.

Tiens, le chalet de bois du « Bazar » a sa porte ouverte... Depuis Pâques, le tenancier, un vieillard, s'est installé là avec les deux fillettes de son fils mobilisé.

La triste promeneuse s'arrête un instant au long de la toile, tendue verticalement pour protéger l'étalage contre le souffle humide du vent.

Cela est instinctif. Elle fait halte dans cet endroit parce que rien ne la sollicite de se rendre ailleurs. Mais des voix lui parviennent. On cause de l'autre côté de la toile; on cause sans précaution contre les oreilles indiscrètes. Est-ce que la plage n'est pas déserte par ce temps de chien. Elle reconnaît la voix du vieux « patron du bazar ».

— Voyons, monsieur Martial, il faut vous faire une raison. Votre fiancée vous refuse maintenant; c'est dur, je le reconnais, c'est dur! Mais enfin, mieux vaut qu'elle ait réfléchi avant qu'après.

Un autre organe répond :

— Je pense comme vous, monsieur Carbin... Je l'excuse. Dame! un fiancé avec un bras de moins...; c'est tout naturel... Seulement, voyez-vous, elle aurait pu attendre que je sois plus fort... Un bras suffisait pour l'instant, on m'aurait amputé le cœur plus tard.

Louise-Marie se sent frissonner. Cette douleur qui s'exprime, elle la sent infinie, comme sa propre désespérance. Elle veut voir ce frère de souffrance. La toile ne joint pas exactement; voici un jour qui lui permet de glisser un regard,

Oh! c'est un lieutenant, comme André.

Un grand garçon, dont la manche droite retombe vide. Son visage porte encore les traces du terrible assaut subi. Il parle au vieillard, qui hoche la tête d'un air désolé.

— Et puis, monsieur Carbin... on a été au front, on sait regarder les barrages de fil de fer du destin, en face, comme les autres. Le temps estompe les souvenirs, mais il ne diminue pas la timidité. Et, désormais, je suis un timide.

— Comment?

— Puisque ma fiancée, qui m'aimait un peu, je crois, n'a plus le courage de vivre auprès de moi, je suis convaincu que mon infirmité éloignera toutes les autres.

— Ce n'est pas sûr.

— Mais si, à quoi bon se leurrer. Les autres, n'ayant aucune attache avec moi, n'auront pas de raison de s'en créer de toutes pièces. La conviction est pénible. Elle me fait timide. Elle détruit le rêve d'avenir à deux, elle me condamne à vivre seul.

Sa voix sonnait ferme, vaillante. Mais Louise-Marie sentait que l'âme vacillait chez le blessé.

Soudain, une exclamation :

— Quelqu'un !

Un mouvement a trahi sa présence. Il l'a vue. Elle ne veut pas que cet homme, dont elle a surpris la souffrance, croie à l'injure d'une curiosité banale. Loyalement, elle se montre, elle s'explique avec la hâte de se dire toute :

— Je m'étais arrêtée sans motif... J'ai entendu, oui ; mais j'étais digne de com-

prendre; moi aussi, je porte un cœur mort.

D'une main qui tremble, elle reprend la lettre qui la fait veuve, veuve officielle. Elle la présente au lieutenant :

— Lisez, je vous en prie, lisez. Vous verrez... vous verrez !

Le vouloir de son geste est tel qu'il prend le papier, dont chaque pli raconte une tristesse. Il lit aussi à mi-voix, inconscient de prononcer les mots :

« Lieutenant Alfaret... officiers du régiment... glorieusement... devoir. »

Et puis il relève les yeux sur Louise-Marie, et de ses lèvres s'échappent, montées du fond de lui-même, ces paroles :

— Pauvre femme !

Ah ! comme il a dit cela ! Pour la première fois depuis la réception du billet fatal, la jeune femme a l'intuition que sa douleur a été comprise dans toute son immensité.

C'est de la reconnaissance qu'elle éprouve; et puis, qui pourrait dire toutes les idées qui se mêlent dans le tourbillon de la pensée... Elles ne sont ni coordonnées, ni complètes;

elles illuminent comme des éclairs et s'absorbent dans l'obscurité.

Elle tend les doigts vers sa lettre précieuse... Ils frôlent ceux du soldat.

Elle a le pressentiment subit d'un devoir imprécis, d'un renouveau de la vie, d'une fleur germant sur les tombes ; mais cela est trop vague.

Elle s'incline, murmure :

— Adieu !

Et elle ne s'en va pas. Il a répété :

— Adieu.

Et les syllabes ont gémi, comme une plainte. Et cela jette en elle comme une grande lumière... Le timide, l'isolé; elle, seule aussi ; un officier, un frère d'armes du mort.

Infirmière d'une âme, n'est-ce pas le deuil qui convient aux héros? Le mot orgueil, dont le sens lui échappait tout à l'heure, elle l'entend maintenant. Il est mort au champ d'honneur, pour tous ses frères de France. Le champ d'honneur ordonne de consoler les frères qui restent.

Et comme il répète, les yeux baissés :

— Adieu !

Elle obéit à une impulsion irrésistible :

— Non. Au revoir.

Le visage du lieutenant s'éclaire :

— Vous permettriez?

Elle l'interrompt, et d'une voix basse, comme si elle s'adressait à elle-même plus encore qu'à lui :

— Mettre en commun des douleurs, cela est peut-être possible. Essayons.

. . . .

Quand les habitants de Saint-Aubin voient passer Martial et Louise-Marie Alfaret, ils disent, avec un sourire content :

— Des fiancés comme ça, c'est la sagesse du Bon Dieu.

CHRISTMAS

En 1914, la géographie d'Europe marche vers la plus délectable simplification.

Trois groupes se partagent cette fraction du globe : les Alliés, les Neutres (sur le point de devenir alliés) : et enfin les Allemands.

Par exemple, les noms des villes s'allongent de façon fâcheuse pour la mémoire. Ainsi la capitale des Alliés porte l'appellation, terrifiante à l'endroit des manipulations télégraphiques :

ParisLondreBruxelleBelgradPetrograd.

Chaque syllabe figure un quartier de l'alliance. Si bien que, mes mains au chaud dans mes poches, je suis venu en flâneur, de mon home de Londres, faire promenade à Paris.

Oh! avec le but, Tommy est pratique, de

dépenser la vacance de Christmas; non pardon... de Noël, vous appelez.

En cette place, je mordille mon petit doigt, parce que je sais que beaucoup, parmi le peuple Allié, blâmeront ce qu'il m'a paru en convenabilité de faire, et que mon sentiment sera compris d'un nombre petit.

Je vous entends rire contre moi :

« Si vous pensez ainsi, pourquoi raconter ? »

Pour l'amour de la Vérité.

Les Allemands qui, eux, ne l'aiment pas du tout, prétendent que la tendresse pour cette divinité est incorrecte, impudique, etc., vu que lady Vérité se costume peu, ayant l'usage distrait de placer son vêtement à côté d'elle-même.

Pur canard de l'agence Wolff, made in Germany! La Vérité réside au fond d'un puits. Vous voudrez bien reconnaître que le tube de pierre constitue un ajustement aussi décent qu'un overcoat.

Pour ne pas juger dans cette voie, il faut être esclave de la petite mode conventionnelle, et n'avoir jamais appliqué son esprit à la

réflexion grandiose du costume en général. Si tel est votre cas, là chose n'apparaissant dommageable que pour vous, je ne vais pas me mettre le *marteau dans la tête*, comme vous exprimez à Paris. Je préfère entreprendre mon récit, puisque nous avons quelques instants à dépenser ensemble,

Ce soir de Noël manquait d'entrain.

Les rues presque désertes; l'éclairage peu brillant...

La guerre, ce laid fantôme, planait dans les voiles noirs de la nuit. Il touchait sans doute les habitants au front pour les contraindre à penser à son terrible travail.

Le moyen de fêter joyeusement la naissance du saint baby Jésus, quand on est tout plein de la pensée de ceux entrés en ce monde depuis vingt ans et plus.

Bref, il y avait de l'ombre sur le ciel, les visages et les cœurs.

Trop *poéticale*, peut-être, l'image. Pour l'excuser, songez que la Tamise et la Seine suivent des chemins différents, et que Tommy, né à Londres, mérite la permission de n'être

pas Parisien. Je reprends. Il faisait noir ; comprenez ce que signifie, un noir ennuyeux.

Jamais je n'avais respiré Christmas aussi déceptive. Comme il advient toujours en pareille occurence, mon esprit évoquait les plus aimables images du passé. Le mauvais lutin de la cervelle se complaît de la sorte à aggraver le mal présent.

Tout en allant droit devant moi, de l'obscurité d'une rue dans l'obscurité d'une autre, je cultivais la remembrance des Christmas d'autrefois... Je me transportais à Londres; je voyais défiler les bourgeois, négociants, employés, domestiques, tenant à pleins bras, comme un cher doux cœur précieux, l'oie traditionnelle.

Pourquoi l'oie? je n'affirme rien; mais le Royal petit Lord Jésus ayant choisi une étable, pour être porté dans la vie, entre le bœuf et l'âne, a voulu indiquer son affection pour les humbles animaux...; et il lui est égal que ce soit le bœuf ou l'oie; d'autant plus égal que le cher Honoré Baby possède évidemment un Divin caractère.

Je savourais le spectacle dans mon cerveau, et naturellement je ne voyais pas mes pieds, situés à l'autre bout de ma personne.

Je trébuchai donc contre un obstacle.

Pauvre moi! Qu'est-ce cela? Dans l'angle d'une porte cochère, on dirait un gros paquet de chiffons.

Je trompe moi-même; cela remue.

Je distingue des cheveux blonds emmêlés, une petite figure pâle, souffreteuse, avec de grands yeux bleus, où se lisait la colère et la peur.

Mon « *obstacle* » est une pauvresse d'une dizaine d'années à peine.

Je sens une grande émotion en moi. Le jour de la naissance du Dieu des Petits Enfants, aucun petit Enfant ne devrait souffrir. Et je dis de ma voix la plus véritablement douce :

— Que faites-vous ici, petite chose? Vous dormiez?

— Je ne dors pas.

Elle lance ces mots comme une injure... Non, plutôt un défi. Mais je suis Anglais...; un Anglais relève toujours un défi :

— En ce cas, quelle est votre présente occupation ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? prononce-t-elle avec une sorte de rage.

— J'estime que vous seriez plus confortable encore dans votre pauvre maison...

Je ne continue pas. Elle rit comme on sanglotte.

— Je n'ai pas de maison.

— Vos parents en ont une.

— Je n'ai pas de parents...

Elle se reprend avec hâte :

— Si j'en ai...; mais je ne sais pas où on les a emmenés...

De grosses larmes coulent de ses yeux bleus; elle me chasse d'un grand geste :

— Vous occupez plus de moi... Du reste, avec un mot, j'aurai tout dit. Je suis boche, comme vous nous appelez, vous autres.

Boche! oh oui, cela est répulsif! La haine, le mépris pour les barbares s'agitent en moi.

Tu as parlé droit, pauvresse; je ne puis m'intéresser à quelqu'un de ta race.

Je rencontre ses yeux bleus. Ils disent la

défiance sauvage et aussi l'épouvante de l'abandon.

Que cela est drôle! Mon cerveau me semble un écran de cinéma. J'y vois, bizarre, la crèche, le petit Roi Jésus, l'âne, le bœuf... et encore les rois Mages, coiffés de chapeaux hauts-de-forme, chargés d'oies appétissantes. Oh! ces rois, ils ressemblent à mes compatriotes de Londres comme une goutte de cocktail ressemble à une autre goutte de cocktail. Mais tous, Mages, animaux, prononcent un même mot, un seul :

— Pardon! Pardon!

Je regarde la petite mendiante. Les yeux bleus sont toujours fixés sur moi.

— Venez, je lui dis. Je vous ferai donner un lunch, une chambre à l'hôtel. Demain vous me donnerez l'explication de votre isolement.

Elle secoue la tête d'un mouvement de désespérance obstinée :

— Puisque je vous dis que je suis Boche!

— Non, petite chose. C'est Christmas, vous êtes... Pardonnée.

POLONAISES !

Sur le front russe de Pologne.

Cette retraite d'Augustowo me restera comme une vision de rêve. Rien n'y manque, ni les martyres, ni les anges de pardon.

Déjà les journaux ont dû vous apprendre les faits militaires. Le général allemand von Hindenburg attaquant soudainement avec des forces très supérieures en nombre.

Les troupes russes se repliant en vitesse pour atteindre des lignes d'arrêt aménagées en arrière.

Bref, une retraite stratégique prévue par les états-majors; mais qui, vu les conditions de rapidité imposées par les événements, prenait, pour les non initiés comme moi, une apparence de déroute, de désastre.

En pleine nuit, dans une clairière de la forêt d'Augustowo, cet ordre du quartier général apporté par un cosaque, dont le cheval en sueur fumait dans l'atmosphère glacée.

Vingt-deux degrés au-dessous de zéro; c'est dans cette température cinglante qu'il fallut se lever, absorber un thé bouillant, se mettre en marche.

Oh! ces verstes interminables sous les sapins aux branches hérissées d'aiguilles de givre, les glissades sur des flaques d'eau couvertes d'une carapace de glace; le pas gymnastique dans les espaces découverts; les chocs, les culbutes dans l'obscurité des futaies!

Nous atteignons Pleisk, une bourgade à la lisière des fourrés. Il y a là un relai de poste.

La poste est sensible à l'harmonie tintinnante des roubles.

Nous obtenons un traîneau, grâce auquel nous pouvons traverser les derniers lacs Mazures gelés et filer à travers la plaine vêtue d'un suaire de neige durcie.

La bise coupante siffle à nos oreilles, que

le froid cingle de mille piqûres; la neige pulvérisée s'enlève sous les patins, en brouillards blancs; la clarté des lanternes plaque un disque de lumière dans un tunnel de ténèbres... Dans ce disque passent, en formes imprécises, telles des illustrations de légende, des arbres dépouillés, aux branches noires, tendues tragiquement vers le ciel, des poteaux télégraphiques, supports de fils métalliques qui vibrent douloureusement dans la nuit, des clôtures rustiques, des masures abandonnées.

Parfois une forme sombre se dessine sur la neige. Un soldat, rompu de fatigue, est tombé. Le sommeil du froid l'a pris, et, sans en avoir conscience, il a passé de la vie au néant.

On ne s'arrête pas; faire halte, c'est vouloir ressembler à ces morts jalonnant la ligne de retraite. Le repos n'est admis qu'à l'arrivée au village où l'on cantonnera.

Et fourbu, gelé, les yeux pleurant sous la morsure du gel, j'aperçois l'agglomération espérée, follement, je puis le dire, et qui-

conque a exécuté pareil voyage de nuit, comprendra que l'adverbe n'a rien d'exagéré.

Pilsk...; cette appellation de village s'est gravée dans mon cœur.

Un bienveillant inconnu, M. Solski, m'offre une hospitalité gracieuse autant que large. Il possède deux filles, Mlles Nèje et Sonia, qui veulent servir elles-mêmes le voyageur exténué que je suis.

Les charmantes et douces créatures! Deux ravissantes petites fées polonaises de seize ou dix-sept ans. Des visages de saintes icones sous l'or pâle de leurs cheveux blonds; des améthystes brillant sous leurs paupières, fleurs vivantes en des corolles nacrées.

Les exquises et empressées serveuses volontaires!

Bref, je dînai comme... un roi. On me conduisit au premier étage, dans la plus belle chambre du logis, et tout ce qui n'était pas ma fatigue écrasante fut oublié; je m'endormis comme... un pope.

Le jour, le grand jour m'éveilla.

Les idées encore brumeuses, il me fallut un

instant pour reconnaître la chambre tiède, les murs tendus d'étoffe claire, le vieux lit à baldaquin.

Mais la reconnaissance opérée, quel bien-être! Je pense que je n'aurais jamais songé à me lever si des bruits extérieurs n'avaient brutalement chassé ma quiétude.

Des chevaux s'ébrouent, frappent le sol de sabots bruyants. On crie, on échange des paroles en un idiome barbare...

Je saute à terre. Je cours à la fenêtre dont les contrevents, par bonheur, sont clos ; j'entre-bâille, je glisse un regard dans la rue...

L'orteil de Satan est sur mon cœur! Le village a été occupé par les Allemands. Aucun citoyen anglais ne tient à tomber entre les mains de ces candidats au hard-labour.

J'y tiens moins qu'un autre. Comme correspondant de guerre, j'ai eu mainte occasion d'exprimer dans mon journal ma façon de juger les barbares de Germanie, les *deutsches mauvais garçons* (voleurs); reconnu par eux, je suis assuré qu'ils me manifesteraient leur

gratitude par quelqu'un de ces odieux procédés dont ils ont le secret.

Je m'habille comme si le feu était à la maison. Je ne sais pas ce qu'il va m'arriver; mais un homme totalement vêtu fait meilleure figure devant l'adversité qu'un homme moins nanti de vêtements.

On frappe à ma porte. Cela m'ennuie véritablement, seulement cela ne doit pas se voir. Après tout, si la conversation aigre que je redoute se produit, j'ai mon revolver... Où est-il donc?... *Le feu grégeois sur les cervelles distraites!* J'ai laissé mon arme en bas, hier soir.

J'ouvre tout de même... Ces deutsches n'auront pas la satisfaction d'effrayer un reporter anglais.

Non, certes, je n'avais pas peur; cependant, je respire en reconnaissant mon hôte, M. Solski.

Il chuchote d'une toute petite voix, si légère que, sans être dur d'oreille, je l'entends à peine.

— Des officiers allemands vont déjeuner chez moi. Leur bataillon fait la halte dans le village. Après le repas, ils continueront leur

route. Donc, ne vous montrez pas, ne faites pas de bruit.

— *All right!* le conseil est droit. C'est entendu.

Je m'installe devant les provisions copieuses que cet excellent homme m'a montées, afin de faciliter ma tâche.

Est-ce l'émotion? Je sens une faim canine. Mon estomac a totalement perdu la mémoire de mon souper d'hier soir.

Tandis que mes mâchoires travaillent assidûment, mes oreilles curieuses se tendent à tous les bruits, et mon esprit cherche à en déduire ce qui se passe en dehors de la chambre où je suis reclus.

Je perçois le choc des lourdes bottes sur le plancher, le cliquetis des sabres accrochés aux patères, le bruissement des verres, des assiettes.

Bon, les *deutsches* mangent.

Ils mangent longtemps. Puis des chaises sont remuées, les bottes martèlent de nouveau le plancher. Il m'est aisé de suivre leur itinéraire dans le logis Solski.

Ces reîtres ne doutent de rien. Ils passent au salon.

Sans doute, ils y ont fait dresser le *samovar;* ils vont prendre le thé.

A travers le plafond, leurs voix rauques me parviennent.

Ils sont en gaîté...; la cave de mes hôtes polonais a dû souffrir de la soif inextinguible des héros teutons.

« L'Allemagne, nous disait-on à l'Université, possède le plus grand tonneau et le plus vaste estomac du monde. »

Ah! un accord de piano.

J'y suis. Miss Nèje et Sonia sont musiciennes. On les a conviées à régaler les envahisseurs d'un dessert d'harmonie.

Je me trompe...; cet air qui commence?... Mais non; c'est bien lui, le *Deutschland über alles*, l'hymne national allemand!

La légère plaisanterie tudesque se donne carrière. Les officiers ont trouvé spirituel d'imposer à une Polonaise l'exécution de l'hymne ennemi.

Au surplus, la pianiste se venge, peut-être

exprès. Elle écorche cruellement le chant de Prusse.

Elle a fini. Un silence. Puis un bourdonnement de voix.

Tout à coup, je reste interdit. Les notes enflammées de la *Marseillaise*, vôtre chant sacré, chers et vaillants alliés de France, éveillent tous les échos de la vieille maison.

Qu'est-ce que cela signifie?

J'ai eu l'explication plus tard.

L'officier le plus gradé, un commandant, a dit :

— Une politesse en vaut une autre; Mlle Nèje a joué notre *Allemagne par-dessus tout;* nous prions Mlle Sonia de jouer l'hymne qu'elle préfère.

Un dernier accord plaqué ponctue le : *Qu'un sang impur abreuve nos sillons.*

Ils vont partir à présent, délivrer mes hôtes de leur désagréable présence.

Quoi encore? Des clameurs dans la rue... Je me précipite à la fenêtre. Les volets sont demeurés entr'ouverts... Je puis voir au dehors sans être vu.

Il est vrai que, durant un bon moment, le sens de ce que je vois m'échappe.

Un commandant, tête nue, la tunique déboutonnée, gesticule sur le seuil.

Il hèle des soldats qui passent, les pousse dans la maison.

Ces hommes reparaissent, traînant au milieu d'eux Nèje et Sonia. Les deux sœurs sont livides.

Et le commandant hurle cet ordre infâme à un sous-officier accouru :

— Sloug!... A la boucherie! Que l'on coupe le poignet gauche à celle-ci, pour avoir dénaturé le *Deutchsland über alles;* et le droit à cette autre, qui a trop bien joué la *Marseillaise!*

Oh! si mon revolver n'était pas resté en bas, je crois que j'aurais terminé les jours de ce bandit, ce qui eût inévitablement amené la clôture des miens.

A ce moment, un médecin-major traverse la chaussée. La brute l'appelle :

— Major, je suis obligé de punir; mais un Allemand ne saurait être inhumain. Accom-

pagnez les coupables... Vous ferez les pansements.

Quelques heures plus tard, les Allemands éloignés, je quittais Pilsk à mon tour. J'avais été admis dans la chambre des pauvres petites ladies... Pâles, haletantes de fièvre commençante, elles trouvèrent la force de me sourire, en murmurant :

— Que le Christ de Pologne soit avec vous !

. . . .

Quinze jours plus tard, l'armée russe avait brisé l'offensive allemande.

Elle repoussait l'ennemi en Prusse orientale... A une journée de marche, je suivais les troupes victorieuses : le canon guidant ma marche ; des cadavres jalonnant ma route.

Nous atteignons un village... Oh ! Oh ! on s'est battu avec acharnement ici. Maisons éventrées, entonnoirs creusant les rues de précipices; des morts, des armes brisées.

Mais je reconnais cette bourgade; c'est Pilsk... Et voici la demeure de M. Solski. Qu'est-il advenu de lui, des pauvres Nèje et

Sonia?... Je m'approche. Stupeur! Le piano se fait entendre. Je m'étonne. A travers une fenêtre du rez-de-chaussée, je glisse un regard dans le salon.

Les deux sœurs mutilées sont assises devant le clavier. L'une exécute la main droite, l'autre la gauche...; et elles jouent, impeccablement cette fois..., *Deutschland über alles*...

Je rêve : elles, les vaillantes Polonaises... ce chant de leurs bourreaux!

Mais à terre, quel est ce rectangle clair?... Un matelas sur lequel est étendu un blessé, un mourant... Ah! justice immanente, le commandant qui a ordonné le supplice est venu expirer chez ses victimes, et les sublimes filles de pardon versent sur l'angoisse du départ le baume du chant national!

L'air s'arrête brusquement. Nèje et Sonia se sont levées, un émoi sur le visage. Elles s'inclinent devant la couche de l'ennemi et quittent le salon. Leur bourreau n'est plus.

Quand, tout à l'heure, j'ai salué les douces martyres, j'ai été sur le point de ployer les genoux.

L'ŒIL DE VERRE

Gabriel avait rencontré Laurence sur la plage de Brinquenailles-sur-Mer, et de suite il avait ressenti un grand mal de tête, accompagné de fièvre.

— Coup de soleil, déclara le docteur.

— Coup de foudre, se dit *in petto* Gabriel.

De fait, Laurence était ravissante. Pudique et voluptueuse, elle apparaissait comme l'idéale incarnation de la jeune fille à marier. Sa robe simple, de coutil, avec col et poignets imprimés (trente-neuf francs cinquante centimes dans les magasins de nouveautés), acquérait un prix inestimable à mouler sa taille.

Oh ! cette robe de coutil ! Elle semblait enfermer deux femmes : une vierge chaste, honnête... et une autre. C'était le *monde* et le *demi-monde* enfermés dans les mêmes lés.

Certes, Gabriel connaissait le demi-monde, ainsi nommé par des statisticiens superficiels, imbus de l'idée qu'il représente cinquante pour cent de l'humanité féminine; comme tout jeune homme, il avait été conquis temporairement par les cabinets particuliers, écrevisses, truffes, champagne. Mais, tout cela le lassait; blasé, il était prêt à brûler ce qu'il avait adoré, quand l'Amour plaça sur son chemin la troublante et virginale Laurence.

Dans un jet d'éclair, le mépris du célibat lui poussa. Il entrevit un avenir conjugal pétri de félicité...; la confiance dans la tendresse, la « bombe » illicite devenue permise : le cabinet particulier nuptial, l'écrevisse honnête, la truffe respectueuse, le champagne légitime.

On le voit, Gabriel, de même que beaucoup de ses contemporains, considérait le mariage comme un moyen de se procurer des sensations neuves, d'amalgamer le vice et la vertu, la vie de bâton de chaise et l'existence bourgeoise. Il rêvait l'épouse, la gardienne du foyer fusionnée avec Nini Patte-en-l'Air, en-

semble délirant, bouleversant, qui se peut exprimer par ces mots : Une cocotte honnête.

Sur ces réflexions judicieuses, il précipita le mouvement. Mais la hâte n'exclut pas la prudence. Il alla aux renseignements.

Moyennant la modique somme de dix francs, demeurant acquise en tout état de cause, une agence « célérité, discrétion » lui fournit la fiche signalétique suivante :

« Laurence Balbijois, vingt-trois ans, douce, rêveuse ; barbouille l'aquarelle, tape du piano. Réputation intacte, aucune tache.

« Madame Balbijois, quarante ans, cent soixante mille francs de dot. Espérances. Conduite irréprochable. On n'a jamais parlé d'elle que pour dire : « Il est étrange que cette femme de bien, ornée de toutes les vertus théologales et autres, soit laide comme les sept péchés capitaux. »

« Monsieur Balbijois, ancien chef d'une droguerie-herboristerie de la rue des Lombards, ancien juge au tribunal de commerce, ancien juré, membre honoraire de la Caisse des écoles

de son arrondissement, sollicite les palmes d'officier d'académie, en faisant valoir que ses titres n'ont rien d'académique. Probité commerciale de premier ordre ; s'est retiré après fortune faite.

« *Nota.* — Un seul ami intime fréquente chez les Balbijois : c'est M. Discrétan, ingénieur-opticien, près le pont Royal. Cette relation peut, d'ailleurs, s'expliquer par ce fait, que l'ancien droguiste porte un binocle de myope, et sa femme, des « conserves » aux verres légèrement fumés. »

Gabriel s'avoua qu'il faudrait avoir un *fichu* caractère pour n'être pas satisfait d'une telle *fiche*, et sans hésiter davantage, il demanda la main de Laurence.

On lui accorda les deux, plus la robe de coutil et son contenu, et il nagea dans un océan de félicités.

* * *

Tout ceci se passait en mai 1914. En juillet on partit à la campagne, près de Saint-Quentin. En août, Gabriel mobilisé comme lieute-

nant de réserve, laissa dans la coquette villa et la femme adorée et ses parents.

On sait la retraite de Charleroi, la bataille de la Marne.

Gabriel fut partout; on eût cru qu'il cherchait la mort; mais la mort ne voulait pas de lui.

A Paris, des amis interrogés par lettres, lui avaient déclaré que Laurence n'avait plus reparu.

Elle était donc restée à Saint-Quentin, dans la cité occupée par les Allemands. On juge des pensées sombres de l'officier. Reverrait-il sa jeune femme si tendrement aimée, et s'il la revoyait, n'y aurait-il pas entre eux de cet irréparable, comme en a tant créé la guerre horrible inaugurée par une race de bandits.

Il n'écrivait plus. Il y avait de l'ombre sur lui.

Brusquement en novembre, au fond d'une tranchée des environs de Reims, il reçut une lettre de Laurence.

La jeune femme avait réintégré l'apparte-

ment de Paris. Son père, sa maman et elle-même, envoyés comme otages en Allemagne, venaient d'être renvoyés chez eux par la voie de Suisse.

Tous se portaient bien et n'avaient eu à se plaindre que de la nourriture peu agréable dont se contentent les teutons.

Gabriel fut si content qu'il oublia le danger de se dresser, pour un entrechat, dans une tranchée à cinquante mètres de l'ennemi.

Une balle dans le bras, une autre, traversant l'omoplate, furent la punition de cette chorégraphie intempestive.

Evacué sur un hôpital du Midi, il entra bientôt en convalescence, car Laurence, doublée de M., de Mme Balbijois et de M. Discrétan, l'oculiste, accoururent auprès de lui.

*
* *

Les premiers jours de convalescence furent délicieux. Concerts, promenades, parties fines, se succédaient, telles les fleurs sur un rosier. Laurence était bien le type rêvé par Gabriel.

Elle voulait ce qu'il voulait, se plaisait où

il s'amusait, déclarait « mortels » les endroits où il éprouvait de l'ennui. Elle ne lui résistait en rien, se disait son humble servante, semblait ressentir une reconnaissance infinie de ce qu'il la trouvait jolie.

Bref, elle était aguichante comme la plus adorable des filles de Vénus et enveloppante comme une femme laide qui aime.

— Sortons-nous ?

— Oui, mon ami.

— Cela te plaît-il?

— Il me plaît d'être auprès de toi.

Tel était le perpétuel dialogue de ces époux, décidément bien assortis.

Sur un seul point, Laurence s'était montrée intraitable.

Elle avait refusé obstinément qu'une veilleuse fût placée dans la chambre de la villa, où le blessé avait été autorisé à achever sa guérison.

Et Gabriel s'était incliné avec un respect souriant devant cette exquise manifestation qu'il attribuait à une angélique réserve.

Son bonheur était trop grand... car il est

de règle ici-bas que chaque jour doit amener sa peine.

Un beau matin, quand Gabriel se leva, il fut stupéfait de voir Laurence errer, inquiète et nerveuse, à travers l'appartement. La jeune femme était pâle, agitée; un bandeau cachait l'un de ses yeux.

— Que t'arrive-t-il ?

Elle eut un sourire mélancolique :

— Un coup d'air, sans doute, qui me fait beaucoup souffrir.

— Laisse voir.

Laurence étendit les bras avec épouvante :

— Non, non !... Je viens d'envoyer chercher M. Discrétan. Il m'a toujours dit qu'en cas d'inflammation de l'œil il faut éviter le contact de l'air.

Gabriel s'inclina, vaguement inquiet. Qu'allait dire M. Discrétan ?

Celui-ci arriva bientôt ; mais sa visite redoubla les transes de l'époux. Il s'enferma avec la malade. Gabriel, excusé par l'amour, écouta à la porte. Il entendit des mots étranges, dont le sens lui échappa :

— Couleur peu commune... Une quinzaine au moins.

Et quand il ressortit, à toutes les interrogations du mari, il se contenta de répliquer, en hochant la tête :

— Grave, mais non désespéré. Le bandeau est de rigueur. Eviter le contact de l'air. Pas de curiosité intempestive.

Dans la journée, M. et Mme Balbijois arrivèrent à leur tour. Eux aussi se verrouillèrent dans une chambre, avec leur fille. L'oreille collée à la serrure, Gabriel perçut ces paroles, dont il frissonna ainsi qu'un roseau secoué par un vent d'orage :

— Oh ! perdre son œil... quelle maladresse !

Ah ! ça, ces parents n'avaient pas de cœur. Laurence était menacée de devenir borgne et ils appelaient ce désastreux accident une maladresse.

Du coup, le jeune homme courut chez son médecin et le ramena au logis conjugal.

Nouvelle surprise. Laurence ne consentit à recevoir le docteur qu'à la condition expresse

que son mari n'assisterait pas à l'entretien. Gabriel se plia à cette fantaisie de malade.

Bouleversé, se promenant comme ours en cage, il attendit que le praticien quittât la jeune femme. Horreur! A ses questions, celui-ci murmura :

— Un œil perdu, un œil perdu..., comme vous y allez... Je crois que tout se réparera.

— Ah ! donnez-moi la certitude, docteur.

— Eh bien, je vous la donne... Soyez prudent.

La confiance s'impose, mais ne se commande pas. Le ton du médecin manquait d'assurance. La perplexité de Gabriel ne fit qu'augmenter.

Et comme il restait là, attristé, ne sachant à quel parti se résoudre pour combattre le mal inconnu dont Laurence était atteinte, il eut un cri de frayeur.

Sous un meuble, au ras du plancher, un œil brillait, et dans cet œil il lui semblait retrouver le regard de sa femme.

Laurence, attirée par son exclamation, courut à lui :

— Qu'as-tu ?

— Regarde, fit-il en désignant l'étrange objet.

Elle aussi laissa échapper un gémissement :

— Pardonne-moi ! Pardonne-moi !... J'aurais dû te dire. Je n'ai pas osé... J'ai eu peur que tu ne m'aimes plus.

Et arrachant son bandeau, elle lui montra une orbite vide sous la paupière aux longs cils bruns.

Puis parlant hâtivement, bredouillant presque, pressée maintenant d'expliquer :

— A Saint-Quentin... Un officier de ces brutes me trouva jolie... Il me le dit... Un soir, il pénétra de force dans ma chambre... J'étais perdue. Une inspiration du ciel m'a sauvée... Mes ciseaux à broderie se trouvèrent à portée de ma main, je me suis crevé l'œil, puisque je ne pouvais me blesser davantage... Le sang, la surprise, dégrisèrent le misérable. Il s'en alla en jurant.

Mais te dire cela ! Ajouter à la peine de chaque jour... Non... non, je ne voulais pas. Et

puis M. Discrétan m'avait promis un œil de verre qui ne se verrait pas...

Est-ce que je sais... Quand on aime, on se fait des idées... Et maintenant, maintenant, tu vois que je suis laide.

Gabriel se baissa, ramassa l'œil de verre, le tendit à sa chère femme, et avec une douceur qu'il ne se connaissait pas, une ferveur presque religieuse :

— Ah ! petite Laurence. Ta blessure est plus glorieuse que les miennes. On dit, vois-tu, que l'œil est le miroir de l'âme... Tu prouves que cela est vrai même d'un œil de verre. En lui comme en l'autre, j'aime ton âme de courage et de vertu.

UNE HÉROÏQUE SAXONNE

(Deuxième héroïsme teuton.)

I

Un minois blanc et rose, avec beaucoup de poudre de riz; de grands yeux ahuris de ton pervenche, lacs d'amour du pays de la tétralogie, où le ciel allemand vient certainement chercher le « ton » de son maquillage azuré; des lèvres écarlates, auprès desquelles les cerises pâliraient de dépit, et une chevelure fauve, dont la couleur semblait avoir été ravie au manteau de la cheminée d'hiver. Telle était Grafen Téolis, beauté sensationnelle de Stuttgard, en Wurtemberg.

Démarche ondulante et robe claire; fleurs

au chapeau, au corsage, à la main, elle traversait à petits pas les cours de l'hôpital des fous d'Altraüs. Un ange, avait dit le doktor Fralinzar; non, plus que cela, une femme.

Dans l'asile d'aliénés, elle venait voir son mari, ex-magistrat dont la raison avait sombré.

Et les infirmiers, la voyant passer mélancolique et parée comme un cœur, saluaient Mme Grafen Téolis.

Ah! la pauvre douce créature. Elle deman dait à être mise en présence de son dément époux, lequel se répandait en insultes, en hurlements de colère. Elle supportait tout sans un murmure, gazouillant d'une voix, harmonieuse pour des oreilles tudesques :

— Mon ami, revenez à vous; c'est Téolis, votre tendre fraü, qui vous rend visite, et non la méchante femme que vous invectivez.

Le fou redoublait de violences; fraü Téolis s'en allait avec des airs navrés. Le doktor Fralinzar qui, par prudence, assistait aux entrevues, se disait :

— Elle ne reviendra plus.

Erreur! Chaque jeudi, chaque dimanche, à

2 heures exactement, Téolis franchissait le seuil de la maison d'aliénés.

Malheureuse femme, disait-on. Comme elle avait dû souffrir. Comment avait-elle pu conserver sa beauté en vivant auprès de l'être violent, exaspéré, que l'on domptait seulement par la camisole de force ?

Et le docteur l'admirait ainsi qu'une héroïne, une sainte. Les amis communs, auxquels il parlait d'elle, ne tarissaient pas en éloges. Jamais personne n'avait entendu Téolis se plaindre ; en tout, sur tout, partout, elle était un modèle de résignation attendrie, de convenance parfaite. C'était l'épouse allemande enfin !

L'amour, perfide tirailleur qui, suivant la loi du progrès, a remplacé son arc par un mauser, profita de l'occasion et décocha... une petite balle nickelée, dans le cœur du herr doktor.

Fralinzar se prit à adorer fraü Grafen Téolis, et..., détail incroyable..., il en vint à quereller le dément, lorsque celui-ci apostrophait, violent et grossier, l'exquise visiteuse.

Alors c'étaient des scènes burlesques et terribles, où le fou, le doktor, rivalisaient de

rage, tandis que Téolis, très ennuyée de ce vacarme, se tournait alternativement vers l'un et vers l'autre, en susurrant d'un ton alangui, peureux :

— Mon ami... ; her doktor... ; de grâce !

Peut-être ces querelles hebdomadaires eussent dégénéré en pugilat, si la mort, ce gendarme de la nature, n'avait prévenu le délit en jetant un beau soir l'insensé dans les prisons de l'éternité, mieux gardées même que les prisons de la patrie allemande, car les journaux eux-mêmes n'y ont jamais constaté une évasion.

II

Pour un bel enterrement, ce fut un bel enterrement ! Fleurs, couronnes, écussons, caparaçons, rien n'y manqua. Rien, pas même la veuve qui, avec un courage méritoire, voulut accompagner le défunt jusqu'à sa dernière demeure. Un énorme mausolée en pierre dure des Karpathes, éclairé par des vitraux de couleurs criantes, avec, sculpté sur la porte à jour, le flambeau incliné des éternels regrets.

Fraü Téolis fit sensation. Il était impossible de se montrer plus véritablement inconsolable, plus sincèrement désespérée, même dans un pays comme la Deutschland, où tout est véritable et sincère, où l'on ignore la contrefaçon, le vol, la cruauté. Son long voile noir était un poème ; il semblait prolonger ses cheveux fauves, être lui-même une chevelure flottante. Téolis représenta pour tous l'image de la désolation xx[e] siècle, une sorte de Dorothée insoupçonnée encore après l'exhibition universelle de l'Exposition de 1900.

Fralinzar, très troublé, vint au cimetière lui renouveler ses compliments de condoléance.

Elle lui serra longuement la main.

— Oh ! doktor, le plus ami des amis n'aurait pu faire plus que vous... Ma reconnaissance a gravé votre nom dans mon cœur, comme sur une plaque de marbre de cent marks.

— Alors, bredouilla-t-il haletant, permettez-moi d'être l'ami et de m'enquérir de temps à autre de vos nouvelles.

— Il y aurait ingratitude à vous refuser, doktor. Venez. Nous causerons de *lui*.

Et d'un geste plein de douleur, une douleur visant à l'élégance, elle désigna le monument funéraire.

Puis elle remonta en voiture, et se fit reconduire chez elle, ayant refusé l'hospitalité consolatrice que lui offraient des amis en pleurs, par ces paroles qui furent déclarées si admirables que les carnets mondains les publièrent dans plusieurs *zeitungs* et *blatts*.

— Non, je veux être chez moi, parmi les choses qui *lui* étaient familières!... Peut-être *son* âme voudra-t-elle entretenir mon âme dans ce décor du bonheur passé, ainsi que les amants des Syrènes du Rhin allemand.

Pendant six mois, elle ne reçut personne, sauf herr Fralinzar; mais le médecin, elle le lui avait avoué ingénument, faisait partie d'elle-même. N'avait-il pas assisté l'époux regretté jusqu'au dernier moment!...

Dominé par l'amour ou quelque chose d'approchant, l'homme de science acceptait tout. Que lui importait la cause qui le faisait rece-

voir, pourvu qu'il la vît. Il lui était bien égal qu'elle célébrât les vertus du mort, pourvu qu'il se grisât de la musique de sa voix.

Et elle lui disait sa pensée, ne célant rien. Comment le malheur l'avait amenée à douter de la vérité des religions. Avouer cela était lui donner une preuve inestimable de confiance; elle l'avait caché, même à ses amies de pension. Rougissante, elle avouait n'avoir trouvé de consolation que dans le spiritisme.

Le doktor déclarait cela très bien, puisque cela venait d'elle.

Téolis s'enhardit alors. Elle tira d'un coin où il était dissimulé un petit guéridon à trois pieds.

— C'est mon confident, minauda-t-elle d'un air embarrassé... ; le guide et le conseil de ma vie. Il s'appelle Siegfrid.

Fralinzar affirma que nul conseiller ne lui apparaissait plus digne de confiance. On est niais lorsque l'on est épris.

De plus en plus encouragée, fraü Téolis proposa au doktor de faire *parler* Siegfrid.

— On place les mains sur la tablette, dit-elle avec un regard irrésistible de ses yeux de pervenche ahurie. L'esprit familier accourt et le guéridon se met en mouvement. Un pied se lève. Frappe-t-il un coup sur le plancher, cela signifie : oui. Deux coups pour nier. S'agit-il d'une phrase, la table indique chaque lettre par un nombre de chocs indiquant la place du signe dans l'alphabet, trois... C..., sept... G, vingt-quatre, Y.

Tous deux, les mains étendues sur le meuble, se touchant par les petits doigts, passèrent des heures à converser avec Siegfrid. Le médecin était enchanté...; par les auriculaires en contact lui arrivaient les vibrations du système nerveux de fraü Téolis. Son cœur battait, ses artères se gonflaient à se rompre. Il avait des envies de rire et de pleurer.

Avec cela, Siegfrid le traitait en enfant gâté. Siegfrid lui racontait que la jolie veuve possédait à peine dix-huit mille marks de rentes... une misère.

— Ah! glissait le soupirant... Il vous en

faudrait au moins cinquante mille. Justement j'en ai quarante..., qui, ajoutées aux vôtres... Hélas! que ne puis-je vous les offrir ?

Un jour, enfin, Fralinzar pensa tomber en pamoison.

Siegfrid avait exprimé avec son pied.

— Téolis... se remarier.

La jeune femme eut un mouvement d'impatience, élégant comme tout ce qui est purement allemand. Elle fit mine de quitter le guéridon.

Mais le doktor supplia :

— Votre confident, votre conseil... Il serait mal de lui infliger pareil affront... Votre devoir est de l'écouter jusqu'au bout.

Elle se résigna avec peine, et lui, d'une voix enrouée par l'émotion, demanda :

— Se remarier, dites-vous, mon bon Siegfrid... et avec qui?

Siegfrid repondit :

— Avec toi.

Et le médecin aliéniste, laissant le meuble un pied en l'air, s'agenouilla devant ceux de Grafen Téolis.

III

Des cloches : ding, ding, don — des orgues triomphales, la multitude scintillante des cierges parmi les fleurs, l'assistance qui s'étouffe dans la nef d'une « catholic kirch ».

Ding don... C'est le mariage de Fralinzar et de fraü Téolis.

Tin, tin, tin, c'est le lunch dans une superbe brasserie, louée spécialement pour cet usage, avec service par les kellerines.

Il paraît bien que, pendant ce temps-là, le kaiser a déclaré la guerre ; mais cela n'a pas d'importance. L'Allemagne est sûre de vaincre, n'est-ce pas ?

Les bourdonnements du carillon matrimonial s'éteignent. Les nouveaux époux se sont glissés dans le traditionnel coupé qui les emporte vers leur logis.

Les y voici. Un lit riche, doré, moelleux, capitonné, tout plein de pénétrantes senteurs.

— Enfin, seuls ! clame le médecin, les bras étendus vers Téolis.

Mais celle-ci se recule.

— Vous froisseriez mes dentelles, vous ébourifferiez mes cheveux.

Elle est froide, quoique souriante. Et comme il l'interroge du regard, son élan brisé par cette résistance imprévue, elle lui montre une porte à droite.

— Votre chambre.

Puis une autre, à gauche :

— La mienne.

Et preste, onduleuse comme une vipère, elle disparaît, suivie d'un bruit de clefs actionnant la serrure, de verrous poussés. Adieu, paniers, vendanges sont faites... Toute la nuit, Fralinzar enragea.

Le lendemain, il attendit le lever de Téolis. Au déjeuner seulement, il lui fut permis de lui parler. Il tenta de se plaindre, de se faire expliquer le supplice immérité qui lui avait été imposé.

Elle lui ferma la bouche d'un adorable :

— Siegfrid ne veut pas, à cause de la guerre, et Siegfrid est un héros.

Satané Siegfrid! En quoi ce meuble avait-il à se mêler d'une question qui... que...

enfin qui... presque jamais n'intéresse les guéridons. Tendresse et guerre, est-ce que cela le regardait ?

Mais l'ex-fraü Téolis était si rondelette, son teint reposé était si pur, que le doktor s'apaisa, espérant bien que sa réserve aurait sa récompense.

Hélas! Siegfrid était d'un caractère volontaire : quand il avait une idée, il ne la quittait plus. Ni ce soir, ni les jours suivants, ni jamais, il ne voulut changer son arrêt.

Fralinzar avait d'abord prié, supplié, conjuré ; puis, la colère gronda sur ses lèvres. Téolis, aux premiers éclats de son courroux, sonna la femme de chambre, demanda son manteau, son chapeau, ses gants, et sortit gentiment avec un placide :

— Au revoir.

Médusé, embarrassé par la présence de la soubrette, le médecin la laissa partir.

Par exemple, il se promit d'avoir à son retour une explication sérieuse.

Elle ne s'y refusa pas :

— Ami, lui dit-elle, je suis jolie. Vous

m'aimez, tout le monde m'aime pour cela. Que je me fane, que les rides déparent la transparence de ma peau et les tendresses, oiseaux caressants épris de la seule beauté, s'envoleront pour toujours. Délicate je suis ; un rien me trouble, me bouleverse. Ces émotions dont vous êtes altéré, seraient mortelles pour moi. Siegfrid ne me l'a point caché. « Si tu veux rester adorable ; si tu veux en ton miroir considérer une délicieuse personne, évite les luttes ardentes de l'amour, renonce à être mère, cela déforme et alourdit. »

— Comment, gronda le doktor abasourdi, vous avez la prétention de m'infliger cette douleur de vous voir et de renoncer à vous ?

— Voir n'est-il pas le but en ce monde ? Des musées sont ouverts en tout lieu. Quelles recommandations y sont faites ? Une seule, celle-ci : regardez, mais ne touchez pas. L'être épris d'art, l'homme à l'esprit sublime, possède par les yeux ; le surplus n'est que brutalité.

Et dogmatique, mille fois plus philosophique que lui-même.

— Devenez artiste, ami. Ne demandez à la fleur qu'un parfum, à l'étoile qu'un rayon, et nous vivrons heureux, en bons camarades. Si votre nature, moins poétique que la mienne, ne se peut contenter des spirituelles extases, mon amitié vous accordera des vacances.

IV

Longtemps Fralinzar conserva l'espoir de conquérir le cœur de sa femme. Siegfrid s'y opposa toujours.

Quelles douleurs, quels orages se heurtèrent dans le cerveau de cet homme, qu'affolait l'attitude invraisemblable de Téolis? Nul ne le sut. Car à qui aurait-il confié sa situation navrante et ridicule?

A chaque instant, on le complimentait sur le charme de son adorable compagne, et chacun des mots élogieux s'enfonçait en son esprit comme un trait empoisonné.

— Un ange, chuchotait-on en la voyant passer.

Lui songeait avec rage :

— Un ange... non pas, une femme, une

femme qui s'aime, dont le boudoir devient un temple, le miroir un autel, une femme prêtresse cruelle de sa propre beauté, prête à sacrifier tout et tous à la fraîcheur de son teint, aux succès mesquins où se complaît sa coquetterie.

Comme devise, Téolis aurait dû prendre : « Aimante ne puis, maman ne daigne, poupée je suis, et poupée de Nuremberg. »

Tandis que chaque jour elle apparaissait plus suave en sa parure d'idole allemande, le doktor pâlissait, maigrissait, consumé par une pensée sans cesse présente :

— Elle ne m'aimera jamais.

Le nom de Siegfrid, ironique et grandiloquent, sonnait comme un grelot à ses oreilles. Des idées folles lui traversaient le cerveau : briser Siegfrid, le brûler, ce fatal guéridon... Mais il renonçait bien vite à ces procédés violents, car le mal n'était point en la tablette de Siegfrid, mais bien dans la sécheresse de cœur de Téolis.

Dans les soirées, les bals, les concerts où orgueilleusement elle promenait sa silhouette,

il errait de groupe en groupe, préoccupé, distrait, répliquant, sans en avoir conscience, à tout ce qu'on lui disait, par ce prénom : Siegfrid.

La surprise de ses interlocuteurs l'avertissait de son « impair ». Alors il s'irritait contre lui-même, se jurait que plus jamais ce nom patronymique ne jaillirait de ses lèvres. Mais, situation affreuse, il ne trouvait plus rien à dire.

Siegfrid ! Siegfrid ! Le mot devenait le fond de sa conversation, tournant insensiblement à l'idée fixe.

Il devint fou, fou de l'égoïsme inconscient. Dans un transport de rage, il dépeça Siegfrid avec son couteau. Les domestiques épouvantés appelèrent la force publique, et malgré les instances de sa gentille épouse, Fralinzar fut interné à l'hôpital qu'il dirigeait autrefois.

De nouveau, dans l'asile d'aliénés, on revit le minois blanc et rose, avec beaucoup de poudre de riz, les grands yeux ahuris au ton de pervenche, lacs d'amour du pays de la

Tétralogie, où le ciel allemand vient certainement chercher le « ton » de son maquillage azuré, les lèvres écarlates, auprès desquelles les cerises pâliraient de dépit, et la chevelure fauve dont la couleur semblait avoir été ravie au manteau de la cheminée d'hiver.

Démarche ondulante et robe claire; fleurs au chapeau, au corsage, à la main, elle traversait à petits pas les cours de l'hospice des fous.

Un démon? Non, pis que cela, une femme teutonne.

Dans l'asile, elle venait visiter son mari, ce pauvre Fralinzar, dont le tête n'avait pu résister au bonheur.

Et les infirmiers, la voyant passer, mélancolique et gracieusement jolie comme un cœur allemand, saluaient Mme Fralinzar, autrefois fraü Téolis.

Au demeurant, elle possède cinquante mille livres de rentes et, rebelle à tout devoir, elle se délecte dans son égoïsme de dilettante. Cela ne lui a coûté que deux maris. C'est de la kultur.

UNE BERLINOISE
QUI A TROP DE CŒUR

(Troisième héroïsme teuton.)

Charlottenbourg est une ville allemande dont les habitants ont du cœur, beaucoup de cœur, comme tous les Allemands.

Au reste, l'affirmation est facile à vérifier. Vers la fin du siècle dernier, alors que les armées de la République défendaient les frontières menacées par la coalition européenne, des soldats français amenés en captivité furent internés à Charlottenbourg et massacrés par la population.

L'endroit où ces martyrs de la France tombèrent s'appelle le *Champ des Traîtres.*

Traîtres, ces gens qui furent assassinés par

les défenseurs de la patrie allemande! Quel nom a-t-on pu donner à leurs assassins?

Un nom bien simple : *Héros*.

Les traîtres sont les martyrs; les assassins les héros.

Vous voyez bien que l'on a du cœur à Charlottenbourg.

Estelliche était fille de la douce cité. Ni jolie ni laide, ayant tout au plus cette beauté, dite du diable, de la dix-huitième année. Estelliche, unique enfant de Johann Lagaradt, ancien sous-officier retraité de la vaillante armée prussienne, et de Zilfure Magret, son épouse, avait été outrageusement gâtée par ses parents, sous deux prétextes communément invoqués par les mamans éprises de leurs rejetons, ou, comme l'énonce Gavroche, par la poule qui se mire dans son œuf.

Premier prétexte, applicable de un à douze ans :

— Il ne faut pas contrarier les enfants. Ils ont bien le temps de connaître les ennuis de la vie, surtout quand ils appartiennent à la nation germanique, jalousée par tout le monde.

Second prétexte, pour fillettes et garçonnets de douze ans et au-dessus :

— C'est une nature d'une sensibilité exquise. La moindre réprimande lui est une torture. L'enfant a *trop de cœur.*

Ces natures exquises crient, pleurent, frappent du pied, ont des crises de nerfs quand on résiste à leurs caprices. Elles ont trop de cœur! Incapables d'un effort, d'un dévouement, elles ont trop de cœur!

Estelliche avait trop de cœur.

Et, à l'occasion des fêtes de la ville, elle le laissa bien voir. D'abord, il lui fallait une robe de soie, un chapeau fleuri, une collerette de fine dentelle, et des souliers de chevreau, et des boucles en or. Toutes les économies de la maison y passèrent; mais bah! la petite était si *cholie,* si *délicatessen* en son ajustement, que les vieux parents ne regrettèrent pas trop leur argent.

Le père essaya bien de faire entendre de timides observations; son épouse lui ferma la bouche par un sec :

— Tu ne vas pas la faire pleurer, espèce

d'unteroffizier. L'enfant, ce n'est pas un soldat.

Et il se tut. Dame Zilfure Magret avait eu aussi trop de cœur dans son temps, si bien que, si elle avait toléré que son mari portât de larges pantalons, elle ne lui avait jamais permis de *porter la culotte.*

Forte d'un premier succès, Estelliche déclara à sa mère qu'elle souhaitait se rendre seule à la fête.

— Quoi! seule, sans être accompagnée, au milieu d'une fête qui attire tant d'étrangers? s'exclama la femme.

— Sans doute.

— Mais ne crains-tu pas?

— J'ai trop de cœur pour rien craindre. D'ailleurs, j'ai dix-huit ans; je suis en âge de m'établir. Les garçons ne s'approchent pas des filles que leurs parents tiennent de trop près.

Déjà elle fronçait les sourcils, et dans ses yeux se piquaient des éclairs précurseurs d'un orage.

Zilfure Magret courba la tête :

— Tu iras seule au pardon.

Et le père Johann, voulant placer quelques recommandations, la bonne mère se vengea sur lui de sa faiblesse à l'égard de sa fille.

— Laisse-nous donc tranquilles, vieux rabâcheur. Il y a plus de jugeotte dans le petit doigt d'Estelliche que dans ta tête grise. Etonnants, ces hommes, ça ne peut pas arriver à comprendre que les femmes sont plus fines qu'eux.

*
* *

Donc la jeune fille partit seule, le nez au vent, avec l'allure provocante des femmes de cœur qui veulent être remarquées.

Elle se montra au temple, écouta un discours du pasteur, puis se rendit à la danse.

Quand on a dix-huit printemps, une coquetterie certaine qui rehausse une beauté indécise, on attire forcément l'attention d'un gars. Celui qui se présenta portait le costume de l'école des cadets et se nommait Tomass Leppertach.

C'était un grand diable, bronzé par le soleil,

héritier d'un cultivateur dont la ferme passait pour être d'un rapport fructueux, et qui comptait bien la dévorer comme lieutenant dans l'armée prussienne.

Estelliche se sentit émue, car il parla de la ferme, et non de l'usage qu'il lui destinait.

— Une ferme... ça serait amusant à diriger... et puis elle donne au moins douze mille marks de revenu... il me la faut.

Oui, un désir fou de devenir fermière la prit, désir compréhensible en somme, car, au logis paternel, on vivait avec deux mille six cents marks, montant de la retraite du père et de quelques petits travaux auxquels son âge lui permettait encore de se livrer.

Douze mille !... Quand on a du cœur, voilà un but.

Et la donzelle se fit coquette, grisa son danseur de regards prometteurs, tant et si bien qu'il lui proposa de faire une promenade hors de la fête.

Hypnotisée par son rêve ambitieux, elle trembla d'éloigner le soupirant par un refus brutal.

Tomass Leppertach supplia... Elle consen-

tit. Tous deux se perdirent bientôt dans un petit bois voisin.

Le soir, lorsqu'ils se quittèrent, avec promesse de se revoir le dimanche suivant, à une fête voisine, il y avait un secret entre eux : une faute que les feuillages du petit bois racontaient à la brise.

Estelliche avait eu trop de cœur.

Oh! la semaine lui parut longue. Dès le jeudi elle avait préparé ses vêtements neufs, repassé jupon et collerette.

Enfin, le jour attendu arriva.

Pomponnée, triomphante, la fillette prit le train pour la localité proche. A la pensée que bientôt elle serait la fermière de Leppertach, elle reconnut qu'elle ne pouvait décemment voyager en troisième classe et fit la dépense d'un billet de seconde. Il ne fallait pas humilier son amoureux... Lorsque l'on a du cœur, on est apte à toutes les délicatesses.

Et satisfaite d'elle-même, fraulein Estelliche — c'est ainsi qu'elle se désignait avec une nuance de respect — fit son entrée sur la place réservée à la danse.

Désillusion cruelle, Leppertach n'était pas là. Une heure elle attendit sans qu'il parût.

Alors, une terrible angoisse l'étreignit. Cet homme s'était-il joué d'elle, la fuyait-il après lui avoir ravi le pur trésor de son cœur?

Son cœur! Ah! c'est à ce moment qu'elle sentit combien elle en avait! Se venger, se venger; voilà ce qu'il fallait faire, et cela sans tarder.

Elle leva les yeux, cherchant la vengeance. Elle l'aperçut à trois pas d'elle, sous la forme d'un homme de taille moyenne, les épaules larges, la face halée par la mer, éclairée par deux yeux noirs, qui brillaient en se posant sur elle; un marin pour se venger d'un terrien; ce serait superbe.

Sans hésiter, elle alla à ce personnage :

— Faites-moi danser.

— Avec plaisir.

Et se présentant :

— Cabiller, patron-armateur de la barque-goélette n° 23, pour vous servir, mademoiselle. Port d'attache : Hambourg, présentement amarrée à deux pas, sur le Havel.

Un brouillard obscurcit la vue d'Estelliche.

Une barque-goélette vaut bien une ferme... Cette barque, elle la voulut aussitôt avec rage, car elle pourrait dire à l'oublieux :

— Ta ferme, je m'en moque; j'aime mieux ma barque-goélette.

Quel doux rêve quand on possède un vrai cœur de femme allemande!

Lors, ses prunelles se firent de velours, ses doigts se crispèrent dans la main de Cabiller, avec l'énergie caressante de fuseaux d'acier gantés de satin. Sa volonté, tendue vers la résolution de séduire, triompha. Affolé, l'armateur parla mariage, navigation, pêche.

Comme à une future épouse, il fit visiter son navire à Estelliche, et... il y eut encore une faute que les parois de la cabine racontèrent aux voiles bleues roulées autour des vergues.

*
* *

La semaine durant, Estelliche fut on ne peut plus câline avec son père, ex-sous-officier d'infanterie.

Voilure, gréement, machinerie, composition des équipages, elle s'intéressait à tout ce qui touche à la navigation, interrogeant sans relâche Lagaradt, à la grande fatigue de ce dernier, lequel, pour la première fois, se voyait obligé de parler de bateaux.

Le dimanche vint. Ce jour-là, on dansait près de Weinbrunn.

La tête haute, le cœur rayonnant dans ses yeux, prête à écraser de sa supériorité maritime le cadet Leppertach, la jeune fille gagna l'aire unie où les pieds des chorégraphes villageois martelaient le sol, suivant d'approximative façon le chant d'un fifre.

Mais, ô surprise! à peine apparaît-elle, que deux hommes se précipitent à sa rencontre.

C'est Leppertach, c'est Cabiller.

Ils s'arrêtent, se considèrent avec étonnement.

— L'autre dimanche, explique le cadet, je fus à Postdam, envoyé par mon père pour conclure un marché. Fraulein Lagaradt est ma verlobte (1).

(1) Verlobte — Fiancée.

— Elle est la mienne, riposta le patron de la barque 23.

Chacun eût pu ajouter :

— Elle est plus que promise, elle est donnée.

Mais la discrétion chevaleresque ne leur permit pas d'énoncer cette vérité, qui certainement traversa leur esprit.

Du regard, ils se défièrent; puis, mus par la courtoisie coutumière des fiancés.

— Choissez entre nous, fraulein, dirent-ils d'une commune voix.

Choisir. Ah bien! justement le grand cœur d'Estelliche soufflait à ce moment :

— Quel malheur de ne pouvoir réunir en un seul lot la ferme et la barque-goélette!

Elle baissa les yeux :

— Celui que j'évincerai aura du chagrin, minauda l'exquise fille allemande. J'ai trop de cœur pour faire souffrir quelqu'un.

Les deux hommes se mesurèrent des yeux.

— Alors le couteau décidera.

— Le couteau... Je me sauve... Quelle horreur!... Parler de pareilles choses devant une

fraulein au cœur sensible!... Ah! mes amoureux, vous manquez de délicatesse.

Et elle s'enfuit, les laissant face à face.

Alors le futur lieutenant et le marin quittèrent le bal, gagnèrent un bois désert et se perdirent dans le dédale des arbres pointant comme un parasol d'émeraude parmi la terre fauve desséchée par le soleil.

Le lendemain, on les retrouva côte à côte. Cabiller, le couteau de son adversaire planté dans la poitrine, était mort. Leppertach râlait encore, la gorge ouverte, et la chanson triste de la brise pleurait autour de ce râle suprême.

*
* *

Quelle affaire pour une fillette douée d'un grand cœur! Deux hommes morts pour elle. D'aucunes envièrent tout bas l'heureuse Estelliche, encore que tout haut elles déclarassent ne pas souhaiter être à sa place.

Mais las! la nature, moins noble assurément que les mamans, n'aime pas que l'on ait trop de cœur. C'est une marâtre, qui veut que

chaque fait ait sa conséquence logique. Estelliche avait péché deux fois, par charité, par impossibilité de résister à ses élans cardiaques; la nature exigea que sa taille épaissit, épaissit... dans de telles proportions que la mère Lagaradt, elle-même, ne put attribuer cet anormal développement à l'hypertrophie sentimentale du cœur de sa fille chérie.

Pour elle, pour son mari, ce fut une stupeur douloureuse, un désespoir qui leur parut immérité, et auquel ils succombèrent à peu de jours d'intervalle.

Estelliche, demeurée orpheline, vendit petite maison, mobilier, vieux habits, vieux bijoux de ses parents. Elle ne conserva pas la bague d'argent, remise par le père, au jour du mariage, à la défunte maman.

Ce mince objet lui eût rappelé les disparus; elle avait trop de cœur pour supporter de tels souvenirs. L'argent que lui compta le brocanteur, avec lequel elle avait fait affaire, ne présentait pas le même inconvénient; elle le reçut avec reconnaissance en échange de l'anneau de fiancée de la morte.

En hâte, elle quitta le pays, prit le train, débarqua à Berlin.

Comme, au sortir de la gare, elle allait au hasard, les sons d'un orchestre attirèrent son attention. Autour d'elle, la fillette promena un regard interrogateur. Un bal populaire s'ouvrait à quelques pas.

Estelliche parut réfléchir.

— Bon, dit-elle enfin, qui le saura? Je ne porte pas le deuil; mon cœur n'aurait pu supporter de me voir en noir.

Et, délibérément, elle entra dans la salle de danse en ajoutant :

— Quand on a trop de cœur, il faut bien avoir le courage de se distraire!

Nota. — La jeune Estelliche a écrit elle-même son histoire, et elle conclut à son immense supériorité morale sur les jeunes filles françaises, ou britanniques, ou belges, ou russes, ou serbes, ou autres.

ALLIANCE LATINE
ET
ÉCHANTILLON DE KULTUR

(Récit d'avant-guerre.)

I

ARRIVÉE A BUENOS-AYRES

— Mais enfin, qu'est la Maffia?

— La Maffia est une redoutable association de... je n'oserais dire de bandits, car les *Seigneurs de la montagne* n'aiment point être désignés ainsi.

— Quoi?... Vous..., un juge d'instruction, vous hésitez à flageller ces drôles du nom qu'ils méritent?

— Eh ! mon cher substitut, vous êtes nou-

veau dans le pays, vous en ignorez les coutumes, les usages... Laissez-moi vous apprendre un dicton que vous entendrez répéter souvent : Tiens ta langue, je retiendrai mon stylet... Et ne vous y trompez pas, c'est un conseil déguisé que je vous donne.

Il le donnait du reste avec un accent allemand caractérisé.

Un silence suivit. Les causeurs, vêtus de complets de flanelle blanche, la tête couverte de larges chapeaux de paille tressés au Paraguay, étaient debout près la passerelle d'un paquebot, que franchissait un flot de passagers, de portefaix. Aux saluts discrets que leur adressaient les passants, on devinait qu'ils appartenaient à la haute société de la ville.

En effet, le plus grand était Herr Hermann Flush, juge d'instruction, c'est-à-dire remplissant les fonctions de procureur de la république; l'autre, plus petit, répondait au nom de Luigi Garpanao, substitut-secrétaire du premier.

Leurs noms indiquaient leur nationalité.

Le juge allemand, de Glogau ; le substitut italien, de Tarente.

Tous deux semblaient prendre plaisir à assister au débarquement de la foule, amenée des contrées lointaines d'Europe par le transatlantique *Ville-de-Bahia.* Passagers de première classe, en élégants négligés ; émigrants de troisième, pauvrement vêtus, le visage fatigué par la longue traversée, poussaient un même soupir de satisfaction en posant le pied sur le quai de Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine, où ils venaient chercher, les uns les émotions agréables du tourisme, les autres la fortune moins revêche aux travailleurs en ces contrées neuves que sur les terres de l'ancien continent.

— La Maffia, reprit le señor Luigi Garpanao, au bout d'un instant, s'est formée d'abord en Sicile, où tout individu est *maffioso*, c'est ainsi que l'on désigne les affiliés. L'épicier qui, à Messine, vous vend de la bougie; le pharmacien, qui vous délivre un cachet d'antipyrine, notent vos paroles pour en faire part aux bandits répandus dans la campagne.

Soit! Mais ici, à l'autre extrémité du monde, au Sud de l'Amérique, comment la Maffia a-t-elle pu se développer?

Hermann Flush sourit :

— La République Argentine reçoit bon an, mal an, dix mille émigrants italiens, vos compatriotes, mon cher substitut. Parmi eux, un certain nombre de Siciliens. Ceux-ci ont trouvé un homme actif, entreprenant, audacieux, qui les a rassemblés, enrégimentés...

— Ce coquin de Basta, sur lequel nous ne parvenons pas à mettre la main?

— Justement... Il nous a dotés d'une Maffia... à l'instar de la Sicile..., et il la mène d'admirable façon.

Le substitut eut un haut-le-corps :

— Ah! señor, vous n'allez pas prononcer l'éloge de ce drôle?

— Pourquoi donc?

— Parce qu'un juge ne saurait louer un bandit.

— Un juge doit avant tout être juste. Basta nous brave, se joue de nos précautions, raille nos entreprises pour le capturer. En ce mo-

ment peut-être, il est auprès de nous, sous un déguisement, ne perdant pas une de nos paroles. Eh bien! très sérieusement j'admire son audace, son adresse, son bonheur.

— Vous oubliez que, pour stimuler le zèle de la police, le gouvernement argentin a décidé qu'il ne paierait plus les appointements d'aucun magistrat, d'aucun policier, jusqu'au jour où Basta sera capturé?

— Je n'oublie rien.

— Et vous admirez tout de même?

— Sans doute. L'admiration n'est pas une question d'argent.

— Eh bien! moi, señor, je ne l'admire pas, ce faquin qui me prive de mes appointements. Les agents de la Sûreté ne l'admirent pas davantage... Et si nous le pinçons, je vous jure bien qu'il aura fini pour toujours de mériter votre admiration.

La sortie violente de Garpanao provoqua chez son interlocuteur un accès de folle hilarité :

— Prenez-le, pendez-le, mon cher Luigi, je vous le souhaite du meilleur cœur; car alors vous palperez, non seulement vos émoluments,

mais encore la prime élevée, cent mille piastres, que le gouvernement a promise à qui arrêtera le capitaine maffioso Basta.

A ce moment, un jeune homme parut sur la passerelle du transatlantique. De taille moyenne, la démarche souple et nerveuse, le visage régulier éclairé par de grands yeux énergiques et doux, les lèvres rouges surmontées d'une fine moustache brune, le nouveau venu était vêtu pauvrement, mais proprement. Une vareuse de coutil gris, une culotte bouffante serrée aux genoux, des espadrilles dont les lacets bleus s'entre-croisaient sur la jambe nue, et sur le crâne un béret coquettement posé de côté.

— Un joli garçon! remarqua le substitut.

Herr Flush approuva de la tête, puis, profitant de ce que l'attention de son compagnon était attirée par un groupe de jolies femmes, il adressa un signe imperceptible à un commissionnaire nonchalamment étendu à l'ombre d'une pile de ballots.

Ce dernier se leva aussitôt et s'élança sur les traces du jeune homme au béret.

Tous deux disparurent à l'angle de l'une des avenues s'ouvrant sur le port.

Alors le juge d'instruction se souvint tout à coup qu'il avait à faire une visite urgente, et chargeant Luigi Garpanao de se rendre auprès du capitaine du steamer pour le prier à dîner le soir même, il s'éloigna à son tour.

— Quel imbécile que ce Garpanao, monologuait-il tout en marchant. Il mérite une leçon, il l'aura. Mais auparavant, il faut régler l'affaire Basta. Privés d'appointements, les gens de police vont redoubler de zèle ; les chiens affamés sont les meilleurs gardiens... Il faut leur donner un Basta à pendre.

Il ricana :

— Pas le vrai, bien sûr!

Puis, redevenant grave :

— Peuh! l'illusion est tout... Ils seront contents. On leur accordera trois mois de trêve, puis la Maffia recommencera... Basta aura changé de nom, voilà tout. Avant que le gouvernement s'émeuve de nouveau, j'aurai complété la fortune que je souhaite... et alors, adieu à la Plata.

II

MARQUIS DE VILAROCCA

La calle da Florida est l'une de plus belles de Buenos-Ayres, et l'une des plus belles maisons de cette voie est certainement la *Casa Hermann Flush*. Sous la véranda couverte de plantes grimpantes qui borde le logis, une jeune fille était étendue sur un rocking-chair.

Seize ans à peine, le teint mat, des yeux de velours, le nez fin, aux narines mobiles, elle eût été adorable si son visage n'eût manqué de cette gaieté, qui est pour la jeunesse ce que le soleil est pour le paysage.

Son jeune front semblait chargé de mélancolie, un cercle bleuâtre cernait ses doux yeux, et, sur sa robe de mousseline, ses mains retombaient languissantes, en une attitude lasse, découragée. Debout, auprès d'elle, une Indienne de la tribu Garapi, couverte d'un tissu de *sarape* serré à la taille par une cordelette de couleur, la considérait avec inquiétude.

— Maîtresse Maguita (diminutif de Margarita), fit-elle enfin en essayant d'adoucir son accent guttural, maîtresse Maguita, *toi triste toujou, toi couvri tes yeux de larmes.*

— Tu sais ce qui m'attriste, Yani.

— Oui, mais pourquoi toi penser tout ça... toi oublier si vouloir.

— Oublier... C'est vrai, ma pauvre Yani, tu es Indienne, toi. Tu ne comprends pas ma souffrance.

— Moi comprendre toi devoi rire.

— Tu m'aimes cependant et je te suis reconnaissante de ta tendresse. Ne parlons plus... Yani, je veux essayer de dormir... pour oublier.

Silencieusement, la jeune indigène la regardait. Las, contrairement au désir exprimé, Maguita ne dormit pas. D'imperceptibles contractions de son visage dénotaient que sa pensée veillait. Elle songeait en effet, et le passé se déroulait devant elle.

Elle se revoyait petite, avec son père, le marquis de Vilarocca, gentilhomme milanais que le jeu avait ruiné. Des créanciers avides

les expulsaient du château qu'ils habitaient, et le marquis, trop fier pour vivre en faisant appel à ses relations, décidait de s'expatrier, de s'en aller là-bas, sur la terre lointaine de la Plata, pour tenter la fortune.

Et puis la lente traversée, l'arrivée dans la République Argentine; la marche à cheval à travers la pampa, aux hautes herbes brûlées par le soleil. Après une période de calme, une hacienda (ferme), bâtie de troncs d'arbres, se dressait; des troupeaux de bœufs et de chevaux galopaient dans les environs, des gauchos (bergers) aux pantalons de cuir, aux éperons énormes, armés de la lance et des *bolas* (1), gardaient les animaux.

Tout à coup, un désastre. Des *indios bravos* (*Indiens sauvages*) incendiaient la ferme, massacraient les habitants, emmenaient les troupeaux. Yani seule échappait au massacre, emportant avec elle la petite Margarita évanouie d'épouvante.

Toutes deux, l'Indienne et l'enfant, reve-

(1) Sorte de lasso terminé par des boules pesantes. Se lance à distance.

naient à Buenos-Ayres. Le gouvernement, soucieux de conserver dans le pays la descendante authentique d'une vieille famille italienne, nommait d'office un tuteur à la petite marquise Margarita de Vilarocca. Et ce tuteur était Herr Hermann Flush.

Dans la demeure du juge d'instruction, l'orpheline avait grandi. Peu à peu ses terribles souvenirs s'étaient effacés. Elle se montrait gaie, espiègle; quand tout à coup la fatalité, qui décidément semblait prendre plaisir à déchirer sa jeune âme, s'abattait de nouveau sur elle.

Flush, arguant de ce que Margarita était la pupille du gouvernement, obtenait de celui-ci l'autorisation d'épouser la jeune fille aussitôt sa seizième année révolue.

— Je suis plus âgé qu'elle de beaucoup, avait-il dit, mais je tiens à lui léguer ma fortune; ce n'est point un mari que je lui donne, c'est un père, c'est un banquier.

L'orpheline se revoyait quelques mois plus tôt, remerciant le Herr Hermann de se montrer aussi bon, aussi généreux à son égard, et

aujourd'hui, où allait sonner cette seizième année, alors que commençaient les préparatifs du mariage annoncé, elle regardait fuir les heures avec terreur, murmurant sans cesse :

— Non, cela n'est pas possible… je ne puis épouser cet homme.

Que s'était-il donc passé? Peu de chose.

Une lettre était tombée de la poche du juge d'instruction, lettre adressée à un sien frère résidant en Allemagne. Margarita avait trouvé ce papier froissé, l'avait lu, d'abord machinalement, puis bientôt avec une avide curiosité.

Elle avait appris ainsi que, sous le magistrat, se cachait le chef de la Maffia argentine, le Basta dont les journaux recontaient à chaque instant les sinistres exploits. Elle avait appris qu'en l'épousant, Basta cherchait seulement à se faire transférer le titre de marquis de Vilarocca. Le voleur, l'assassin, masquerait l'origine sanglante de sa fortune sous le blason des gentilshommes, frivoles parfois, imprévoyants toujours, mais nobles de cœur, d'esprit, sans honte et sans reproche.

Elle avait été sur le point de tout lui dire, de lui jeter à la face son mépris, son horreur; mais la crainte l'avait paralysée.

De quoi serait capable un tel homme si l'on faisait obstacle à ses projets?

Voilà pourquoi la jeune fille était triste.

Soudain elle tressaillit.

Un homme venait de s'arrêter devant la porte de bois ajouré qui s'ouvrait sur la calle da Florida. Margarita le reconnut. C'était Hermann Flush lui-même. La pauvre enfant fit un mouvement. On aurait cru qu'elle allait s'enfuir; mais elle domina son trouble, se contraignit à demeurer immobile, et n'eût été la pâleur dont ses traits délicats se couvrirent, nul n'eût pu soupçonner l'angoisse effrayante qui l'étreignait.

Cependant Hermann gravissait, le visage souriant, les degrés accédant du jardin à la terrasse de la véranda.

Il s'inclina gracieusement devant l'orpheline et lui tendit la main. Entre les doigts du bandit, elle posa sa main tremblante.

— Vous dormiez, ma chère? fit-il d'un ton

aimable. Pardonnez à un tuteur, à un fiancé, de n'avoir su modérer son impatience de vous voir ; impatience doublée par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle? répéta la jeune fille.

— Jugez-en. Notre union, à laquelle assisteront le Président de la République et le ministère tout entier, est fixée à douze jours d'ici.

— Ah ! murmura-t-elle d'une voix mourante.

— J'aurais encore rapproché cet instant désiré, poursuivit galamment Flush, si je n'avais songé à la coquetterie féminine, sentiment respectable entre tous, puisqu'il a pour origine le désir de nous plaire. Douze jours suffiront aux « artistes du vêtement » pour parer votre beauté, qu'ils ne sauraient augmenter.

Margarita eut l'impression qu'elle allait s'évanouir. Le sang affluait à son cerveau ; ses idées tournoyaient en un désordre inexprimable. Par bonheur, un domestique annonça

qu'un commissionnaire demandait Herr Hermann Flush.

— Dans mon bureau, ordonna celui-ci, qui, après quelques compliments, s'éloigna enfin.

Un instant, la jeune fille resta muette, haletante, comme au sortir d'un cauchemar ; puis elle se leva brusquement.

— Je veux savoir, dit-elle d'un ton ferme. C'est peut-être de l'incident le plus futile en apparence que jaillira l'éclair qui me délivrera de la honte suspendue au-dessus de ma tête !

Courant sans bruit sur le dallage-mosaïque, elle pénétra dans la maison, traversa plusieurs pièces et s'arrêta enfin devant une cloison. Sa main tâtonna un instant, puis un léger déclic se produisit ; un petit panneau carré glissa dans une rainure et démasqua une ouverture.

Margarita y appliqua ses yeux... Ainsi elle apercevait le cabinet du juge d'instruction, et dans ce cabinet deux personnages : Hermann assis, et, droit devant lui, en une attitude respectueuse, le commissionnaire qui,

sur le port, s'était élancé à la poursuite du jeune passager débarqué par la *Ville-de-Bahia*.

— Alors ce drôle à béret? disait le juge allemand.

— Un émigrant, señor capitaine, répondit l'autre.

— Bien. De quelle nation?

— Un Français, né en Savoie, non loin de la frontière italienne.

— Parfait. Son nom?

— Jean Dalbret.

— Seul?

— Seul ici, oui, et seul au monde. Un orphelin, sans l'ombre de famille.

Hermann se frotta les mains.

— Décidément, nous jouons de bonheur... Et où est-il en ce moment?

— A la fonda *Balbaco* (hôtellerie Balbaco). Je l'ai abordé, lui ai offert de le guider et l'ai conduit en cet endroit. Du moment où l'illustre Basta faisait à cet étranger l'honneur de lui accorder mon escorte, Basta devait avoir intérêt à le retrouver.

— Bien raisonné, Gaspar, je suis content de toi. Écoute maintenant. Préviens nos amis. Voici ce qu'il faut répandre par la ville.

Et, scandant les mots, José continua :

— Basta se moque de la police. Il s'est installé à Buenos-Ayres, à la fonda Balbaco. Il a pour costume : vareuse de coutil, culottes larges, espadrilles et béret.

— Bravo !... je comprends, capitaine. On l'arrêtera. Vous serez chargé de l'instruction... Avant huit jours, Jean Dalbret sera pendu sous le nom de Basta, et Basta ne s'en portera pas plus mal.

— C'est cela. File et ne perds pas une minute. Je désire avoir liquidé cette affaire avant mon mariage.

De l'autre côté de la cloison, Margarita, livide, crispait ses mains sur ses lèvres pour ne pas crier. Elle se laissa tomber sur un siège et, avec une expression déchirante :

— Il veut envoyer un innocent à la mort. Si je me tais, je suis sa complice. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! donnez le courage à la fille des Vilarocca !

III

UN PAYS DE COCAGNE

Le commissionnaire Gaspár avait dit vrai. Jean Dalbret était un Savoisien du petit village de Valery, perché à 2.320 mètres au milieu du dédale chaotique des Alpes. Seul au monde, sans parents, sans attaches d'aucune sorte, il avait dû refouler au plus profond de son être les trésors d'affection qui bouillonnaient en lui. Il avait rêvé de réparer d'un coup l'injustice du sort, de se marier, d'avoir la compagne aimante, de se créer la famille absente ; mais un orphelin, sans le sou... Quel serait le père assez dénaturé pour lui confier le bonheur de sa fille?

Alors Jean s'était dit :

— Il faut faire fortune!

Et par amour pour une femme, encore inconnue, qui serait la gardienne de son foyer, le but des palpitations de son cœur, il avait émigré vers le Sud-Américain, dont les trésors légendaires exercent une sorte de fascination sur les Français qui s'expatrient,

Le jour de son arrivée, Jean, après avoir déposé son mince bagage à la fonda Balbaco, flâna par la ville, contempla les quais, les palais de Justice et du Gouvernement, les nombreuses églises, les jardins. Puis, cette reconnaissance terminée, il rentra à l'auberge et se coucha en murmurant :

— Demain, je chercherai de l'ouvrage. Je n'ai pas de temps à perdre, car il me reste tout juste 6 fr. 50.

De grand matin il fut debout, se fit servir un *maté* (thé du Paraguay) bouillant, sous une tonnelle couverte des fleurs rouges du matzère, et à la jolie servante il demanda la note de ce qu'il devait

— Je vais chercher de l'ouvrage, expliqua-t-il, et j'ignore si je pourrai revenir ce soir.

Ce qui fit rire son interlocutrice aux éclats.

— Bon, reprit le jeune homme, vous êtes gaie !

— Oh ! gaie, señor, répliqua la chincha (soubrette)... Ma bouche rit quand mes yeux voudraient pleurer.

— Elle a raison, votre bouche, car en riant, elle découvre des dents superbes.

La fille se prit à rouler le coin de son tablier avec une modestie affectée.

— Votre Seigneurie dit la même chose que Geronimo.

— Qui cela, Geronimo ?

— Le beau muletier de la puerta Caballina...; et il me donnerait l'anneau des fiançailles, si ses parents voulaient y consentir... Seulement, voilà...

Les yeux de la servante se voilèrent d'un brouillard. Soudain elle se laissa glisser sur les genoux, et joignant les mains :

— Oh! señor, señor, les parents de Geronimo consentiraient, si vous leur demandiez la main de leur fils pour moi.

— Si je demandais, moi ! s'écria Jean ahuri... Mais je ne les connais pas !

— Eux vous connaissent, señor, cela suffit.

— Ils me...

— Tout le monde, depuis hier, sait votre présence dans la ville. On connaît votre costume, on décrit votre fine moustache; les

señoras vous déclarent le plus joli cavalier de Buenos-Ayres.

— Mâtin! maugréa le Savoisien, on m'a l'air rudement potinier dans ce pays.

Mais la fille suppliait derechef :

— Señor, señor, au nom de la Madone, obtenez que Geronimo m'épouse.

Quand une jolie personne prie, un jeune homme ne saurait résister. Aussi Dalbret, encore que la démarche lui parût insensée, finit-il par se déclarer prêt à se rendre au logis des parents du beau muletier.

Au fond, il était flatté de l'effet produit par sa venue à Buenos-Ayres. Lui, qui passait inaperçu dans son village, révolutionnait une grande cité.

S'il avait pu voir la chincha après son départ, il eût compris que sa célébrité ne provenait pas de ses seuls mérites. La servante, en effet, s'était prosternée devant une figurine de la Vierge, encastrée dans le mur, et elle disait avec une dévotion ardente :

— O Madona santa, sois bénie d'avoir permis que le noble bandit Basta veille à mon bonheur.

Le quiproquo voulu par Hermann Flush se produisait. Toute la cité, à cette heure, croyait fermement que le maffioso Basta, vêtu d'une vareuse de coutil, d'une culotte large et d'un béret (costume de Jean, on s'en souvient), s'était installé à la fonda Balbaco pour narguer la police.

Incapable de deviner pareille complication, Dalbret parvint à la puerta Caballina. Sur son passage, les gens esquissaient des sourires, des saluts. Et lui se redressait, enchanté de l'accueil de cette population qui lui était inconnue la veille.

— Ils sont charmants, ces Argentins, se répétait-il, charmants. On n'est pas plus aimable.

Chez Geronimo, ce fut bien autre chose. Le papa, la maman se disputèrent à qui offrirait un siège au visiteur, à qui lui présenterait un verre de mescal (eau-de-vie). On le traitait avec la vénération effrayée des peuples neufs pour les bandits célèbres. Inconscient du rôle qu'il jouait à son insu, il exposa sa demande.

A sa profonde surprise, ses auditeurs répondirent :

— Tu désires que Geronimo épouse la china de la fonda Balbaco ?

— Oui, ces enfants s'aiment.

— Ils se marieront donc. Mais, ajouta le père après un silence, tu consentiras à nous honorer de ton amitié ?

— Parbleu ! s'exclama Jean ravi de l'aventure, mon amitié vous est acquise.

Tous les visages s'épanouirent.

— Eh bien ! continua l'homme, en t'en retournant, tu serais bon comme Sa Sainteté le Pape lui-même, si tu consentais à dire deux mots à Pedrito, le muletier de la calle da Florida.

— Je lui en dirai quatre.

— Merci. Sur le port, il concurrence mon fils. Il place ses mules tout à côté des nôtres, et les clients se trompent. Qu'il mette ses bêtes plus loin.

— Vous pensez qu'il se rendra à mon désir?

— Cela ne fait pas de doute.

— J'y vais donc de ce pas.

Véritablement enthousiasmé à l'égard de cette contrée, où il lui suffisait d'exprimer un

souhait pour le voir accompli, Dalbret se rendit chez Pedrito.

Ce dernier jura sur tous les saints que désormais, ses mules et chevaux seraient séparés de ceux de son concurrent; mais il adressa à Jean une prière qui stupéfia celui-ci :

— Autorise-moi à effectuer, avec mes animaux, les transports dans la campagne?

— Que je... mais tout le monde a le droit de parcourir la campagne.

— Oui. Seulement, si tu m'accordes la permission, toi, plus aucun danger ne me menacera.

— Bon, s'expliqua l'émigrant, c'est une superstition locale.

Et dignement :

— Je te donne licence de parcourir la campagne avec tes mules chargées comme il te plaira.

Pedrito appuya ses lèvres sur la main du Savoisien, qui, le front haut, prenant à chaque pas un sentiment plus net de son incompréhensible importance, se dirigea vers la fonda,

afin d'apprendre à l'amoureuse servante l'heureux résultat de ses négociations.

Le brave garçon n'était pas au bout de ses surprises.

La china sollicita la faveur de l'embrasser. Il la lui octroya généreusement, et même il lui rendit ses baisers, ce dont elle se déclara si heureuse que le Savoisien se demanda, un instant, si le cœur de la jolie fille battait pour lui ou pour Geronimo.

Mais le sentiment de sa situation lui revint, et il songea à solder son addition, afin de se mettre à la recherche d'un travail quelconque.

L'hôtelier leva les bras au ciel en entendant l'énoncé de cette proposition.

— Vous, payer, señor! Je ne le souffrirai pas. Ma maison est honorée de vous avoir servi d'asile. S'il y avait de l'argent entre nous, je devrais me cacher de honte. Non, laissez-moi la satisfaction d'avoir été votre hôte, et souvenez-vous seulement qu'en toute circonstance ma demeure est la vôtre.

En vain Dalbret insista, discuta... l'auber-

giste fut inébranlable dans sa résolution généreuse. Jamais on ne vit débiteur aussi désireux de ne pas toucher d'argent. De guerre lasse, le jeune homme lui serra cordialement la main, se chargea de son maigre bagage et se disposa à se mettre en route, non sans répéter avec ravissement :

— Par ma foi, c'est un pays de Cocagne... Avec mes six francs cinquante, je suis riche ; au prix où sont les denrées ici, j'ai de quoi vivre de mes rentes.

Puis haussant les épaules :

— La fortune ne doit pas me donner des habitudes de paresse, cherchons de l'ouvrage.

Rassemblés sur le seuil de la fonda, le patron, la patronne, leurs enfants, leurs serviteurs accompagnèrent le voyageur de leurs vœux, rugis, glapis, nasillés, criés. Il semblait que son départ était un deuil public. Au fond, tous étaient dans la joie, persuadés qu'ils venaient d'héberger le terrible Basta, le chef de la Maffia argentine, et que, désormais, ils n'auraient plus rien à craindre de la terrible association.

Or, Jean, qui s'en allait, le nez au vent, n'avait pas fait cinquante pas, quand un homme, enveloppé d'un *poncho*, le visage à demi caché par les larges bords d'un *sombrero*, l'arrêta par ces paroles cérémonieuses :

— Señor caballero, vous plairait-il d'accorder une de vos précieuses minutes à un pauvre cavalier dans l'embarras?

C'était Luigi Garpanao, le substitut, lequel, depuis plus d'une heure, rôdait aux alentours de la fonda Balbaco, en se tenant tout bas des propos dont voici la substance :

— Moi, Luigi Garpanao, j'ai deux moyens de sortir de la pauvreté où je me débats : primo, faire arrêter Basta, présentement domicilié dans cette auberge, et toucher la prime de cent mille piastres promise par le gouvernement. Moyen dangereux, qui m'expose à la colère des affiliés à la Maffia... et puis le gouvernement ne paie pas toujours ses dettes; secondo, épouser la señorita Serafina Balbieri, aimable fille des glaciers confiseurs du quai de Arechiza, laquelle m'apporterait trois cent mille piastres de dot. L'amour

et l'argent, ce serait idéal. Seulement, j'ai un rival, don Guzman Sanchez y Miratilla, que Serafina semble préférer. Pour m'assurer la main de la mignonne, il faudrait que la sainte Madone permît qu'il arrivât un... accident à Guzman... un petit accident comme un coup de couteau entre les épaules...; et alors... Oui, mais je ne puis jouer du couteau moi-même, moi, un substitut. Je sais comment on rend la justice, je ne veux donc pas m'exposer à ses coups... Mais un bandit, lui, un professionnel du couteau, ne saurait avoir les mêmes scrupules qu'un monsieur bien élevé, doué de sentiments délicats. Si donc je pouvais m'entendre avec Basta pour m'assurer la possession de Serafina... L'ennui est que je ne possède que deux cents piastres pour payer ce service... Deux cents... cela paraîtra peu à un homme qui vole des millions... Bah! essayons toujours. S'il refuse d'écarter don Guzman Sanchez y Miratilla de ma route, j'aurai encore la ressource de le faire incarcérer.

Conséquence de ce brillant raisonnement, le substitut Garpanao arrêta Jean au passage.

A sa requête, le Savoisien répondit courtoisement :

— Je suis heureux, monsieur, qu'une minute de moi vous paraisse précieuse, puisque rien ne s'oppose à ce que je vous la consacre.

— Merci, señor, merci, reprit le substitut avec l'accent de la reconnaissance. Je ne suis pas un *rico hombre* (homme riche), mais un cavalier sans fortune qui souhaite avoir recours à vos bons offices.

— Que puis-je pour vous être agréable ?

Gaspanao tira de sa ceinture une navaja (couteau importé jadis par les Catalans), dont la lame brilla au soleil, et d'une voix hésitante :

— Porter ceci de ma part à Guzman Sanchez y Miratilla, en son hôtel de l'avenida Giraldi.

— Pas difficile ! s'exclama Jean.

— Pas difficile pour vous, señor, peut-être. Cette déclaration facilite un aveu que j'ai à vous faire... Pas *rico hombre*, je vous l'ai dit. Dans cette bourse, j'ai réuni mes économies : deux cents piastres... c'est tout ce que je puis

vous offrir en échange du service que j'implore de vous.

— Deux cents piastres !

Du coup, Dalbret ouvrit des yeux énormes. Deux cents piastres pour porter un couteau, une simple commission. Ah ! oui, Buenos-Ayres était un vrai pays de Cocagne. Si le travail était rétribué à un pareil taux, on devait rapidement s'enrichir.

Garpanao, prenant l'ahurissement béat de son interlocuteur pour de l'indécision, gémit :

— Ne me repoussez pas. Je vous le jure sur mon salut éternel, je ne saurais ajouter une piastre de plus !

— Et il s'excuse encore, se dit Jean... Une simple course se paie donc parfois plus cher que cela ?

Puis, à voix haute, avec l'autorité d'un citoyen dans les caisses de qui afflue le Pactole ?

— Qu'à cela ne tienne. Donnez le couteau et les piastres.

Le substitut obéit, en proférant les remerciements les plus emphatiques, et demeura

découvert, incliné vers le sol en un salut obséquieux, lorsque le jeune homme le quitta sur ces mots :

— Enchanté d'obliger un si digne caballero.

Cependant Jean Dalbret, sifflotant un air de son pays, gagna l'avenida Giraldi, trouva sans peine la demeure de don Miratilla et y pénétra.

Introduit auprès du gentilhomme, il lui présenta la navaja en disant du ton le plus naturel :

— De la part du señor Luigi Garpanao.

Don Guzman recula de deux pas ; son visage se décolora. Il comprenait, lui, le sens caché de l'aventure.

Mais il se rassura aussitôt. Une pensée lui était venue :

— Si Basta avait l'intention de me tuer, il ne me préviendrait pas. En me présentant le couteau, il me fait grâce, je dois l'en récompenser.

Et tendant la main au faux bandit :

— *Hombre vivo*, Garpanao a sans doute

accompagné cette navaja de quelques onces d'or?

— Il m'a remis deux cents piastres.

— Eh bien, je garde le couteau en souvenir de vous ; mais comme un pareil présent pourrait couper notre amitié naissante, permettez-moi de vous offrir on échange un rouleau de cinq cents piastres.

— Cinq cents! répéta Dalbret sentant sa stupéfaction dégénérer en folie.

— Je suis un peu à court d'argent liquide, s'empressa d'expliquer Miratilla ; mais l'amitié est jurée entre nous, et ma bourse sera à votre disposition toutes les fois qu'il vous plaira d'y puiser.

Sur ce, le Savoisien prit congé du gentilhomme. Mais dans l'avenida Giraldi, il s'arrêta au bout de quelques pas.

Sept cents piastres pour une course qu'un commissionnaire français jugerait bien payé par une pièce de quarante sous, c'était affolant. Et de fait, les jambes du brave garçon flageollaient, son crâne vibrait comme les parois de bronze d'une cloche.

Sept cents piastres gagnées en une heure. Un an de travail en Savoie ne lui aurait pas mis pareille somme en poche. Ah! oui, la République Argentine méritait son nom. Fallait-il qu'il y en eût des piastres pour qu'elles fussent si aisées à ramasser. Et sans cesse revenait sur les lèvres de Jean cette phrase qui synthétisait sa pensée :

— Un pays de cocagne, quoi! Un vrai pays de Cocagne!

IV

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE!

Juste au moment où, planté sur ses jambes au bord du trottoir comme un échassier sur la rive d'un étang, Jean célébrait son bonheur, les nuages noirs de l'adversité s'épaississaient au-dessus de sa tête.

Dans l'espèce, ils avaient, lesdits nuages, l'apparence de *serenos*.

Au nombre de quatre, ils s'avançaient, formant un cercle, incessamment rétréci, autour du Savoisien.

— Brigadier, murmura l'un d'eux à celui qui dirigeait la manœuvre, brigadier, il ne nous voit pas, si nous sautions dessus?

— Pas de précipitation... Cernons-le complètement d'abord. Tu sais que c'est Herr Hermann Flush, juge d'instruction, qui a délivré le mandat d'arrêt. Le juge ne plaisante pas... Si le maffioso nous échappait, je ne donnerais pas grand'chose de nous.

Tout en parlant, le brigadier se glissait prudemment derrière ses hommes.

Dalbret était toujours en plein rêve. Le mot « Cocagne » tintait à son oreille avec un bruissement métallique. Avant un an, il retournerait au pays avec des sacs emplis de piastres. Il éblouirait la Savoie de son luxe, choisirait une bonne et gentille ménagère, dont il ferait une châtelaine.

Soudain il poussa un cri de surprise.

Des mains brutales avaient saisi ses poignets, ses bras, ses chevilles, son cou, et une voix rude tonitruait à ses oreilles :

— Au nom de la loi, je vous arrête!

Il promena autour de lui un regard effaré.

Une véritable grappe humaine se suspendait à lui. Il voulut repousser les assaillants. Des menottes immobilisèrent ses mains, des cordelettes s'enroulèrent autour de ses jambes.

— Ah ça! vous êtes fous! commença-t-il.

Il ne put achever. Un bâillon s'appliqua sur sa bouche et fut serré solidement. Puis les serenos enlevèrent le prisonnier sur leurs épaules et, au pas gymastique, sans souci de le secouer comme salade en un panier, ils le portèrent à la prison.

Jeté en un cachot éclairé seulement par un soupirail grillé, Jean, tout étourdi de l'aventure, se souvint du dicton romain : « La roche Tarpéienne est près du Capitole. » Il avait eu l'avant-goût de la fortune et maintenant, sans s'expliquer sa guigne plus que sa veine, il se voyait enfermé en une geôle.

Tout d'abord il crut à une méprise. Il se rappela qu'en France les journaux faisaient rage contre les gardiens de la paix, dont les erreurs déplorables amènent le « passage à tabac » de citoyens innocents, aux lieu et place de coquins restés libres.

On ne l'avait pas trop bousculé, en somme. On allait le conduire devant un magistrat, auquel il démontrerait sans peine que lui, émigrant, arrivé la veille par le paquebot *Ville-de-Bahia*, il n'avait rien à démêler avec la police argentine.

Aussi attendit-il sans impatience qu'on vînt le chercher pour un premier interrogatoire. Hélas! son attente fut longue. Elle ne dura pas moins de huit jours, huit jours de colère croissante, avec lesquels alternaient des nuits d'insomnie.

A ses reproches, à ses réclamations, le geôlier, qui lui apportait le maigre ordinaire de la prison, ne répondait pas un mot. Sans doute cet employé était muet, par ordre.

Jean devenait littéralement enragé lorsque, le matin du neuvième jour, il fut extrait de son cachot et conduit au Cabildo où l'on allait enfin l'interroger.

Dès qu'il connut le but de sa promenade, le Savoisien retrouva toute sa belle humeur. Allons, le mauvais rêve était terminé! Il pourrait s'expliquer devant un brave magis-

trat, qui le renverrait après lui avoir présenté des excuses, et de nouveau il lui serait loisible de porter à domicile des navajas de sept cents piastres.

Égayé par ces réflexions agréables, Jean marchait entre quatre agents, d'un pas dégagé. Il souriait en traversant les salles, les couloirs du Cabildo. Avocats, soldats de garde, huissiers le considéraient avec une surprise non dissimulée, et lui haussait les épaules, bien certain que tout se terminerait à sa satisfaction.

Au moment d'entrer dans l'antichambre du cabinet du juge d'instruction, il distingua deux femmes adossées au mur. L'une était Européenne; son costume, son adorable visage ne permettaient pas le moindre doute à cet égard; l'autre paraissait être une servante indienne. Jean fut frappé de la pâleur de la première. Il lui sembla qu'elle le regardait avec une expression attendrie, et, se penchant vers l'un de ses gardes, il demanda à voix basse :

— Qui est cette señora :

— Dona Margarita de Vilarocca, répondit l'agent, pupille et fiancée du seigneur juge Hermann Flush devant qui vous allez comparaître.

— Ah! murmura le jeune homme avec un vague soupir, une grande dame... C'est dommage; si elle avait été de ma condition, j'aurais volontiers demandé sa main, après quelques commissions comme celle de l'autre matin.

Une porte se referma sur lui, s'interposant entre ses yeux et la jolie apparition. Il était dans le cabinet du juge d'instruction. Assis derrière un bureau encombré de papiers, Hermann Flush le couvait d'un regard sévère... Un greffier, la plume à la main, attendait, prêt à consigner sur le papier les réponses du prévenu.

— Votre nom? commença rudement l'Allemand.

— Jean Dalbret, originaire de la Savoie.

Le juge l'interrompit brutalement :

— Oh! n'espérez pas égarer la justice. Si son indulgence peut s'abaisser sur vous, c'est

seulement au prix de l'aveu complet de vos crimes.

— De mes crimes? balbutia Jean abasourdi.

— Oui. Depuis des années vous terrorisez le territoire de la Plata.

— Moi! se récria le Savoisien... Vous faites erreur. Arrivé il y a huit jours par la *Ville-de-Bahia*, il vous suffira de convoquer le commandant de ce steamer...

Le greffier eut un dédaigneux sourire et le juge ricana :

— Piètre moyen de défense. Vous savez bien que la *Ville-de-Bahia* a quitté notre port hier soir, cinglant vers l'Europe.

— Mais certains passagers témoigneront.

— Donnez l'adresse des témoins dont vous parlez.

Ah! cette fois Jean frappa du pied avec un commencement d'inquiétude.

— Leur adresse? Est-ce que je l'ai? Mais la police n'a qu'à s'informer dans la ville...

— Allons, allons, *mi amigo* (mon ami), reprit Hermann, avec une ironique bonhomie, voilà que vous vous enferrez. Tenez, croyez-

moi, la voie des aveux est moins dangereuse, et je veux vous prouver mon intérêt en vous aidant à vous y engager. Voyez-vous, il est inutile de dissimuler ce que tout le monde connaît.

— Tout le monde connaît, bredouilla l'inculpé au comble de la stupéfaction; alors je suis le seul à ignorer la chose... Ma parole, je ne sais pas ce que vous souhaitez de moi.

— La vérité, señor prévenu.

— Je viens de vous la dire.

— La vérité vraie. Je vous aide. Vous êtes l'illustre Basta...

— Basta?

— Oui, le chef redoutable de la Maffia de la Plata.

Abasourdi, Jean eut à peine la force de murmurer :

— Qu'est-ce que vous me racontez là?

Mais, profitant de son abattement, Herr Flush poursuivit :

— Ce que l'enquête a établi. Ne niez pas, digne maffioso, ne niez pas. Vous vous êtes trahi par vos démarches.

— Mes démarches? soupira le Savoisien éperdu.

— Sans doute. N'avez-vous pas décidé la famille de Géronimo le muletier à unir ce jeune homme à la chincha de la fonda Balbaco?

— Si, en effet.

— Eh bien! pensez-vous me persuader qu'un étranger, inconnu dans le pays, aurait eu assez d'influence pour mener à bien pareille affaire?

— Cela est pourtant? essaya d'affirmer Jean, qui sentait le terrain se dérober sous lui, et qui, dans un éblouissement, comprenait trop tard le secret de la respectueuse obéissance que tous lui avaient manifestée.

Le juge eut un geste railleur :

— C'est aussi comme étranger que vous avez décidé Pedritto à changer le point de stationnement de ses mules?

— Oui.

— Comme étranger que vous lui avez accordé libre passage à travers la campagne?

— Je me figurais être en face d'une superstition locale.

— Comme étranger, enfin, conclut l'Allemand d'une voix tonnante, que vous avez reçu d'un caballero, dont l'identité n'a pu être établie, deux cents piastres pour assassiner don Sanchez y Miratilla?

A chaque parole de son interlocuteur, Dalbret se rendait mieux compte qu'un formidable malentendu l'enserrait. Il fut sur le point de répliquer :

— Mais je n'ai pas réfléchi. On m'a demandé de transporter un couteau pour deux cents piastres. Comme un fou, j'ai supposé que dans ce pays, qui se dénomme Argentin, c'était le tarif d'une course de commissionnaire.

Mais sa bouche ouverte ne laissa passer aucun son. L'invraisemblance de sa naïveté, si réelle pourtant, lui apparut, et il courba la tête.

— En dernier lieu, acheva Herr Flush triomphant, et cela vous accuse plus encore que tout le reste, vous avez accepté de don Sanchez cinq cents piastres pour épargner ses jours.

Jean ne trouva rien à répondre. Il eut l'intuition de l'inutilité de toute défense. Comment, lui, honnête émigrant savoisien, était-il pris pour un bandit; il n'en savait rien; mais ce qui lui paraissait d'une évidence désastreuse, c'est qu'il lui était matériellement impossible de démontrer le contraire.

— Bien, fit lentement, après un silence, le perfide juge maffioso, le prévenu avoue. Greffier, vous avez écrit?

— Oui, monsieur le président.

— C'est au mieux. Basta, vous allez être traduit devant un tribunal extraordinaire.

Un gémissement étouffé jaillit des lèvres de l'accusé. Sur un signe d'Hermann, Jean fut saisi par les gardiens qui l'avaient amené, et entraîné au dehors.

Ah! sa belle confiance de tout à l'heure s'était évanouie. A présent plus d'espoir, il était perdu, bien perdu! Et la tête lourde, le pas mal assuré, le pauvre garçon recommença la traversée des salles du Cabildo.

Tout à coup il tressaillit. Les deux femmes qu'il avait remarquées à son arrivée se trou-

vaient là, à cette même place. La servante indienne s'appprocha du groupe des gardiens et demanda :

— Eh bien! le prisonnier?

L'homme plaisanta :

— Son compte est bon, mademoiselle Yani. Déféré à un tribunal d'exception. Pendu dans les trois jours.

Jean, subissant une attraction inexplicable, suivit l'Indienne des yeux. Il la vit rejoindre la señorita Margarita, lui parler à voix basse. Il lui sembla que la jeune fille joignait les mains avec une expression désespérée, que son doux regard se fixait sur lui jusqu'à ce que l'angle d'un mur interposât son obstacle entre eux. Et brusquement sa tristesse s'envola. Le rayon tiède d'une sympathie étrangère venait de le caresser. La pupille du juge, qui le condamnait, le plaignait; il en avait la certitude. Dans cette pitié de jeune fille, n'y avait-il pas une instinctive, une inconsciente affection?

L'affection, plante parfumée qu'il avait vainement cherchée dans la solitude de sa vie,

venait d'éclore auprès de lui. Une joie immense le pénétra, balayant ses pensées sombres, chassant jusqu'à l'émoi de sa situation présente

Une heure plus tôt il avait dit :

— Si cette jeune fille était de ma condition, je serais bien heureux d'unir ma vie à la sienne.

Maintenant il ne songeait plus à l'abîme creusé entre la pupille d'un magistrat et le malheureux émigrant. La clairvoyance de l'âme, supérieure à tous les raisonnements, lui faisait deviner un cœur battant à l'unisson du sien.

De doux yeux brillaient ainsi que des phares dans la nuit de son ignominie.

Il s'abandonna sans résistance à son rêve.

V

LES ÉCRITS RESTENT !

Le soir de ce jour, Herr Hermann Flush, invité à dîner par le Président de la République, désireux de connaître de première main les détails de l'interrogatoire du farouche

Basta, laissa son logis à la garde de la fille du marquis de Vilarocca.

Celle-ci l'avait félicité vivement du courage dont il avait fait preuve en ordonnant l'arrestation du maffioso. Bien plus, elle avait manifesté, ce dont le juge d'instruction s'était réjoui, la crainte que les bandits ne songeassent à venger leur chef.

Elle souriait; ses yeux brillaient. Nul n'eût reconnu en elle la señorita tremblante, rencontrée par le prisonnier, dans les salles du Cabildo.

Mais quand l'Allemand eut quitté la maison, l'attitude de Margarita changea. Elle jeta une mantille sur ses cheveux, faisant ainsi disparaître son gracieux visage, et s'adressant d'un ton d'autorité à sa servante indienne :

— Yani, dit-elle, l'heure est venue.

— Quoi! maîtresse Margarita, tu veux...

— Je veux pénétrer dans la prison, voir cet infortuné que le plus cruel des coupables a condamné à expier ses crimes.

— Mais on permettre pas toi voir le prisonnier.

— Tu te trompes, Yani.

Puis entraînant l'Indienne, la jeune fille pénétra dans le cabinet du juge d'instruction.

Sur la table-bureau, elle prit une feuille de papier à entéte « Cabinet du juge » et y traça ces mots :

« Ordre d'introduire sans retard la porteuse
« de ce laisser-passer auprès du maffioso
« Basta, et d'exécuter en tous points ses ins-
« tructions. »

Après quoi elle appliqua au bas du papier le timbre mobile d'Hermann Flush.

Durant ce temps, Yani se lamentait :

— Quoi dire maître Hermann, si lui savoir. Lui pas punir maîtresse Maguita, mais battre peau pauvre Indienne avec bâton. Ma peau li faire mal d'avance.

Mais la jeune fille n'accorda aucune attention à ces jérémiades. Son laisser-passer établi en bonne et due forme, elle ordonna à la servante de la suivre, et les deux femmes sortirent de la casa Antaclista.

Une *volanta* (voiture) passait à ce moment.

Margarita l'arrêta, y prit place avec sa compagne et jeta cette adresse au *volantero* (cocher) :

— A la prison !

Dix minutes plus tard, le véhicule les déposa devant la lourde porte de la maison de détention.

Le directeur de la sinistre demeure était à table ; mais en apprenant que Mlle de Vilarocca demandait à lui parler, il accourut aussitôt au-devant d'elle.

— Mademoiselle, en quoi le pauvre que je suis est-il capable de vous servir ?

Elle le gratifia de son plus aimable sourire :

— Oh ! je ne veux pas vous déranger. Ayez seulement la bonté d'ordonner à l'un de vos guichetiers de me conduire au cachot de Basta, et de me laisser causer avec le prisonnier.

— Il est au secret.

— Pas pour moi... Voyez... Voici un ordre de mon tuteur, Herr Hermann Flush.

Ce disant, elle tendait au fonctionnaire le

papier préparé par elle-même. Le directeur s'inclina :

— En ce cas, je vais donner les ordres nécessaires.

— Et bien vous ferez, minauda la jeune fille. Sous le sceau du secret, je vous confierai que ma visite est le résultat d'un pari engagé avec mon tuteur et fiancé.

— Un pari?

— Oui. Le magistrat n'a pas obtenu les aveux du capitaine maffioso. Alors, moi, une simple jeune fille, je me suis déclarée certaine d'être plus habile que lui.

La face du fonctionnaire exprima la surprise.

— Le faire avouer... Ma foi, je veux voir cela... c'est moi-même qui vous conduirai à la cellule de Basta.

— Seulement vous vous tiendrez à distance. Je dois lui parler en tête à tête.

— J'agirai suivant votre bon plaisir.

— Mais votre dîner?

— Il attendrá, señorita...; un petit sacrifice à la galanterie.

— Et à la curiosité!

Le directeur se précipita dans le bureau du greffe, secoua des trousseaux de clefs avec la maladresse habituelle des gens pressés. Enfin il mit la main sur celle qu'il cherchait, et s'armant d'une lanterne où tremblotait un lumignon falot :

— Señorita, dit-il, si vous voulez bien me suivre.

— Señor, montrez-moi le chemin.

Yani marchant dans les traces de sa maitresse, tous trois parcoururent les méandres de la prison. A la fin, le guide de la jeune fille fit halte devant une porte de chêne, renforcée de barres de fer, et d'une voix assourdie murmura :

— C'est ici. La señorita désire-t-elle que j'ouvre ?

— Certainement. Puis vous voudrez bien vous retirer à l'extrémité de la galerie.

Le directeur ne put réprimer une grimace. Évidemment cela ne faisait pas le compte de sa curiosité.

— La señorita n'aura pas peur de se trouver seule en face d'un bandit ?

— Non, vous dis-je, señor director; d'ailleurs je vous appellerais en cas de danger. En tout état de cause, je vous admettrai à constater que Basta consentira à avouer.

Cette demi-satisfaction apaisa le brave homme, et dans la serrure massive il introduisit la clef.

A cette heure, Jean Dalbret, toujours assis sur son escabeau, poursuivait son rêve parsemé d'amour et d'étoiles.

— O jeunes filles, monologuait-il, que n'êtes-vous toutes bonnes et pitoyables? Il vous suffit de si peu de chose pour consoler. Voyez, l'une de vous a posé sur moi son regard, sur moi qui vais mourir, et la mort me paraîtra divine!

Le bruit du pène jouant dans la serrure le fit sursauter.

— Le geôlier m'a apporté ma soupe du soir, gronda-t-il. Pourquoi vient-on me déranger encore?

Mais la voix s'étrangla dans sa gorge, ses yeux s'ouvrirent démesurément.

La porte venait de tourner sur ses gonds, et

droite, immobile dans l'encadrement, une silhouette féminine se dressait.

Malgré la mantille, la *papleta*, le prisonnier n'hésita pas. Il la reconnut, elle, cette exquise enfant dont le souvenir chantait en lui. Mais il lui parut si invraisemblable que la noble señorita vînt dans un cachot, qu'il crut à une apparition idéale, une hallucination.

— Ah ! fit-il avec la ferveur de la prière, brouillard adorable condensé par ma pensée, ne te dissipe pas. L'image que renfermait mon cœur s'est projetée au dehors pour réjouir mes yeux. Forme de rêve impalpable, reste auprès de moi. Avec l'illusion de ta chère présence, la mort aussi prendra l'aspect d'une illusion.

— Taisez-vous, répondit une voix suave comme la plus mélodieuse des musiques. Taisez-vous, ou bien je n'aurai plus le courage de vous expliquer le but de ma visite.

Cette fois, Jean recula jusqu'au mur, ivre de bonheur, épouvanté de la félicité inattendue qui s'abattait sur lui.

C'était elle, elle vivante, réelle, venant

dans cette prison, antichambre de l'enfer, lui tendre une main charitable, lui apporter son regard lumineux.

Grelottant d'émotion, il bégaya :

— Vous? Vous?

Ses jambes fléchirent, il tomba à genoux, les bras tendus vers Margarita.

Et celle-ci, aussi bouleversée que le jeune homme, se laissa choir sur l'escabeau, à deux pas de lui; ils se regardaient éperdus de ce que leurs yeux, dans une fixité hypnotique, révélaient de pensées encloses au plus profond de leur être.

Adossée au chambranle, Yani regardait.

Cela dura longtemps. Enfin Margarita se reprit. D'un ton bas, comme brisé, elle dit :

— Je suis venue... Pourquoi? Je ne sais pas; mais il me semble que je n'aurais plus vécu si j'avais permis l'accomplissement de l'injustice.

Et comme il ouvrait la bouche, elle appuya sa main glacée sur les lèvres du jeune homme.

— Ne parlez pas, je vous en supplie. Les

minutes volent et je dois avoir la force de tout vous expliquer. Il faut que vous vous sauviez, que vous me sauviez moi-même.

— Vous sauver .. Vous êtes donc menacée... Ah! dites, dites...; ma vie vous appartient.

A l'idée de se dévouer pour elle, Jean s'était redressé, rapproché de Margarita. Il avait pris ses doigts fuselés dans ses mains.

— Oui, reprit-elle d'une voix mourante; nous sommes deux victimes. Nous devons être sauvés ensemble...

— Et après?... interrogea Dalbret avec un accent impossible à rendre.

— Après?...

Elle se tut une seconde, puis avec un angélique sourire :

— Mon Dieu! il ne comprend pas qu'à cette heure je mourrais de sa mort.

Un cri de triomphe. L'émigrant a enlacé la jeune fille, ses lèvres s'appuient sur les cheveux de Margarita. Il n'est plus seul. Il aime, il est aimé. Et ils demeurent ainsi, lui écoutant, elle parlant tout bas.

Au bout d'une longue attente, le directeur impatienté se présenta à la porte du cachot que gardait Yani. Il trouva la jeune fille et le prisonnier causant paisiblement.

— Monsieur le directeur, déclara ce dernier, mademoiselle m'a démontré les avantages d'une confession sincère.

— Ah! bah!

— Demain je dirai tout ce que je sais sur la Maffia de la Plata; mais contrairement à l'usage, je souhaite que ma confession soit aussi publique que possible.

— Oui, oui, bougonna le fonctionnaire, amour-propre de bandit!

— Je parlerai donc en présence d'un avocat, du chef de la Sûreté, des journalistes les plus en vue.

— Que je préviendrai ce soir même acheva Margarita.

Sur ce, les jeunes gens se séparèrent, non sans que le directeur constatât avec un réel étonnement que la señorita et le bandit se serraient la main ainsi que des amis.

La nuit était avancée quand Hermann Flush

rentra chez lui, gavé de compliments, d'attentions flatteuses, que le président de la Plata n'avait point ménagés au vainqueur du sanguinaire Basta.

Tout dormait à la Casa, de sorte que le juge se coucha, sans se douter le moins du monde de l'étrange occupation à laquelle s'était livrée sa pupille.

Il se leva tard. A peine avait-il eu le temps de se vêtir, que son valet de chambre lui présentait une douzaine de cartes de visite, ajoutant que les señores, qui les lui avaient remises, attendaient le bon plaisir du señor juge d'instruction.

Celui-ci lut avec stupeur sur les cartons de bristol :

« Maître Argenas, du barreau de Madrid;

« Parieta Volanimo, directeur de l'*Imparcial de Buenos-Ayres*;

« Evarista Lopez, chef de la Sûreté;

« Michaël Samper, rédacteur en chef du *Corriere Argentino*. »

Et ainsi de suite.

Que pouvaient lui vouloir tous ces gens-là?

Intrigué, il courut à son cabinet; mais là sa surprise redoubla.

Chacun lui serra la main, affirmant être heureux de se rendre à sa convocation.

— A ma convocation! s'exclama-t-il enfin? mais je ne vous ai pas convoqués.

Une clameur générale lui répondit :

— Nous ne sommes pas dupes de la plaisanterie... elle fait long feu. La señorita de Vilarocca est venue en personne nous prier, hier au soir, de nous rendre ce matin auprès de vous.

— Margarita?

— Pour entendre la confession de Basta.

— De Basta?

Hermann Flush se prit la tête à deux mains. Une sourde inquiétude venait de naître en lui. Que signifiait la démarche de Margarita? Quelle était cette confession annoncée? Basta avouait. Parbleu! il savait mieux que personne que le pauvre diable, mis par sa volonté sous les verrous, était incapable d'avouer les crimes du trop célèbre maffioso.

Son incertitude fut d'ailleurs de courte durée. Avant qu'il eût le loisir d'interroger les visiteurs, la porte du cabinet s'ouvrit et un laquais annonça :

— El señor Basta !

Presque aussitôt, Jean Dalbret, escorté par le directeur de la prison et par plusieurs guichetiers, pénétra dans la salle.

— Señor juge, dit le fonctionnaire, le brave Basta a promis de ne rien cacher, à la requête de Mlle de Vilarocca.

— Encore elle ? bégaya Hermann.

— Vous ne regretterez pas d'avoir perdu votre pari.

— Un pari maintenant ? Quel pari ?

Ce fut le Savoisien qui répondit :

— Monsieur l'Allemand, moi, Français, je veux empêcher une erreur judiciaire. Arrêté sous le nom de Basta, je viens livrer Basta qui m'a fait emprisonner.

Flush voulut s'élancer sur le jeune homme. Les assistants le retinrent, et impuissant, fou de rage, il dut assister à la lecture, faite d'une voix calme par Dalbret, de la lettre impru-

dente qu'il avait écrite naguère à son frère et que Margarita avait trouvée.

. . . .

Jean Dalbret a touché la prime de cent mille piastres, promise par le gouvernement argentin, à celui qui livrerait le redoutable Basta.

Le premier usage qu'il fit de cette fortune fut de retenir deux places de première classe et une de seconde sur un steamer en partance pour l'Europe, Yani n'ayant pas consenti à quitter maîtresse Maguita qui allait suivre l'émigrant.

Le second, une fois en France, fut d'acheter une petite maison, enfouie au milieu d'un jardin verdoyant, véritable nid d'amoureux.

C'est là qu'il vivait heureux auprès de sa femme, car l'orpheline des Vilarocca, méprisant les préjugés nobiliaires, avait cherché le bonheur et l'avait trouvé en devenant tout simplement Mme Jean Dalbret, quand le 2 août 1914 la guerre le remit comme sous-lieutenant d'Alpins, en face des Allemands.

Et comme Margarita lui disait l'au revoir

grave et recueilli de celle qui attendra anxieuse des nouvelles de l'absent doublement cher, il lui dit en souriant :

— Bien-aimée, c'est encore la Maffia qui nous attaque. Tu m'as sauvé la première fois; n'est-ce pas mon tour à te défendre?

Elle se jeta dans ses bras, et doucement :

— Oui, oui, un brigandage organisé par les Allemands et auquel ils donnent un nom italien, pour nous déshonorer.

Puis, avec une ardeur prophétique :

— Nous sommes l'image de l'union latine. Tu le verras, ma patrie versera son sang aux côtés de la tienne.

Et cela est aujourd'hui réalisé.

Et les nations sœurs écraseront le reptile allemand, comme deux êtres de jeunesse et de loyauté ont renversé Hermann Flush.

LES

RÉFLEXIONS DE GAVROCHE

Dans une école communale de Paris, un ex-élève (certificat d'études remontant à trois années) eut l'idée de réunir les souvenirs et pensées de camarades plus jeunes, français, belges, réfugiés ou sédentaires parisiens.

Les quelques lettres que l'on va lire jettent un jour curieux sur la mentalité actuelle des *gamins de Paris*.

LETTRE I

JOUR DES MORTS

Vous le savez, Victor Hugo fut mon parrain. C'est mon seul mérite d'*hirondelle du ruisseau* (style de mon camarade anglais Tommy). Il explique cependant que l'auteur de ce livre m'y accorde une bonne hospitalité et m'autorise à faire part à ses lecteurs de mes réflexions et de celles de mes camarades.

Car moi, Gravoche, je réfléchis comme tout le monde à cette heure. Les gens ayant les moyens, millionnaires, députés ou autres, qui à l'ordinaire en sont dispensés, réfléchissent maintenant; donc moi, ruiné de naissance, je peux.

Minute. Un renseignement nécessaire. Un orphelin, vous ne l'ignorez pas, est un gar-

çon qui a perdu ses père et mère ; moi, je suis un orphelin que ses père et mère ont perdu, si bien que, jusqu'ici, le jour des Morts demeurait pour moi un jour joyeux.

Je *faisais* les cimetières.

Le lumbago, le rhumatisme des bonnes vieilles madames étaient mes associés. J'offrais les services de ma souplesse : je cultivais le petit jardin ; j'époussetais la petite chapelle. Je gagnais bien plus qu'à ouvrir les portières.

Hier, j'avais choisi *celui* de Montmartre. Clientèle cossue ; on ne loge qu'à perpétuité et la « montée » des loyers s'est marquée là comme dans tous les quartiers. Je trouve même raide que l'on impose ainsi de pauvres défunts qui ne peuvent plus gagner leur vie. Quand donc le gouvernement consultera-t-il les gamins de Paris ? Jamais probablement. Trop raisonnables, n'est-ce pas ?

Enfin j'arrive là-bas. Qu'est-ce que je vois ? Des jeunes gens, marchant en rang, deux par deux. On aurait dit la sortie de la laïque. Mais une laïque en fleurs. Chacun portait une gerbe :

chrysanthèmes, roses, violettes, toute la famille des sent-bon, quoi ?

Je ne suis pas du *côté de la rue* où il pleut des pièces d'or ; je me nippe avec les laissés-pour-compte des purotins ; mais enfin je suis propre ; j'emboîte le pas aux porte-bouquets.

Aux Français morts pour la Patrie.

C'est écrit sur une planchette ; des drapeaux claquent alentour. Cela domine une butte de fleurs qui monte toujours. Tout le monde en apporte.

Et puis, d'une voix sourde, presque basse, qui me fait couler un frisson dans le dos, un type se met à raconter des choses des pays envahis, de l'armée, des civils.

— Et le petit Lepresle, qu'il dit, le petit Lepresle ce martyr de 14 ans.

C'est un jeune mineur des Vosges. Il pousse un wagonnet de pyrite de fer. Les Allemands occupent l'exploitation. Un officier a trouvé, dans le bureau, un exemplaire de *Chantecler*, la pièce d'Edmond Rostand.

Il déchire le bouquin, en distribue les feuillets à ses soldats en chantonnant :

— Ayez toujours du papier dans vos poches...

On ne sait pas ce qui peut arriver.

A Lepresle, qui hausse les épaules, il jette dans un ricanement :

— La seule utilisation possible d'un poète français.

— Bon, riposte le gars lorrain, chacun lit comme il sait.

— Sale graine, hurle l'Allemand furieux de la réplique.

— Une graine n'est qu'une promesse, blague l'autre. Quand on tient les promesses comme vous, on a de l'avancement. On devient *sale fruit*.

Une détonation. Trop bête pour continuer la conversation, le « boche » a « brûlé » Lepresle.

J'ai pleuré... J'ai fouillé dans mes poches... une pièce de deux ronds s'y prélassait. Je l'ai jetée parmi les fleurs.

— Je n'ai que ça, frangin. C'est l'intention d'un bouquet de violettes.

Des idées se bourraient dans ma tête. Il me

poussait une famille innombrable : ce sont mes frères qui sont morts pour la Patrie ; cette femme qui verse des larmes est ma m'man ; et Chantecler, le coq de France, est le père d'un gavroche autant que le fils de Rostand.

Depuis hier, je ne me sens plus orphelin.

LA BELGE

LETTRE II

LA BELGE

Les communiqués militaires sont des rébus : malgré leur brouillard, nous sommes certains que « *ça va bien* ».

Pourquoi? Est-ce à raison des nombreux *civils*, plus ou moins de la *huppe*, qui félicitent les généraux et soldats, et la tactique et la stratégie? Non, n'est-ce pas? Quand les aveugles jabotent sur la peinture, la vitrerie marche et c'est tout.

Ça va bien parce que Joffre l'a dit. Lui qui boucle sa *babillarde* à clef, double tour, fermeture Fichet, il l'a dit tout de même.

C'est comme si le kaiser était knock out.

Ah! on le croit, on l'aime, notre général. On lui donne des tas de noms qui pavoisent un homme mieux que des décorations : Génie

taciturne ; Sauveur de la France ; Frangin de Jeanne d'Arc ; une litanie, quoi ; chacun lui reconnaissant le titre qu'il préfère.

Mais tout cela, c'est de la gloire ; moi, je vois en lui bien plus encore ; je vois le Français qui, de nous tous, a le plus souffert.

Un copain, un automobiliste, m'avait introduit dans la cour de l'hôpital de R... où j'ai pigé l'idée en question.

— Va zyeuter la chapelle, Gavroche, conseille le camarade.

Je prends ma course. Ah ! cet autel avec ses cierges parmi les fleurs ; un jardin où il aurait poussé des étoiles.

Et des drapeaux, bleu, blanc, rouge, le symbole de la France, comme a dit l'autre ; de la France marchant au progrès, le front dans l'azur et les pieds dans le sang.

Une petite toux grelotte à ma gauche. Dans la direction du rhume, je distingue une forme de femme.

Qu'est-ce qu'elle bibelote.

Je suis curieux comme un flic gradé. Sur le bi du bout des ripatons, j'arrive derrière elle.

En avant, dressé contre l'accoudoir d'un prie-Dieu, un portrait de Joffre, grandeur nature, et formant un encadrement en médaillon, la personne colorie des drapeaux alliés : Belgique, Russie, Angleterre, Serbie, France, Italie.

Mais c'est pas ça qui *me coupe en tranches*.

Elle a des manchettes blanches, la petite dame ; seulement, de ces manchettes sortent, au lieu de mains, des sortes de pinces nickelées qui tiennent le pinceau et la palette-godet de porcelaine.

Il y a des moments où on est *bête comme le bitume*. Je me confie.

— Enfoncés les gants... c'est pas si économique que la chaussure.

Idiot, pas ? Je l'avoue par pénitence comme on dit.

La *peintresse* se retourne. Une jolie figure ronde un peu pâle, des yeux comme les bluets de la plaine Saint-Denis. Elle montre ses pinces de métal :

— Ça est l'ouvrage des Prussiens, savez-vous.

Et sans hausser le ton, avec cette placidité étonnante des Belges, elle continue :

— Je domiciliais à Charleroi. Ils sont venus prendre le père pour le fusiller. Je le cramponnais avec toute ma force afin de le retenir. L'officier, il avait son sabre ; il a profité avec pour couper mes mains.

Pour un sac de *thunes*, je n'aurais pas pu parler. Ma langue séchée, me faisait l'effet d'un petit copeau.

Elle eut un grand geste entourant le portrait du généralissime d'une filiale caresse :

— C'est en pensant à lui que j'ai supporté d'être infirme. Le courage qu'il avait me faisait un cœur aussi garni. Pendant la retraite de Charleroi, Bapaume, Compiègne, Senlis, Meaux, il me semblait que je l'entendais se parler soi-même :

— Je dois triompher la France, compléter la préparation, l'armement des troupes, en dessous des balles. Est-ce que je ne vais pas être un trop petit homme ?

Ah ! ça était douloureux, cette pensée-là. Mais vint la bataille de la Marne, et alors je

vis distinctement sur la figure de notre Joffre qu'il avait gagné sa tranquillité, que la tête du kaiser serait cassée contre le mur... Et j'ai guéri et je suis joyeuse de peindre des drapeaux autour.

Elle conclut :

— Pense un peu, jeune fils, combien ça devait être malheureux sur lui, tant qu'il n'était pas sûr de la revenge !

Ah oui ! Il a dû broyer des heures plus noires que la nuit... J'ai serré la pince (on ne saurait mieux dire) à la manchotte qui venait de m'indiquer la plus belle raison d'aimer le général Libérateur.

LA REINE ÉLISABETH

LETTRE III

LA REINE ÉLISABETH

Des gouvernants justifient les honneurs, l'amour des peuples. Pas tous les exécutifs, bien sûr; mais enfin, il y en a.

Que Gavroche, le *barricadier* de la rue Plumet, parle ainsi, cela vous plie en Z; je vais vous redresser droit comme un I, en mettant dessus le point nécessaire.

Cette semaine, j'ai villégiaturé hors de Paris.

Comment? Par quelle voie? Je me conforme à la manière élégante que nous a apprise la censure.

Entre la Seine, l'Oise et la Lys, avances et reculs, trucs en fanfare; en fin de compte terrain gagné, puisque j'arrive sur l'Yser.

Je suis purée. Je représente un pauvre gars

d'un village détruit tout proche. Je cherche ma famille disparue. Il y a du vrai, ma famille s'est évaporée le jour de ma naissance.

Quatre kilomètres. Le village, c'est-à-dire les décombres... Tout au bout, une seule maison se tient à peu près, sous le drapeau d'ambulance, qui flotte sur le toit.

Juste! un tombereau s'amène. Le charretier aide quelques blessés belges à descendre; puis il repart en chercher d'autres. C'est le *Madeleine-Bastille* des éclopés.

Je me roucoule :

— J'ai passé en revue Français, Anglais, Indiens, tirailleurs; je dois la même politesse aux Belges. J'emboîte le pas. Avec mon laissez-passer, j'emboîterais le grand saint Pierre.

Le camion, l'homme et moi, on entre tous les trois dans une ancienne ferme aux toitures crevées, aux murs branlants, découpés de lézardes que l'incendie a maquillées en noir.

Une madame Croix-Rouge se profile entre deux monceaux de plâtras. Elle fait un signe. Le voiturier la suit et moi aussi.

Le passage étroit conduit à une petite salle, où je distingue trois ou quatre blessés, allongés sur des paillasses étendues à terre.

Il y a des trous au plafond; les fenêtres n'ont plus de vitres et la porte a disparu.

— Non, non, prenez les blessés sous le hangar. Pour ceux-ci, j'attendrai l'automobile.

C'est une personne simple, en costume tailleur, qui vient de parler. La madame Croix-Rouge et le charretier sortent aussitôt. Moi je reste sans m'en apercevoir. Je zyeute la dame au costume tailleur. Pas grande, frêle, la figure pâle, marquée de fatigue...; mais des yeux de bonté, qui font du bien en se posant sur vous; des *mirettes de pansement* pour toutes les tristesses, pour toutes les souffrances.

Elle s'est penchée sur un des blessés.

— Buvez, mon ami, un doigt de vin...; cela vient des caves du château de Laeken.

Le soldat boit avec onction, puis il lève son regard sur la dame. Il prononce comme on prie :

— Vous êtes la Bonne Dame de Belgique! Merci.

— A vos rangs, fixe!

Le blessé, brusquement redressé sur son séant, a lancé ce cri :

Un grand soldat, les vêtements couverts de boue, les mains noires de poudre, vient d'entrer, son fusil sous le bras.

La dame court à lui, les bras tendus. Il la serre contre sa poitrine.

— Repos, qu'il dit aux blessés; repos, mes fils... il n'y a ici qu'un soldat de plus.

Puis à la dame :

— Vous ne vous fatiguez pas trop, Lisabeth.

— Mais non, Albert. Et puis... vous, au combat avec ceux qui meurent: moi auprès de ceux qui vivent... Pourrions-nous faire autre chose?

Albert! Elisabeth! Le Roi! La Reine!

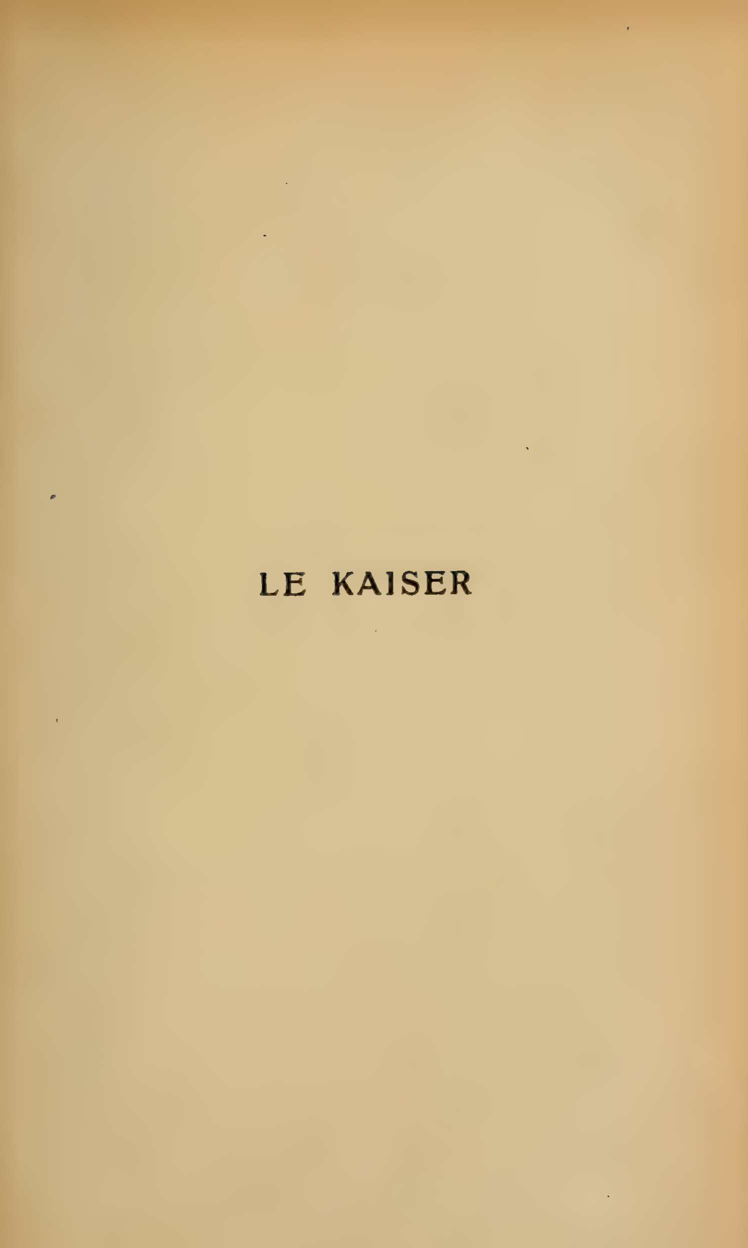
Gavroche est une fleur de l'émeute... Il a dans le sang le dédain des gouvernants... C'est des pneus, gonflés de paroles creuses qui ont si peur de la crevaison, qu'ils se tiennent toujours hors de portée des bosses.

Albert et la reine vont où l'on *écope*! Zut! Ils s'aperçoivent que je suis là.

Baste! C'est des braves gens. Je les salue si bas que je croyais me mettre à genoux, et je leur dégoise à plein cœur :

— Je vous admire, Roi; Reine, je vous vénère... Bonheur et Victoire sur vous, qui les méritez tant.

Eh ben! vous ne me croirez peut-être pas, ils ont eu l'air épatés.



LE KAISER

LETTRE IV

LE KAISER

— M'sieu, le chemin pour aller voir Guillaume ?

En pleine futaie de Compiègne, le garde forestier s'esclaffe. Il croit que je plaisante.

— Heureusement, dit-il, car je ne connais rien ici. Avant la guerre, j'étais attaché à la forêt de l'Argonne.

J'en reste *sidéré*, pour parler comme les ventres Dorés ; un autre forestier m'avait relancé le boniment que voici :

— On m'a mobilisé dans l'Argonne, où je ne sers à rien, alors que j'aurais pu rendre de grands services dans mon district de Compiègne, dont je possédais les moindres sentiers.

Ma compétence militaire s'écrit par un beau

zéro. Mais M. Millerand, le ministre de la *Grande Torgnole*, est un *zig*. Je lui refile la chose pour qu'il voie ça de près.

Je suis disposé, du reste, à accepter le grade de chef de bureau en remplacement du vaste rond de cuir Lagaffe.

En attendant, mon point de direction était le Kaiser.

C'est pas que Guillaume soit un *beau monument;* seulement, malgré sa promesse, il ne vient pas à Paris; alors le moineau de Paris va à lui.

Mes petits moyens sont à moi; je ne vous confierai pas comment je suis parvenu dans la bonne ville rhénane de Coblentz.

Paraît que j'ai risqué d'être fusillé d'abord, torturé ensuite...; je ne m'en suis pas aperçu.

Coblentz, pas gai le patelin. Par veine, j'étais muni d'une idée *roulante*, c'est le mot, car j'ai roulé toutes les consignes des boches.

— M'sieu, ai-je fait à un grand diable d'officier surmonté de son bouchon à pointe, je suis un Ketje de Bruxelles, et je voudrais bien saluer le sire (*Ketje, gamin de Bruxelles*).

Le bouchon a levé les ailerons en l'air :

— Un Ketje ! ! C'est la Belgique qui vient à nous, qui comprend les avantages de son annexion à la Deutschland !

Je le trouvai idiot, mais il y a plus idiot encore. L'agence Wolff, m'a-t-on affirmé, a communiqué l'important événement aux pays neutres.

Je vernis mon affaire en ajoutant :

— Vous mettez le doigt dessus : à Bruxelles, tout le monde se dilate quand vous mettez sur vos lettres : Bruxelles (Allemagne).

Ça colle. On me pousse dans une pièce.

— L'Empereur !

C'est lui, dans un ample manteau gris, couleur Napoléon I[er]. La couleur est la seule ressemblance.

— Approche, jeune ex-Belge, ronronne le premier des Boches. Réjouis tes yeux de la vue de l'héritier d'Alexandre, de César, d'Attila, de Charlemagne, de Napoléon ; de celui auquel le Bon vieux Dieu allemand accorde la toute-puissance. J'ai levé la main ; j'ai crié : « Que les hécatombes s'accomplissent ! »

et les peuples se sont rués les uns contre les autres.

Il eut un geste saccadé, sa voix sonna le métal.

— Quoi? (Il avait l'air de répondre à quelqu'un d'invisible) Quoi? Deux, trois millions de morts... Peuh! j'ordonnerai à chaque femme allemande de donner à la patrie un enfant dans l'année, et la saignée sera effacée!

Sa figure se contracta, se durcit.

— Oui, oui, les mères... celles d'aujourd'hui! Elles pleurent; elles me maudissent. Bagatelle! Je suis l'Élu du Vieux Grand Monsieur du Ciel!

Bigre de bigre! quelle figure. Il grimaçait, une écume légère aux lèvres. Une surprise épouvantée blémissait ses traits. On eût cru qu'il voyait des choses dans le vide...

— Qu'est-ce que c'est? Morts, hachés par la mitraille, vous sortez des tombeaux. Vous étendez vers moi vos mains décharnées, vos bouches sans lèvres... Arrière... Obéissez... L'empereur commande.

Il se rejeta brusquement à droite, à gauche,

reculant jusqu'à ce qu'il fût arrêté par le mur.

— A moi! A moi! Retuez ces audacieux qui menacent un Hohenzollern!

Moi, je me suis défilé sans demander autre chose.

Je reste encore tout interloqué de l'audience, mais je crois bien que j'ai vu passer la justice du Remords.

LA BONNE
PETITE PROPRIÉTAIRE

LETTRE V

LA BONNE PETITE PROPRIÉTAIRE

— Je serais curieux de savoir ce que Mossieu Gavroche pense de la question des loyers ?

La question des loyers, c'en est une que je ne me suis jamais posée. Dame, il y a tant de résidences *à l'œil* : bâtiments de l'État ou des Villes ; parcs, jardins publics ; péniches, maisons en construction, etc., qu'il faut être un loufoque, bourgeois et épateur, pour refiler des sommes fabuleuses, des vingt sous par jour, afin de s'offrir la vanité de *pioncer* dans les moellons d'un propriétaire.

Voilà ce que je répondrais au père Tartin, un petit vieux très fané, proprio d'une cambuse près le pont de Tolbiac, s'il était seul.

Il m'interroge en clignant des paupières sur ses vieilles *châsses* (yeux) en forme d'œils-de-veuf.

Oui, mais près de lui se tient sa gosse Yvonne, d'une pièce de treize à quatorze ans, et cette gosse me reluque avec des *mirettes* futées couleur d'améthyste.

— C'est qu'on n'est pas d'accord avec le père, qu'elle fait d'une petite voix rigolo.

Mais l'ancien *lui coupe le dévidoir* en vitesse :

— Laisse-moi expliquer d'abord.

— Si tu veux, grand'père.

— Bien sûr que je veux. Vous savez, n'est-ce pas, Mossieu Gavroche, qu'on parle que les locataires ne paieraient pas la totalité des loyers échus pendant la guerre ?...

— Oui, oui.

— Bien sûr, pour les gros propriétaires, qui ont des millions et des *milliasses*, c'est vraiment martyre de les payer; mais pas la même chose quand s'agit de loqueteux comme moi. Tenez, ma maison peut donner cinq mille par an, ça se réduit à quatre, quelquefois à trois,

à cause des locaux vacants, tantôt l'un, tantôt l'autre.

Satané père Tartin ! Je le regarde avec admiration.

Trois mille de rentes, dans les années maigres ! Crésus, va !

Il fait une *trompe* sur ma pensée. Il se figure que je l'approuve et il continue :

— Si l'on ne me paie pas, je suis réduit à rien. Ma propriété doit me permettre de manger, et à ma petite Yvonne aussi.

Parbleu, elle, c'est évident. Qu'elle mange les locataires si elle veut.

Ça fera la rue Michel.

Voilà comme je vais répondre.

Mais les améthystes *m'en décochent* et le bec rose de la môme lance :

— A mon tour.

— L'écoutez pas, grogne l'ancien, elle est timbrée...

La petite rit en musique, on dirait un ocarina de cristal, ce qui ne l'empèche pas de jaspiner.

— On n'est pas d'accord, parce que durant

la guerre, *il ne faut pas voir son intérêt personnel, c'est celui de tout le monde qui importe.*

Ah! ça! c'est bien dit.

Le grand dab ne peut pas encaisser la juge d'Yvonne. Certaines choses n'entrent pas dans la Sorbonne des vieux, les charnières de la boîte sont rouillées; elles grincent.

Le père Tartin ne s'en fait pas faute.

— Elle veut que le propriétaire perde..., qu'il geint comme une poule qui s'étrangle!...

La gosse n'en est pas émue.

Elle réplique ric à rac :

— C'est juste. Tenez, Mossieu Gavroche, vous serez de mon avis. Écoutez bien.

Elle me rappelle la laïque. Elle a pris le ton d'une *pionne*..., qui serait suave comme un bonbon.

— Dans le pays, qu'elle dit gravement, deux grands intérêts sont en présence : *Le Travail*, que je n'ai pas besoin de vous définir; et *Le Capital*, représenté surtout par des propriétés immobilières et des titres divers de rentes... Vous me suivez bien?

— On vous suivrait à l'autre bout de Paris.

Elle reprend, sans avoir l'air de remarquer le compliment.

— La justice élémentaire veut donc que la guerre pesant sur la Nation, Travail et Capital supportent des pertes équivalentes.

Elle mit gentiment sa menotte sur les lèvres du père Tartin, qui allait donner la volée à quelque *canard de proprio*, et elle reprit :

— Or, le *Travail*, à raison de la mobilisation, de la fermeture d'usines et de magasins, de la raréfaction de la clientèle, etc., perd environ *80 pour cent* des sommes qu'il encaisserait en période normale. *Cette perte ne sera jamais remboursée; elle est définitive.*

Définitive, voilà le mot, que j'applaudis.

Le fait est que la môme Yvonne m'en bouchait le carrefour. En voilà une qui a profité de l'éducation !

Elle empêchait toujours le vieux de lui répondre. Et lui piétinait *de rogne.*

— Perte définitive pour le Travail ; donc, par équilibre indispensable, perte définitive pour le Capital, c'est-à-dire que les loyers doivent être, non pas reportés à une échéance plus éloignée, mais supprimés comme dette purement et simplement.

Et comme Tartin gémissait autant que si on lui avait arraché une molaire.

— Console-toi, grand'père. Je ne dis pas de supprimer tout. Le propriétaire a des charges : impôts, réparations, etc., qu'il lui est impossible de ne pas payer ; aussi, je crois qu'il serait bien que le locataire payât cinquante pour cent, un terme sur deux... Je pense encore que l'État, les villes, pourraient ne payer sur les rentes qu'un trimestre sur deux. De cette façon tout le monde serait atteint également.

Elle se tut, fixant sur moi, la lumière violette de ses améthystes.

— Elle est folle, hein, glapit le grand-père ?

Folle ! Cette petite qui a parlé plus sagement qu'une Madame Salomon. Faut être un vieux

Harpagon de proprio pour pas le comprendre.

— Bon, je réplique, c'est votre môme qu'a confisqué tout l'esprit et toute la bonté de la famille. C'est un cœur de bonne Française et de bonne citoyenne qui chante entre ses dents blanches...

Il ne m'a pas laissé continuer. Il a empoigné le bras de la gosse et il l'a entraînée au pas de charge.

Par exemple, Yvonne s'est retournée et les pervenches de ses mirettes m'ont remercié d'avoir compris.

Entre nous, ça me suffit.

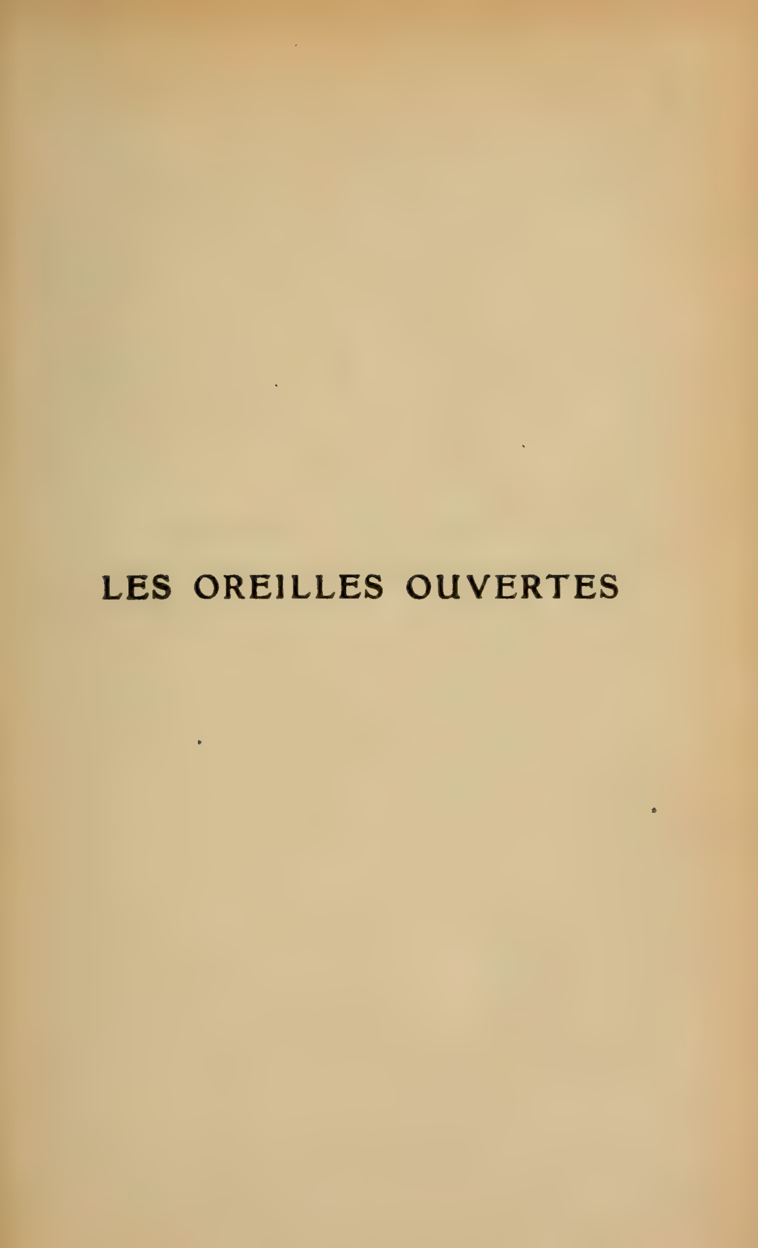
P. S. — Secrétaire de Gavroche, je suis chargé de répondre à sa correspondance. Or, nombreux sont les propriétaires qui, à la suite de l'article ci-dessus, se sont déclarés partisans de la réduction à 50 °/₀ des sommes dues pour termes durant la guerre. Je les félicite de leur patriotisme et de leur désintéressement.

Une dame, qui signe : *Une petite bour-*

geoise, m'informe qu'elle a en outre fait remise complète du terme d'octobre à ses locataires.

A une critique formulée dans sa lettre, je riposterai par la déclaration très nette que voici :

« Les intérêts des propriétaires nous parais-
« sent, à Gavroche et à moi, aussi respectables
« que ceux des locataires. *Notre seul souci est*
« *celui de la justice, et l'on nous trouvera tou-*
« *jours prêts à défendre les causes justes.* »



LES OREILLES OUVERTES

LETTRE VI

LES OREILLES OUVERTES

Cette semaine m'apparaissait *Saumâtre ;* pas la moindre *occase de balade.* Quoi faire? J'ai songé à ce grand philosophe du pavé qui a dit :

— Quand on ne sait pas quoi faire, on s'instruit.

Et pour m'instruire j'ai lu les articles de M. Clemenceau. Homme libre... Homme enchaîné... Homme déchaîné, *j'ai le pépin* pour lui; je *le gobe;* je vois en lui un grand frère, un gavroche numéro Un, qui se *tamponne* du gouvernement, de la gendarmerie et du reste, qui dit ce qu'il veut dire. Pour lui *boucler le clapet*, faudra repasser.

Et il est sénateur ; ça encourage mes ambitions.

Et de l'esprit, de la jeunesse à en revendre à tout le Luxembourg, bâtisse et jardin, et à tout Bordeaux, y compris l'Entre deux mers, la presqu'île ainsi nommée, parce qu'elle est bornée par les confluentes Garonne et Dordogne.

Et souvent juste, *par-dessus le blot!!* Je ne peux rien affirmer de mieux que je la partage, ce qui, vous ne direz pas le contraire, lui fait tout de même deux ronds d'honneur.

Tenez, les *embusqués,* qu'il raconte... oh! il y en a moins qu'au début de la grande lessive, c'est sûr. M'sieu Millerand ne marchande pas les circulaires. Il est plein d'énergie, ses amis Delcassé, Briand, Ribot *le béquillent* solidement, mais jusqu'à présent les embusqués qui ont rejoint la ligne de feu, ne sont que des débusqués de 2e classe.

Le gratin continue avec une héroïque constance à se garer du coup de torchon.

Je ne suis pas méchant, moi. Je ne demande pas qu'on colle un flingot à des automobilistes retranchés dans des états-majors de villes lointaines ; ça leur ferait peut-être peur, et je ne

veux faire peur à personne. Seulement qu'on les emploie au ravitaillement, au service postal; avec le danger des routes défoncées, des panaches ; ça me suffit.

De même, à *ceusses* des bureaux, qu'aiment mieux *boire de l'encre que verser du sang*, pas *de clarinette ni de Rosalie* non plus. Ils peuvent tout de même aller sur le front. Les brancardiers qui y sont les recevront bien, car le brancard sous le feu manque de bras.

On en trouverait encore des régiments dans les services de santé.

Car c'est une des nombreuses surprises de cette guerre, que de voir le nombre de vocations sanitaires qui se sont révélées chez des gens bien portants, lesquels, jusqu'au mois d'août 1914, n'avaient jamais songé à la maladie pour leur compte..., et encore moins pour celui des autres.

Après tout, ces gars-là sont peut-être tout simplement des pauvres bougres mal élevés. Y a tant de parents qui abandonnent *moralement* leurs rejetons. On n'a pas appris aux embusqués que le courage est aisé pour le

drapeau; ils ne soupçonnent pas qu'ils en auraient tout comme les autres. Ce que je dis là, qu'a l'air de la pitié pour l'Embusqué, je vais vous le faire toucher du doigt par trois petites anecdotes de femmes de cœur. Les malheureux embusqués seront les premiers à reconnaître qu'autour d'eux, on ne dévide pas le réconfort de cette langue-là.

Ouvrez les curieuses.

Une dame salue un officier. Celui-ci s'excuse de ne pas la reconnaître. Elle murmure :

— Vous ne m'avez jamais vue!... Mon salut, geste involontaire... Je suis MÈRE DE SOLDAT.

Chez la libraire, à qui je porte le papier du Croissant, entre une dame en deuil, non seulement par sa robe, mais par sa figure, ses yeux, son attitude, tout.

Elle répand toute son âme de Française dans ces phrases d'héroïque immolation de soi-même.

— Vous savez... Ce n'est plus *deux* maintenant ; c'est *trois*. Je n'ai plus rien à donner que de l'argent ; je le donnerai.

Et la bonne petite sœur de charité, à qui le

blessé qu'elle soigne déclare qu'il veut à tout prix l'épouser après la guerre, et qui répond tout doucement, avec une simple petite pointe de malice :

— Vous n'y pensez pas, mon ami. Je suis mariée au Bon Dieu, moi. Vous ne pourriez pas m'offrir une situation équivalente.

N'est-ce pas, embusqués, peut-être héros qui s'ignorent, vous n'avez jamais entendu parler comme ça !

LA BLESSURE DE GUERRE DE MARIUS

LETTRE VII

LA BLESSURE DE GUERRE DE MARIUS

Au Drapeau!... Aux champs!

Bon, vous faites *une trompette* parce que je *sonne du clairon*. Comme je suis une bonne petite *ortie de l'asphalte* (c'est la dernière qu'on m'a décochée), je vous explique.

Cette huitaine, j'ai porté des tricots aux soldats et je me suis trouvé ainsi quelque part entre Argonne et Meuse, au milieu d'un village en ruines, près d'un colonel, *un poilu d'acier*, à l'instar de nos 75, qui nous remerciait pour ses hommes Il y en avait autour de nous, car on s'était assis en plein air, toutes les cambuses rasées sur caves, mesure d'hygiène.

Il disait leur courage, la *guerre au couteau* dans la région. La chasse à l'homme sans arrêt. Pas de grandes opérations, aussi pas ou presque pas de décorations, alors qu'en définitive en aucun point du front on n'a plus écopé.

On s'y bat *en mitrons*, quoi ; *on encaisse les pains.*

Un officier entre dans le cercle.

— Mon colonel, un bazar.

Vous savez ce qu'est un bazar au front!

C'est une roulotte, où un industriel nomade accumule tous les objets dont les soldats peuvent avoir besoin : linge, chaussure, mercerie, savons, *et cætera*.

La voiture arrive dans un cantonnement. Vite, on déballe, la vente s'organise... Deux heures après, le véhicule repart.

— Eh bien!... qu'il s'installe.

Cinq minutes après, au milieu de la place, le bazar avait terminé son étalage.

Sur les parois du chariot on lisait :

MARIUS CAPOULADE

TOUT ET EN TOUS GENRES

La modestie de l'annonce disait le pays natal du « patron ». Et Marius Capoulade, un brun râblé, n'en rougissait pas. Il clamait :

— Venez voir! les agneaux. La maison Marius, de Marseille (Bouces-du-Rhône) est une maison de confiance. Voir, c'est acheter.

Il était connu des soldats, car un des clients demanda :

— Et Mme Thérèse, vous ne l'avez pas amenée?

La face du Marseillais se fit grave. Il leva l'index en l'air.

— Non, je l'ai pas amenée.

— Pourquoi? Elle est malade?

— Malade? Té! on peut pas dire qu'elle est malade; mais pour dire qu'elle se porte bien, ça ne peut pas se dire non plus.

— Enfin, qu'a-t-elle donc?

— Eh bien! il faudra toujours vous l'apprendre... Ma pauvre Thérèse, elle s'est laissée trépasser.

— Hein?

Il y eut un sursaut parmi les soldats. Évidemment, Mme Thérèse devait être une

commerçante agréable et bienveillante, car sur tous les visages se peignait un regret sincère.

— Trépasser, elle, murmura un caporal.

— C'est les sales boches, que si je me retenais pas, je les massacrerais tous! meugla Marius.

Moi, je suis de Paris, n'est-ce pas? Je ne connais pas les finesses de l'argot de Marseille. J'allais lui demander pourquoi il se retenait.

Il ne m'en laissa pas le temps. Il racontait :

— Voilà ; l'autre jour, on filait sur le front, comme nous faisons sans cesse. Est-ce nous qui avions trop avancé d'un côté, ou bien les Allemands qui s'étaient trompé de chemin d'un autre. Je ne saurais rien affirmer. On a beau être *perspicasse* sur la Canebière, il y a des rébus que l'on ne devine pas.

Le certain, c'est que l'on s'est trouvé face à face, à un détour du chemin, avec une demi-douzaine de uhlans.

L'un d'eux m'a crié en français, mon bon, en *essellent* français, comme celui que je parle :

— Halte ! un bazar : prise de guerre.

Prise de guerre ! La ruine, alors ! Mon sang ne fait qu'un tour !

Mais les Allemands étaient six, et moi j'étais un seul, car je n'aurais jamais eu l'idée de compter Thérèse, une faible femme.

Oh ! pour avoir de l'œil, du corsage, de l'allant, elle comptait, la pôvre !

Mais pour combattre, non... On ne recrute les héros que dans mon sexe... et le vôtre, dignes poilus.

Eh té ! ma caille, vois un peu comme on se trompe. Thérèse saute à bas du siège, où elle était à côté de moi, qui tenais les rênes.

Et vli ! et vlan ! une dégelée de fouet aux chevaux, qui partent au galop. Elle crie :

— T'occupe pas, Marius. Sauve la caisse !

Je ne vois pas plus loin : j'excite encore les canards.

Autremain, le plus sage, c'était de suivre le conseil.

Mais, boufré ! elle se contente pas de ça.

Paf ! paf ! paf ! des coups de revolver claquent.

Elle avait un browning, ma pôvre Thérèse. Elle me l'avait caché, la malheureuse!

Et le résultat, c'est qu'elle a abattu quatre Prussiens... Mais le cinquième l'a renversée d'un coup de fusil...

— Tu pouvais pas aller à son secours! que je dis à Marius, en bon gavroche de Paris.

Je sais bien que Marseille, c'est à l'autre bout de la ligne de Lyon; mais j'aurais cru qu'on se comprenait davantage.

— J'ai hésité, qu'il dit.

— Comment, hésité?

— Bé oui... j'avais à protéger ma voiture et ma compagne... A qui porter le secours de mon bras?

— A ta gonzesse, donc.

— Je l'ai pensé; mais alors sa suprême volonté se dressa devant moi : Sauve la caisse! qu'elle avait ordonné... Bref, pendant ce débat de mon courage, le sixième uhlan me met en joue avec son mousqueton.

Cela tranche le différend. J'ai trop vécu avec des militaires pour oublier que le principal est d'échapper aux vues de l'ennemi.

Je fouaille les chevaux. Ils s'emballent, mais le projectile va encore plus vite. Il m'atteint par derrière, dans le gras.

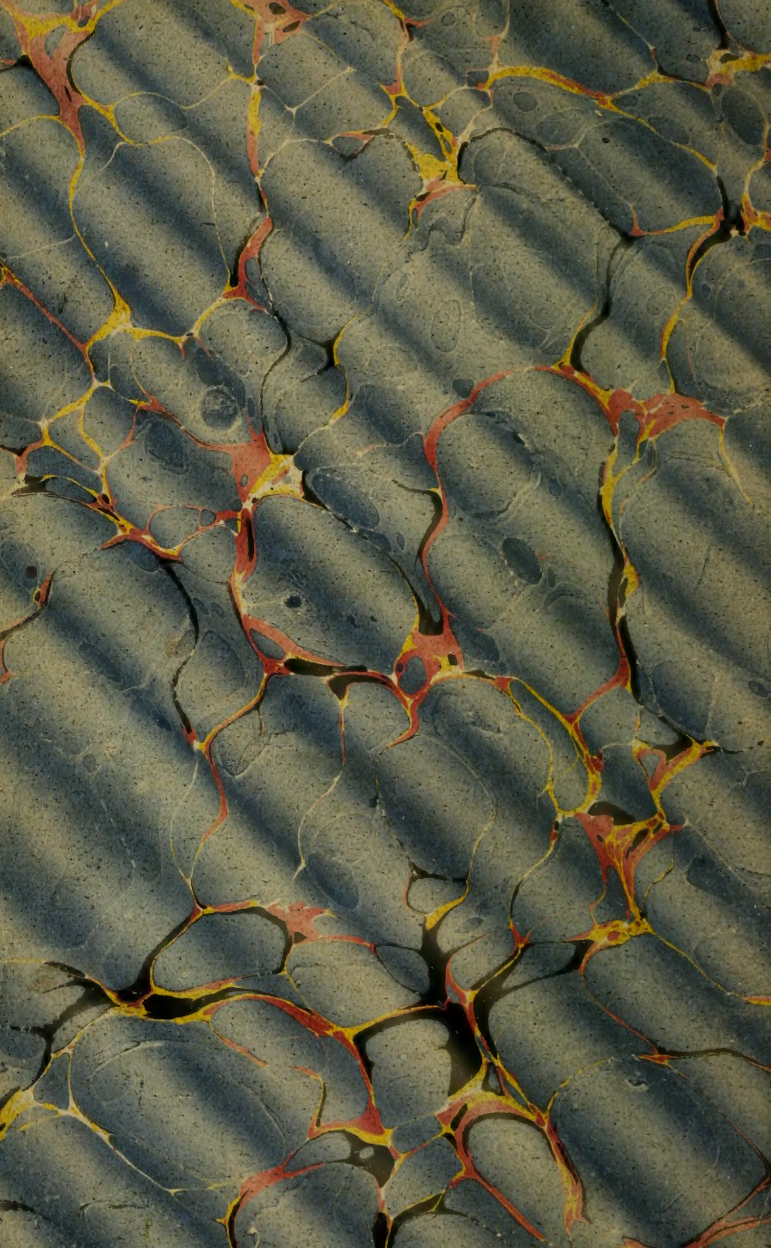
Et depuis, acheva Marius d'un ton convaincu, la douleur d'avoir perdu ma moitié se matérialise par ce fait que ma blessure ne me permet de m'asseoir qu'à moitié.

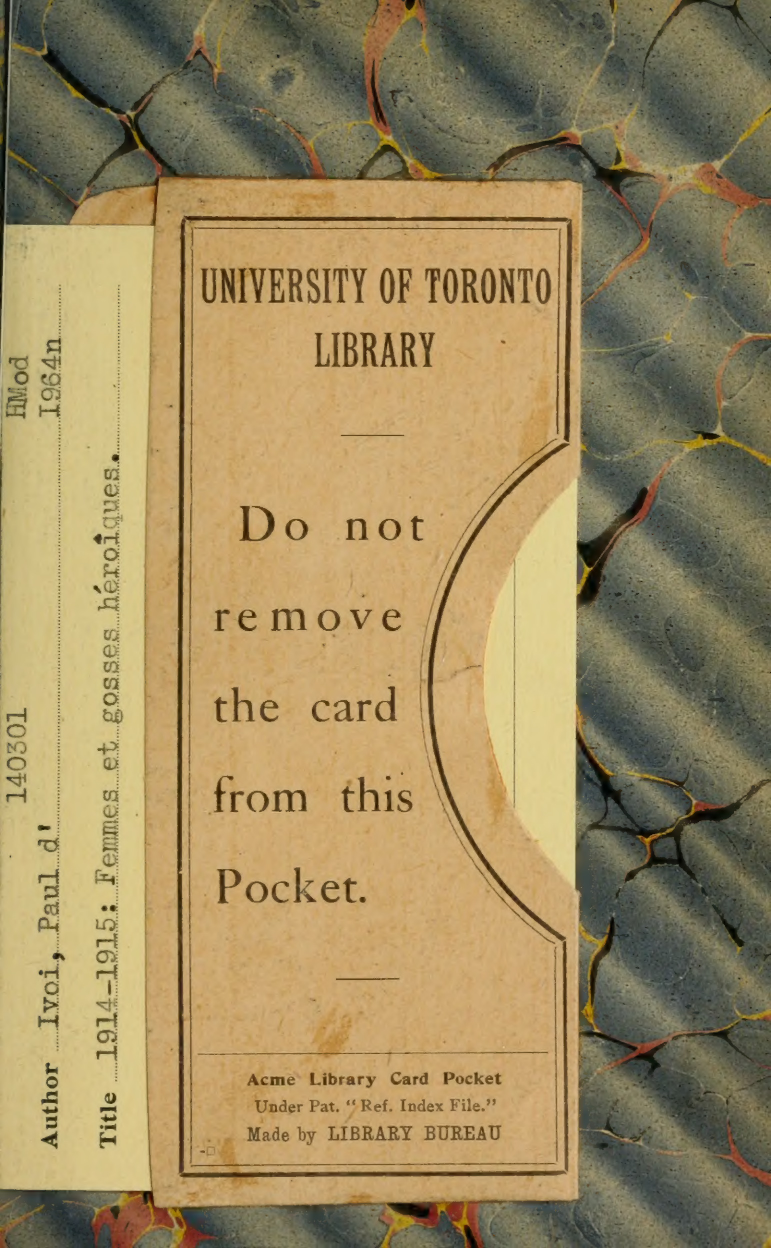
Il inclina la tête, puis conclut d'un air pensif :

— Une blessure de guerre, c'est glorieux, je ne dis pas non. Mais, à Marseille, nous sommes si riches de gloire, que j'aurais pas vu la nécessité d'y ajouter.

TABLE DES MATIÈRES

9097. — Paris. - Imp. Hemmerlé et Cie. (7-15).




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
140301
HMod
I964n
Author Ivoi, Paul d'
Title 1914-1915: Femmes et gosses héroïques.

